FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

ANNÉE 1963 N° 28

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU RÊVE ÉVEILLÉ DIRIGÉ EN PSYCHOTHÉRAPIE

THÈSE

pour le doctorat en Médecine

(Diplôme d'Etat)

Présentée et soutenue publiquement en Mai 1963

devant la

Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

par

HENRY CHAMBRON

Né le 3 Mai 1926 à Talence - (Gironde)

Président :

MONSIEUR LE PROFESSEUR GERAUD

Assesseurs :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PLANQUES
MONSIEUR LE PROFESSEUR MALRIEU
MONSIEUR LE PROFESSEUR GAYRAL
MONSIEUR LE DOCTEUR LABOUCARIE
MONSIEUR LE PROFESSEUR RASCOL

IMPRIMERIE PELLEFIGUE

16, PLACE VICTOR-HUGO, 16

TOULOUSE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546522_0024

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

ANNÉE 1963 N° 28

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU RÊVE ÉVEILLÉ DIRIGÉ EN PSYCHOTHÉRAPIE

THÈSE

pour le doctorat en Médecine

(Diplôme d'Etat)

Présentée et soutenue publiquement en Mai 1963

devant la

Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

par

HENRY CHAMBRON

Né le 3 Mai 1926 à Talence - (Gironde)

Président :

MONSIEUR LE PROFESSEUR GERAUD

Assesseurs :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PLANQUES
MONSIEUR LE PROFESSEUR MALRIEU
MONSIEUR LE PROFESSEUR GAYRAL
MONSIEUR LE DOCTEUR LABOUCARIE
MONSIEUR LE PROFESSEUR RASCOL

IMPRIMERIE PELLEFIGUE

16, PLACE VICTOR-HUGO, 16

TOULOUSE

UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN. . . . . M. LAZORTHES
ASSESSEUR. . . . . M. BLANC
Doyens Honoraires. . . . . MM. GORSE, CALVET, LEFEBVRE, BRUSTIER

Professeurs honoraires. . . . MM. RIBAUT, VALLOIS, NANTA, DUCUING, TAPIE, DELAS, RISER

SECTION MEDECINE

PROFESSEURS

Clinique Médicale.	MM. MERIEL	Accouchement et obstétricie sociale.	MM. PONTONNIER
Clinique Médicale.	GADRAT	Anatomie.	LAZORTHES
Clinique chirurgicale et gynécologique.	FABRE (P.)	Anatomie appliquée.	POULHES
Clinique chirurgicale et du Cancer.	GRIMOUD	Anatomie pathologique. . . .	FABRE (J.)
Clinique chirurgicale infantile et Orthopédie.	VIRENQUE	Bactériologie, Hygiène et Médecine sociale.	ANDRIEU
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques. . . .	BAZEX	Chimie biologique.	VALDIGUIE
Clinique des maladies de la Tuberculose et Pathologie interne.	MOREL	Electro-Radiologie.	MARQUES
Clinique des maladies des voies urinaires.	LHEZ	Embryologie.	BROUSSY
Clinique médicale infantile et Puériculture.	SOREL	Histologie.	BIMES
Clinique médicale de la 1re enfance	BARDIER	Hydrologie thérapeutique et climatologie.	DARNAUD
Clinique de Neurologie et Psychiatrie.	GERAUD	Médecine Légale et du Travail.	PLANQUES
Clinique obstétricale.	GUILHEM	Médecine Sociale.	BOUNHOURE
Clinique odonto-stomatologique.	CADENAT (H.)	Parasitologie.	BOUISSET
Clinique ophtalmologique. .	CALMETTES	Pathologie chirurgicale. . .	DAMBRIN
Clinique O.R.L. et de chirurgie maxillo-faciale. . . .	CALVET	Pathologie générale et Médecine expérimentale. . .	SENDRAIL
Clinique rhumatologique	RUFFIE (R.)	Physico-Chimie.	AUVERGNAT
Clinique traumatologique des membres.	RIEUNAU	Physiologie.	LAPORTE (Y.)
		Physiologie appliquée et Pharmacologie.	BAISSET
		Physique biologique et médicale.	BUGNARD
		Propédeutique médicale. . .	M. LAPORTE (J.)
		Therapeutique.	DARDENNE

PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL

Anatomie générale et comparée. . . . . M. COULOUMA
Bactériologie. . . . . Mme ENJALBERT

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Biochimie médicale. . . . . M. DOUSTE-BLAZY
Physique médicale. . . . . M. BRU

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

Anatomie	MM. BASTIDE	Oto-Rhino-Laryngologie	CLAUX
Anatomie pathologique	BOUISSOU	Parasitologie	MM. RUFFIE (J.)
Anesthésiologie	LAKENG	Pathologie expérimentale	GLEIZES
Carcinologie	ESTRADE	Physiologie	MONTASTRUC
Histologie et Embryologie . .	PLANEL	Physiologie.	BESSOU
	GUILHEM	Physique médicale	COMMANAY
Médecine générale	M. MONNIER	Electroradiologie	PONS
Chirurgie Générale	GEDEON	Hématologie	DUCOS

AGREGES

Médecine générale	RIBAUT		
	CALAZEL	Dermatologie et syphiligraphie	DUPRÉ
	RASCOL	Hydrologie	DENARD
	LE TALLEC	Médecine légale	GREZES-RUEFF
	RIBET	Obstétrique	ESPAGNO
Chirurgie générale	ENJALBERT	Pneumo-phtisiologie	DELAUDE
	FICAT	Neurochirurgie	ESPAGNO J.
	PASQUIE	Neurologie et Psychiâtrie	GAYRAL
	MM. SOUQUET	Ophtalmologie	BEC
	SARRAZIN		
	GAUBERT		

AGREGES LIBRES

Anatomie. . . . . M. THOMAS
Ophtalmologie . . . . . DEODATI
Pathologie chirurgicale. . . MM. DIEULAFE

SECTION PHARMACIE

PROFESSEURS

Botanique et cryptogamie . .	Mme DULUCQ-MATHOL	Pharmacie chimique, pharmacodynamie.	CAUJOLLE
Chimie analytique, Toxicologie et Hygiène industrielle	M. BOURBON	Pharmacie galénique	M. STANISLAS
Chimie pharmaceutique. . . .	BLANC	Zoologie.	ROUX
Matière Médicale.	MM. VINCENT		

PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL

Pharmacie. . . . . M. COUTURIER

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Sciences Naturelles. . . . . Mme CAUJOLLE

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

Microbiologie . . . . . M. BREUILLAUD
Toxicologie . . . . . BROUSSY (G.)
Sciences Physiques. . . . . M. PITET

PERSONNEL ADMINISTRATIF

Secrétaire Principal. . . . . M. ROCHE
Secrétaire. . . . . M. BERRUT

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats
(Délibération en date du 12 mai 1891)

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR GERAUD

Professeur de Clinique Neurologique et Psychiatrique
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur

Que je remercie particulièrement de l'accueil si bienveillant qu'il m'a réservé et de l'intérêt qu'il a bien voulu porter à ce travail.

A NOTRE JURY DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PLANQUES

Professeur de Médecine légale et de Médecin du Travail
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur

Qui m'a fait le grand honneur de siéger à mon jury de thèse.

MONSIEUR LE PROFESSEUR MALRIEU

Professeur de Psychologie à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

En hommages respectueux.

MONSIEUR LE PROFESSEUR GAYRAL

Professeur Agrégé de Neurologie et de Psychiatrie

MONSIEUR LE DOCTEUR LABOUCARIE

Chargé de cours à la Faculté

MONSIEUR LE PROFESSEUR RASCOL

Professeur Agrégé de Médecine Générale

Qui m'ont fait l'honneur et le plaisir de participer à mon jury.

A mon Maître Robert DESOILLE

Qui m'a transmis et enseigné la technique du Rêve Eveillé Dirigé mais aussi m'a donné l'exemple de l'esprit de synthèse et de l'humanisme sans lesquels cette techniqu edévierait de ses buts et perdrait toute sa valeur.

Qu'il trouve ici exprimés mes sentiments de reconnaissance et de fidèle et respectueuse affection.

AVERTISSEMENT

Comme toute approche de l'homme concret et total, le Rêve Eveillé Dirigé pose des problèmes d'une ampleur et d'une complexité considérables et qui ne lui sont pas spécifiques. Nous avons voulu ici rester dans le cadre et la perspective de la psychothérapie qui est précisément la manière concrète d'aborder l'homme individuel dans toute sa singularité, mais qui comporte sa manière propre de réaliser cet abord.

Aussi avons-nous donné une large place aux observations cliniques, sans toutefois apporter à leur présentation tous les développements qu'une étude plus strictement pathogénique et psychopathologique aurait demandé.

Auparavant, un chapitre sur l'image nous a paru intéressant pour poser certains problèmes en rapport direct avec la pratique, mais qui ont un intérêt du point de vue de la psychologie générale. On voudra bien cependant ne voir dans ce chapitre qu'une très brève esquisse car les problèmes auxquels il touche, comme ceux du rêve nocturne sont particulièrement complexes et nous n'avons pas songé à en faire une étude serrée et encore moins exhaustive.

Le dernier chapitre sera consacré à la discussion des problèmes psychothérapiques eux-mêmes sur la base des observations présentées. Mais là encore le champ est bien plus vaste et complexe qu'on ne semble parfois le croire lorsqu'on discute de psychothérapie. Aussi les quelques idées que nous avons tenté de dégager apparaissent-elles très insuffisantes et d'un caractère tout provisoire ; le seul mérite que nous serions tenté de leur trouver est qu'elles n'ont pas été posées « a priori ».

Enfin, nous avons, dans l'Introduction, rappelé les principes généraux de la méthode et énuméré les thèmes inducteurs généraux et leurs significations.

INTRODUCTION

LA METHODE DU REVE EVEILLE DIRIGE

La méthode du Rêve Eveillé Dirigé (R.E.D.) est maintenant bien connue des psychologues et des psychothérapeutes. J.H. VAN DEN BERG la présentait en 1952 dans « L'Evolution Psychiatrique » (1) * et Madame FAVEZ-BOUTONNIER en 1955 dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale (2). Elle est utilisée à l'étranger, particulièrement en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Espagne et en Amérique du Sud. Un numéro récent de la « Revisa de Psiquatria del Uruguay » (3) vient d'être consacré à l'étude du Rêve Eveillé Dirigé sous L.S.D. 25, méthode actuellement à l'étude par la section du R.E.D. de la « Société de Recherches Psychothérapiques de langue française », récemment fondée * Un nombre croissant de médecins psychothérapeutes l'utilise, seule ou associée à d'autres techniques (17). Sur le plan de la pychologie générale, les résultats de la méthode ont été largement utilisés par Gilbert DURAND, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Grenoble dans sa très intéressante thèse sur « Les structures anthropologiques de l'imaginaire » (4).

Mais les premières publications de Robert DESOILLE datent de 1931 avec une série d'article parus dans « Action et Pensée » (5). Les principaux ouvrages se suc-

* Les chiffres entre parenthèses renvoient à la bibliographie.

La Société de Recherches Psychothérapiques de langue Francaise a pour Président d'honneur le Professeur Jean DELAY pour Président le Professeur Paul SIVADON et pour Vices-Présidents le Professeur. Juliette FAVEZ-BOUTONNIER et Monsieur Robert DESOILLE.

céderont ensuite de 1938 à 1961 (6, 7, 8, 9, 10). La méthode ayant été maintes fois exposée, nous nous bornerons ici à en rappeler les principaux caractères.

Le sujet est étendu dans une pièce calme et très peu éclairée, car il est nécessaire que les excitations du monde extérieur l'atteignent le moins possible. D'autre part, il doit se trouver en état de relaxation musculaire. Un entrainement préalable ou parallèle par la méthode de SCHULTZ (11) peut être efficacement associé. Cette relaxation musculaire est, on le sait, l'expression et la condition somatiques de la détente mentale qui doit être obtenue. En effet, l'exploration de l'imaginaire et les « événements » qui s'y dérouleront n'auront de valeur que si le sujet peut « s'abandonner » à l'imaginaire, renoncer provisoirement à son esprit critique et à ses défenses et laisser les images et les sentiments se présenter eux-mêmes. Il faut parfois un certain temps d'apprentissage pour y arriver, qui correspond peut être souvent au temps que le sujet met pour se rassurer et se convaincre qu'il ne va pas « livrer son inconscient » avec toutes les inconnues menaçantes qu'il contient. Cependant les difficultés rencontrées pour atteindre cet état sont déjà assez significatives de la névrose. Bien que le sujet ne s'endorme jamais (nous n'en avons constaté qu'un cas, chez un schizophrène) et ne perde jamais conscience de la situation, il est vrai cependant qu'il n'est pas dans son état de veille habituel, mais dans une situation de préendormissement, entièrement « plongé » dans le vécu imaginaire. Plus cette plongée est profonde et plus elle aura de valeur. En dehors des études E.E.G. que nous n'avons pu effectuer, il existe des signes cliniques qui permettent d'apprécier cette profondeur et cette détente : l'immobilité, la relaxation musculaire appréciée en levant et en laissant retomber la main du patient; mais aussi le régime des images lui-même. Compte tenu des différences individuelles, il nous semble que des images instantanément formées, des scènes se déroulant rapidment et facilement, avec de nombreux détails complaisamment exposés, sont moins fécondes que lors-

qu'existe une certaine lenteur, celle-ci permettant au sujet de vivre réellement les situations. De même il nous semble que lorsque le sujet revient immédiatement au sentiment du réel à la fin de la séance et rouvre instantanément les yeux, il révèle ainsi le caractère assez superficiel du vécu imaginaire ; que cette superficialité soit typologique ou névrotique, elle nous paraît moins favorable au déroulement de la cure. A la limite nous avons observés certains schizophrènes capables de former ces images significatives et du niveau des mythes, avec une extrême rapidité et sans la moindre tonalité affective ; aucun événement réel ne se passe plus dans ces structures littéralement mortes.

Le sujet placé dans les meilleures conditions possibles, il lui sera proposé d'imaginer un objet. Il devra le décrire ainsi que le lieu où il se le représente et on lui proposera ensuite de le prendre. Cette simple proposition presque toujours facilement exécutée présnte pour certains névrosés des difficultés bien caractéristiques, car ils ne peuvent « entrer » dans l'espace imaginaire, ni s'y représenter en train d'agir ; ils voient les images comme des cartes postales, tout leur reste extérieur et le schéma corporel est comme figé, non mobilisable. Nous avons observé au maximum cette difficulté avec le sujet GILBERT. Il y a là tout un problème de la rééducation des images kinesthésiques du corps propre sur lequel nous ne pouvons pas insister.

Les thèmes proposés sont les suivants, dans l'ordre habituel :

1° *L'épée pour un homme et le vase pour une femme.* Ces deux thèmes symbolisent respectivement la virilité et la féminité et les problèmes s'y révèlent parfois d'emblée d'une façon remarquable (voir plus loin l'exemple du vase chez LISE). Sans discuter ici de l'universalité ou de la relativité des symboles, disons seulement que, si pour des images aussi simples que les précédentes, la représentation que le sujet s'en fait et en donne exprime remarquablement bien, et à son insu, les problèmes correspondants, il peut y avoir quelques exceptions prati-

ques. C'est ainsi que nous avons eu affaire, parmi nos sujets hommes, à deux anciens cavaliers pour lesquels le thème de l'épée a naturellement induit des représentations liées au service militaire et à ses classiques anecdotes. On voudra bien admettre que ces exceptions, pour amusantes qu'elles soient, ne changent en rien les donnés du problème du symbolisme.

2° Vient ensuite le thème de la *Plongée au fond de la mer*. Son sens est donné par l'induction de la descente. D'une façon générale toutes les séances, outre le thème de départ, sont structurées par une descente et par une montée et nous y reviendrons bientôt.

3° La descente dans la *grotte de la Sorcière* pour un homme et du *Sorcier* pour une femme.

4° La descente dans la *grotte du Sorcier* pour un homme et de la *Sorcière* pour une femme. Ces deux thèmes explorent largement les images masculines et féminines du sujet et sont en rapport très étroit avec les images parentales. Leur signification toutefois n'est pas *automatiquement* parentales. Pour un sujet en pleine difficulté conjugale la Sorcière était nettement sa femme ; pour un malade psychiatrique le Sorcier s'est révélé représenter le médecin. La signification symbolique est donc liée à l'expérience et c'est la communauté habituelle de l'expérience humaine qui constitue le fondement de la communauté du symbole ; mais il n'existe aucune priorité ontologique : le polysémantisme de droit reste la règle.

5° *La descente dans la grotte du Dragon de la Fable*. Il est ici proposé au sujet d'aller affronter un Dragon et de lui prendre ce qu'il gardait prisonnier. Ce thème est proche de celui du *Château* où il s'agit d'aller retrouver et reconquérir « quelque chose » de précieux pour le sujet et qui est gardé au fond du château. Ici le contenu n'est évidemment pas déterminé et le thérapeute doit se garder des idées préconçues. Nous verrons, à propos de l'Image (Chapitre I) comment chez une fille le Dragon représentait la sexualité et même précisément le rapport sexuel et non le gardien de quoi que ce soit.

6° Pour un homme, le thème de « *La Belle au Bois Dormant* » représente une façon particulièrement élégante d'explorer l'aspect maternel de l'Œdipe. On propose au sujet de partir d'un souvenir d'enfance avec sa mère puis d'aller en sa compagnie à la recherche du château de la Belle au Bois Dormant. Là le sujet est prié de laisser sa mère en bas, de trouver la Belle dans les étages supérieurs, d'en faire sa femme et de la présenter ensuite à sa mère.

Pour la femme, A. VIREL a mis au point un thème parallèle où c'est le sujet qui est la Belle et qui attend la venue du Prince Charmant qui doit la posséder. Mais cette possession pose des problèmes délicats et ce thème n epeut être manié sans danger que si le thérapeute connaît très bien sa patiente.

7° D'autres thèmes sont encore utilisés selon les circonstances et la liste n'en est pas limitative. Citons encore l'image du *train* qui emporte le sujet vers un pays inconnu, l'évocation du *Dragon personnel* ou de l'animal totémique, etc... Enfin on part souvent d'une image de rêve nocturne ou d'une image spontanée.

Pour chaque séance, comme nous l'avons vu, le thérapeute doit en outre et essentiellement induire les mouvements de descente et de montée. En effet, une exploration purement « horizontale » ne serait qu'une caricature de la méthode. La première séance ne comporte qu'une montée, les suivantes associeront généralement les deux, en commençant selon les cas par l'une ou par l'autre, mais en se terminant toujours par un retour au plan « terrestre » après avoir obtenu le maximum de sentiments positifs. Il est tout à fait remarquable que l'on obtienne le même type d'images avec tous les sujets, que les « valeurs » portées sur la verticale qui va de bas en haut soient toujours disposées de façon analogue et représentées par des images de structure semblable.

Chez le sujet normal, la montée provoque assez rapidement (généralement au bout de quelques séances) des images fabuleuses puis des représentations purement lumineuses associées à des sentiments que nous appelons

positifs, qui vont du calme profond à l'euphorie, du sentiment de puissance au désir d'aider autrui et de faire régner autour de soi la paix et l'harmonie. Les modalités individuelles de ces sentiments ainsi que les difficultés rencontrées pour les atteindre sont généralement très caractéristiques. La descente a un sens plus polyvalent ; habituellement le sujet y rencontre d'abord des images pénibles et angoissantes mais finit par découvrir une zone qui est également le siège de représentations lumineuses et de sentiments de force, quoique d'une nature différente de celles vécues dans les montées. Mais la descente peut n'être pas pénible d'emblée, ce qui peut d'ailleurs avoir un sens névrotique comme nous le verrons dans certaines séances de notre troisième observation. Dans l'ensemble les images rencontrées se classent en trois catégories sans qu'il y ait de limites tranchées entre elles. Ce sont d'abord les images de la vie réelle, actuelle ou passée ; puis les images symboliques archétypales et enfin les images lumineuses sans représentation figurée... Entre les deux premières catégories se situent sans discontinuité les représentations d'un symbolisme primaire et individuel plus ou moins accentué.

Toute cette imagerie n'est pas gratuite ; nous verrons que les images sont toujours chargées de signification — elles *sont* elles-mêmes signification —. Que celle-ci apparaisse d'emblée au sujet ou non elle révèle ses problèmes, ses conflits et ses aspirations et c'est pourquoi l'affectivité du sujet y est engagée. En particulier les attitudes habituelles se reflètent avec tout leur contexte et, à l'abri du symbolisme présentent la totalité de leur signification. Cela peut permettre une prise de conscience ultérieure de la part du sujet qui va ainsi réintégrer dans le champ des significations conscientes des éléments qui pouvaient avoir tendance à se développer hors de son contrôle. Pourtant l'intérêt majeur de la méthode nous paraît résider dans le fait que sur le moment même et sur le plan des images symboliques, au moment où les significations sont vécues « à chaud », une restructura-

tion est possible par l'adoption d'une conduite adaptée à la place d'une conduite habituelle inadéquate. Certes cette conduite nouvelle est proposée par le thérapeute, mais l'important est qu'elle soit *vécue* par le sujet (et non pas seulement communiquée intellectuellement). D'autre part elle se constitue sur la base des images fournies par le sujet lui-même et donc exprimant directement son attitude et sa problématique. Le sujet fait donc ainsi véritablement l'expérience d'une conduite nouvelle. Cette expérince, dira-t-on, reste purement imaginaire. Mais la conduite de l'homme n'est-elle pas largement déterminée par ses « projets » et ceux-ci ne relèvent-ils pas de la fonction imageante ? Sans doute, tout ne se passe pas toujours d'une façon aussi simple, ne serait-ce que parce que les conditions extérieures ne changent pas. Mais cet argument, moins valable d'ailleurs qu'il ne pourrait y paraître, vaudrait contre toute psychothérapie. Bien plus difficile à vaincre sont les conditionnements, « l'habitude », tout l'aspect automatique et recurrent de la nature humaine. C'est pourquoi le temps (c'est-à-dire ici la répétition) est nécessaire, quoique certaines cures se montrent exceptionnellement courte (cas de Xavier, in R. Desoille, 10, p. 173 sq.q.). Nous avons donc affaire, derrière tous ces phénomènes, à des mécanismes conditionnels sur lesquels Robert Desoille a insisté dans ses derniers ouvrages (9 et 10).

Ajoutons encore une remarque qui nous semble fondamentale. Le R.E.D. est centré sur le sujet *actuel* et n'est nullement orienté vers la recherche du passé. C'est la production spontanée du sujet qui orientera le R.E.D. vers le passé ou le laissera éventuellement de côté ou l'abordera en partie seulement. C'est là une attitude parfaitement délibérée de la part des thérapeutes qui utilisent le R.E.D. et qui n'ignorent pas non plus tout à fait la psychanalyse. Ce n'est pas de leur part une répugnance particulière à aborder cet aspect de la vie des patients, très généralement ils l'abordent et le traitent lorsqu'il se présente, ce qu'il fait souvent. Mais le champ des significations subjectives est beaucoup plus large ; non seule-

ment il existe des problèmes *actuels* qui peuvent être réglés par le Moi tel qu'il est aujourd'hui en utilisant au mieux sa « nature » quelle qu'ait pu être l'histoire de cette nature, mais encore il nous semble que la plupart du temps il existe aussi — sinon surtout — un « projet », une orientation fondamentale de l'être humain vers l'avenir et le dépassement. La représentation, et à plus forte raison la réalisation de ce projet est fréquemment entravée par des obstacles présents ou passés et c'est ceux-là qu'il faut éliminer. Ils ne manqueront donc pas de se présenter d'eux-mêmes et si l'on veut bien admettre d'autre part que la thérapeutique n'est pas l'autopsie, nous ne voyons pas où résiderait de ce point de vue une insuffisance de la méthode. Par contre le thérapeute utilisant le R.E.D. se souciera davantage de l'aspect somatique de son patient et le confiera éventuellement à un médecin généraliste ou à un spécialiste. Nous restons partisan sur ce point d'une séparation des thérapeutiques.

Le fait de prendre en considération le champ total actuel des significations subjectives, avec leurs adhérences au passé et leurs prolongements vers l'avenir permet encore de dissiper le malentendu qu'une vue superficielle de la méthode a pu parfois provoquer. En effet loin d'entraîner le sujet à développer une vie factice hors de la réalité extérieure et de ses exigences, le R.E.D., conduit comme nous l'avons indiqué, permet une meilleure adaptation au réel. Certes le sujet s'intériorise, mais cette intériorisation n'a rien d'autistique, tout au contraire les tendances éventuelles à ce repliement morbide sont corrigées. L'individu est d'autant plus capable d'efficacité dans le monde qu'il est davantage maître de lui et ne s'épuise plus en conflits névrotiques. Le schizophrène n'est d'ailleurs pas concentré sur lui-même, mais confondu avec le monde. Selon une très heureuse expression d'André Virel (12), la « focalisation » sur soi est la condition d'une vraie « syntonie » et d'une véritable efficacité. Seul l'individu conscient et libre n'est pas le jouet des déterminismes et peut tenter de les maîtriser.

CHAPITRE PREMIER

L'IMAGE

Le matériau essentiel du R.E.D. étant la conscience imageante, il est nécessaire d'examiner d'abord comment celle-ci se communique au thérapeute. Analysons la situation telle qu'elle se présente pratiquement dans la relation psychothérapique :

Pendant que le sujet raconte ses « images », les décrit — exactement comme il décrirait une image du monde, un paysage ou une gravure —, le thérapeute perçoit pour son compte un « message » qui est immédiatement et automatiquement décodé lui-même en images. Le problème se pose alors de la fidélité de cette reproduction. Dans quelle mesure l'image formée par le thérapeute reproduit-elle fidèlement celle qui est vécue par le sujet ? Ce problème, *qui nous est posé par la pratique*, est évidemment très important pour la direction et Robert DESOILLE note qu'un thérapeute mentalement « aveugle » n'a guère de chance de travailler correctement avec sa méthode. Remarquons ceci : le flux imaginaire du sujet est par définition purement *subjectif*, c'est-à-dire que personne ne peut, hors le sujet, *voir* immédiatement ce flux *lui-même ;* et pourtant il est bien réel, déterminé, existant en soi (bien que vécu par *un seul*) et, en ce sens il est objectif. Il peut être décrit et le sujet peut apprécier si sa description est bonne, fidèle et complète; il peut être l'objet de questions de la part du thérapeute qui cherche à s'en faire une représentation aussi adéquate que possible. Et cette adéquation elle-même pourra, dans une certaine mesure, être appréciée par un échange de plus en plus serré d'informations, de même que je peux me faire une idée de la mentalité d'un peuple étranger en écoutant un récit de voyage et

en posant des questions au voyageur pour éprouver et corriger cette représentation. Or, en dépit de cette relation inter-subjective, il est en toute rigueur impossible pour le thérapeute de savoir si son image reproduit fidèlement celle du sujet, *bien que le problème de leur adéquation ne soit nullement absurde.* En fait, mon image est ou n'est pas adéquate, elle diffère de celle du sujet par tel détail *précis* *, mais il n'existe aucun « regard » capable de les comparer directement elles-mêmes. Seuls sont comparables — parce que communicables — les « messages » et sur ce plan la comparaison et l'adéquation peuvent aller suffisamment loin pour permettre au thérapeute une action bien ajustée ; et remarquons aussi que je suis beaucoup moins incapable de *voir* la même chose que le sujet que de *savoir* si cette vision est exacte.

Cette situation tient, entre autres raisons, à la nature significative de l'image, que nous allons maintenant examiner. Cette nature significative ne peut plus passer inaperçue dès que, au lieu de parler d' « images » comme la psychologie classique, on parle en effet, avec la phénoménologie, de « conscience imageante » (18). Mettons d'abord à part les images de la vie réelle, présente ou passée, du sujet. Elles sont évidemment signifiantes et il n'est ni possible ni même utile que le thérapeute se les représente d'une façon détaillée, il lui suffira de s'assurer de l'attitude que prend le sujet à leur égard. Le problème se pose essentiellement pour les images nouvelles, symboliques qui apparaissent au sujet lui-même comme telles et dont le *sens* ne se livre pas d'emblée. Prenons l'exemple de Lise qui découvre dans son grenier (1° R.E.D.), une boîte ronde de bois noir surmontée d'un petit bouton et contenant des vieilles graines de blé. Est-ce pure fantaisie, détail gratuit et sans importance ? Tout au contraire, la suite de la psychothérapie montrera que cette boîte a la signification du potentiel génétique noir que porte en elle la jeune femme et qu'elle peut naturellement transmettre à sa descendance. Ainsi l'image a un sens. Disons encore avant de poursuivre que ce sens n'est pas toujours « intéressant » du point de vue

(*) En fait, la psychothérapie s'entraîne à former une image générale, plastique, un « canevas d'image », qui ne se précisera qu'en fonction des informations du sujet. Aussi peut-on dire que l'imagina-

de la thérapie et qu'il n'est évidemment pas question de « déchiffrer » la totalité de ces images.

Ce qu'il faut remarquer maintenant c'est que ce *sens* n'est pas donné d'une façon explicite mais d'une façon symbolique, précisément. Le « sens » n'est pas donné immédiatement au sujet et il n'est donné immédiatement au thérapeute que dans une certaine mesure seulement (cela dépendra de ses connaissances passées, de son expérience, de sa familiarité avec le style imaginaire du sujet). On peut dire que le thérapeute voit généralement le sens avant le sujet (ou que le sujet ne verrait pas ce sens sans l'explicitation progressive que lui permet la dynamique de la cure) mais il arrive qu'une image ne livre sa signification qu'au bout d'un certain temps, après un certain « traitement » et elle le fait alors totalement et d'un seul coup à la fois pour le sujet et pour le thérapeute. Ainsi Lise voit un cochon qui en s'élevant vers elle devient bicéphale et qui, au moment où elle met les lunettes magiques pour en connaître l'identité cachée se transforme en deux personnes de son entourage qui n'étaient pas celles qu'on pouvait attendre !

L'image livre son contenu — ou plutôt ce qu'elle signifie, — ce dont elle est « pleine » de plusieurs façons différentes :

a) Soit spontanément au cours du R.E.D. et sans intervention. Ainsi dans le cas où un vieillard devient le Père lui-même ; nous entrons alors d'un coup dans le registre des souvenirs simples. La scène qui a précédé cette « révélation » pourra alors être interprétée très facilement en tenant compte de cette signification latente.

b) Soit au cours du R.E.D. par une intervention du thérapeute utilisant une technique de « découverte ». Ainsi de Lise dans le cas cité.

Voici quelques exemples de ces techniques : métamorphose d'une image par une baguette magique dans l'intention de révéler ce qui était contenu et caché. La pieuvre se change en un des parents, un chien agressif en un homme trop entreprenant, etc... Les lunettes magiques, la projection sur un écran de cinéma, l'allumage

tion du thérapeute doit être « accueillante » et non personnelle. Sur le plan de la psychologie générale, notons que nous avons peut être affaire là à ces images générales que nie BERKELEY.

brusque d'une lampe dans une ambiance obscure peuvent avoir le même effet ; tout dépendra de la situation et du « style des images ». Cependant un fait est fréquent : l'image qui surgit alors n'est pas elle-même directement compréhensible, soit que son contenu « secret » reste encore enveloppé (et dans ce cas il peut être découvert ultérieurement : Un requin se change en crabe, puis en hyène et enfin en la Mère), soit que cette incompréhension tienne à la nature même du symbolisme, l'image « faisant tout ce qu'elle peut » pour livrer son sens *en tant qu'image* d'une réalité qui ne peut pas prendre une forme plus claire. Nous avons bien affaire là à ce « langage oublié » dont parle Erich FROMM (13). En voici un exemple simple : Arlette vient d'affronter un Dragon d'un type assez spécial. Priée de le métamorphoser après l'avoir vaincu elle voit à sa place une marguerite blanche dont le cœur est rouge et saigne. Notre interprétation fut à ce moment bloquée par notre idée que le Dragon *devait* représenter une situation précise et que tout le thème avait une signification en rapport avec des conflits anciens. Le sens littéral de cette image est pourtant fort clair : cette fleur qui saigne est « dé-florée » comme une vierge défloréé saigne. Si nous ajoutons qu'il s'agissait d'une marguerite, nous comprendrons qu'il suffisait dans ce cas de se laisser guider par le langage le plus populaire pour avoir accès à la signification. Cette image reflétait exactement les problèmes *actuels* d'Arlette qui envisageait alors sa première liaison, non sans quelque appréhension. Tous les détails du R.E.D. « Dragon » s'éclairaient alors d'une façon parfaitement cohérente ; l'impression d'être presque nue en entrant dans la grotte, le vent violent et le torrent de boue qui signalaient l'approche du monstre.

c) Soit enfin dans le commentaire qui suit le R.E.D. ou qui a lieu au début de la séance suivante ; le sujet a pensé spontanément à une image qui l'intrigue ou en parle avec le thérapeute. L'image, ou plutôt les sentiments ou les situations qu'elle présente évoquent des sentiments ou des situations analogues de la vie réelle.

Mais il y a toujours quelque chose de plus dans l'image, un aspect qui va « sauter aux yeux » du sujet, qui est grossi par rapport à son analogue, selon un processus de dramatisation qui est proche de celui du rêve nocturne. Le sujet est ainsi mis devant une réalité qui est bien sienne mais que pourtant il n'avait justement pas faite « sienne ». Bien entendu ce que le sujet fera de ce nouveau savoir est éminemment variable et dépend rigoureusement de ses « qualités » psychologiques. Nous étudierons cet aspect dans la partie consacrée à la discussion des problèmes de la thérapie proprement dite.

Il faut encore insister sur un point. L'image est signifiante par elle-même et non pas signe. Elle n'est pas signe dans la mesure où elle ne diffère pas en nature de son contenu et ce contenu n'est pas — tout au moins en règle — une autre réalité concrète et matérielle, une « chose » mais le condensé d'expériences ou la synthèse instantanée d'attitudes ou d'intentions en général qui restent habituellement implicites, « diffuses » au cours de la vie intérieure du sujet comme dans son comportement. Aussi devons-nous préciser notre indication précédente en spécifiant que la pieuvre, par exemple, ne « représente pas « La Mère », mais une certaine façon seulement de voir les rapports avec elle, façon qui a pu avoir un aspect dominant à un moment donné de la vie du sujet et qui par la suite a été recouverte par d'autres modes de rapports qui sont à leur tour devenus dominants et peuvent refléter plus exactement la réalité. C'est un fait que, comme dans le Rêve nocturne, mais d'une façon plus cohérente, le R.E.D. condense en ses images des réalités qu'une logique de l'identité juge contradictoire.

Voici encore un exemple significatif du fait que l'image ne doit pas être traduite selon l'équation « objet = objet ». Lors de son premier R.E.D., René rencontre une armure qui le conduit dans une oubliette où se trouve un squelette près d'un bol de nourriture quil n'avait pu atteindre. L'armure indique que ce squelette a été puni pour avoir commis un crime : il avait tenté d'enlever une jeune fille. Prié de saisir ce squelette à deux mains et

de le ressusciter, René voit se dresser une jeune fille, souriante et heureuse. Ici on aurait pu d'abord penser que ce squelette symbolisait le sujet lui-même. Il est compréhensible pourtant que cette « manœuvre de Lazare » n'amène pas une image en double du sujet, mais celle de son désir sous sa forme concrète — c'est-à-dire une image de la même série significative, affectée du coefficient « ressuscité », libérée de la culpabilité et de la punition. Le squelette signifie la *punition* du désir, le « désir-puni ». Ressuscité, c'est-à-dire libéré de cette punition, c'est alors le désir lui-même qui apparaît sous la forme de son objet. L'image est donc bien *originellement* signification d'une situation et non masque d'un personnage. C'est seulement dans le cas où un personnage réel a été si complètement univoque dans ses attitudes qu'il peut n'apparaître également que sous une forme unique.

Et même dans ce cas, c'est bien l'aspect du personnage tel qu'il est vu par le sujet (ou a été vécu par lui) et non pas tel qu'il est en lui-même ou vu par d'autres. Ceci explique le phénomène du « décalage des significations ». En effet un R.E.D. peut être spontanément régressif et amener le sujet à produire des images du Père qui se sont formées au stade de l'Œdipe. Lorsque la signification survient, selon un des processus que nous avons énumérés, le sujet peut se sentir étonné ou même culpabilisé de se faire une telle image de son père. En effet la situation œdipienne est depuis longtemps dépassée en fait et l'attitude vis-à-vis du père a eu le temps de se normaliser, le sujet peut aujourd'hui voir son père lui-même avec ses vraies dimensions.

On peut sans doute se demander quel est l'intérêt de faire surgir une telle image qui ne correspond plus à l'état actuel des choses, au « Moi » actuel. Comme nous l'avons déjà indiqué, sans être partisan à tout prix des explorations « à la recherche du temps perdu », on peut dire ceci : A cette période lointaine de l'Œdipe, un conditionnement (avec ses harmoniques affectives) a pu se réaliser en liaison précisément avec un Père Terrible

(vécu comme tel) et ce conditionnement a pu laisser des traces dans le comportement. Dans ce cas le jugement rectifié que le sujet peut aujourd'hui porter sur son père, les excellentes relations qui existent entre eux (et qu'il n'est pas question de suspecter !), tout cela masquera d'autant mieux la réalité vécue dans l'enfance et par conséquent le comportement restera incompréhensible *.

Par le fait même que le sujet y « découvre » des aspects et des significations qui ne sont pas donnés d'emblée, l'image, contrairement à ce qu'affirment J.P. Sartre et Alain est d'une richesse souvent inépuisable. Or cette richesse de signification est liée naturellement à l'affectivité du sujet et la charge affective de certaines images est particulièrement intéressante pour la thérapie, tant par les abréactions qui peuvent être ainsi provoquées que par les sentiments positifs nouveaux qui peuvent apparaître et être renforcés. Cependant, pour intéressante et même fondamentale que soit cette charge affective *du point de vue thérapeutique* (ce point a été particulièrement souligné par Robert Desoille, et si nous n'y revenons pas, il ne doit cependant pas être perdu de vue), il faut bien remarquer qu'elle n'est qu'un cas particulier de la nature signifiante de l'image en général. Autrement dit toute image paraît immédiatement chargée de valeur — pour le sujet elle *est* elle-même valeur (et, en ce sens, l'indifférence n'est évidmment qu'un cas particulier). Cette valeur n'est pas nécessairement telle qu'elle provoque une émotion au sens strict, elle peut être simplement perçue — et c'est même là le cas habituel — comme par exemple étant banale, insolite, agréable, intrigante, repoussante, etc... C'est ce que nous appellerons « la valeur immédiate » de l'image. Or non seulement le thérapeute doit se former une image « matérielle » identique à celle qui lui est communiquée par le message verbal du sujet, mais encore et surtout il doit saisir la valeur immédiate qui lui est liée. Celle-ci peut paraître évidente : ainsi une énorme pieuvre tapie au fond d'une grotte et qui fixe le sujet *ne peut avoir* que valeur d'angoisse et il semble que dans ce cas tout le

(*) Nous ne discutons pas ici la question de savoir dans quelle mesure et comment la « compréhension » est utile à la thérapie.

monde aurait la même réaction. Pourtant ce qui importe d'abord est de saisir *de quelle façon* cette pieuvre est angoissante, *quelle menace au juste* elle fait peser. En effet l'information « je perçois une pieuvre dangereuse » est nécessairement et *spontanément* « décodée » par le thérapeute dans son propre système de références expérientiel, historiquement constitué, et ceci *malgré lui*, du seul fait qu'il est « cet homme-ci ». Or pour lui le danger de la pieuvre peut être par exemple l'étouffement par les tentacules mais pour le sujet ce peut être la succion du sang, le coup de bec, de même la partie du corps visée peut être la tête, le cœur, le sexe.

Ces différentes façons d'appréhender le danger « pieuvre » ont évidemment des significations différentes. A la limite il peut y avoir contre-sens complet : le Dragon de Roger que le thérapeute croit menaçant et qu'il s'apprête à faire affronter par le sujet, devient subrepticement un animal pitoyable que Roger ne *peut plus* tuer. Ou encore, Cécile se voit attaquée au fond de la mer par un squelette qui l'étrangle lentement ; l'image du thérapeute proposée pour lui venir en aide se contente de rire ; Cécile exprimera nettement dans son commentaire oral son sentiment que sa situation est grotesque est qu'elle en riait elle-même. Pour éviter ce genre d'erreurs et les fausses manœuvrs de direction qui s'en suivent il est nécessaire de demander régulièrement au sujet quelle est la nature de ses sentiments ; autrement dit, le référentiel doit constamment être le sujet avec ses valeurs et non le thérapeute. Mais nous voyons aussi que le *sens avant de faire retour* au sujet doit passer par plusieurs circuits et chaque fois une altération est possible. Le premier codage est fait par le sujet qui doit transcrire en mots tant la matérialité de l'image que sa valeur immédiate vécue (agréable, angoissante et selon quelle nuance) ; puis le thérapeute doit décoder ce message verbal et le transformer à son tour en image et en vécu immédiat (ce qui se fait spontanément). Mais cette valeur immédiate n'est pas le sens lui-même et il y a donc ensuite la découverte de ce sens ; il reste enfin la façon dont

le sujet va intégrer cette connaissance du sens qu'il doit contribuer à découvrir.

*
**

Poursuivons cette esquisse d'une phénoménologie du R.E.D. par le point de vue du rêveur.

Dans le cas le plus ordinaire je commence par ressentir la situation comme nouvelle. La première constatation que je fais est celle de la différence existant entre le R.E.D. et la rêverie spontanée. Dans cette dernière, que ce soit la rêverie du coucher dans l'enfance ou celle de l'adulte, l'imagination a un tout autre régime. C'est moi qui construis un scénario, j'y joue le rôle qui me plaît, qui me donne une « vie rêvée » ; je me complais dans les compensations de ce qui me manque réellement et parfois dans les représentations de désirs qui peuvent paraître étranges à autrui (Cécile, par exemple rêve chaque soir qu'elle se tue dans un accident d'auto). J'exerce donc là une fonction strictement intime où je choisis toujours.

Dans le R.E.D. il n'en est pas ainsi ; c'est d'abord autrui qui me propose le thème ou l'image de départ ; de moi-même, la plupart du temps, je n'aurai jamais « pensé à celà ». C'est bien moi, sans doute qui vois l'image, mais rapidement j'ai l'impression que ce sont les images qui m'apparaissent d'elles-mêmes, que je les subis comme dans le rêve. Certes, et beaucoup plus que dans le rêve où cela est exceptionnel *, je peux les rejeter et les modifier, mais je m'en rends compte alors et suis parfaitement conscient du fait que c'est *moi* qui suis intervenu, que je n'ai pas laissé libre cours au flux imaginaire lui-même. Jusqu'aux images de mon propre corps qui peuvent se modifier d'une façon inattendue : je me vois grandir ou enfler, rapetisser ou rajeunir ou même devenir tout à fait autre, voire non humain ; (J... qui vit une angoisse dissociative de type schizophrénique, voit ses mains se changer en fourches et en faux ; S... se transforme en ogre chaussé de bottes de sept lieues et bondit en conséquence...). Que je renonce donc à diriger et à choisir et toutes sortes d'aventures inattendues vont m'arriver — pas toujours agréables — que je m'éton-

ne souvent de voir miennes mais que je ne peux non plus renvoyer à un autre. Enfin, je découvre des images tout à fait nouvelles dont je ne comprends pas le sens. Bref, la contradiction se manifeste du fait que c'est bien Moi le héros des scènes — ce qui m'arrive et ce que je fais est bien *mien* — et d'un autre côté, je le vis comme nouveau, se déroulant dans un monde « objectif » qui m'est d'abord inconnu et que je découvre. Sans doute, dans cette exploration suis-je guidé et je peux percevoir ce guide comme plus ou moins proche et chargé d'intentions à mon égard ; habituellement cependant cette présence est vite oubliée et il n'en reste plus qu'une voix lointaine et proche, impersonnelle, qui de temps à autre oriente l'attention sur un aspect et en permet l'exploration plus totale.

*
* *

Tous ces caractères de l'image dans le R.E.D. semblent bien nous suggérer l'hypothèse selon laquelle nous serions en présence d'une activité à mi-chemin entre le rêve nocturne et le rêve éveillé ordinaire, l'imagerie habituelle du sujet. La discussion détaillée des théories du rêve nocturne reste en dehors de notre propos et nous nous bornerons à quelques remarques qui nous paraissent directement intéressantes pour notre sujet.

Le problème essentiel du Rêve Nocturne comme du R.E.D. étant celui du sens, nous pouvons de ce point de vue les considérer parallèlement et faire les remarques suivantes :

On parle d'habitude du *sens* d'un rêve comme *du* sens d'un message chiffré, et qui suppose, par conséquent, un émetteur intentionnel. C'est bien ce que semble considérer Erich Fromm lorsqu'il cite en exergue de son livre « Le Langage oublié » cette phrase du Talmud : « Un rêve qu'on n'interprète pas est comme une lettre qu'on ne lit pas ». On pourrait d'ailleurs répliquer que toutes les lettres du courrier ne sont pas intéressantes. Mais une lettre suppose quelqu'un qui l'écrit, dans un but précis. Si ce but ne paraît pas clair au destinataire, il est toujours libre de demander un surcroît d'explica-

tions, de telle sorte qu'on peut bien parler d'un *sens déterminé*. A première vue il ne semble pas qu'on puisse en dire autant du rêve nocturne. D'autre part un *sens* s'adresse à un récepteur qui l'accueille. Si le message ne possède pas un sens précis objectif, c'est le sujet lui-même qui va éventuellement lui *en donner un*. Ce sens, spontanément donné par le sujet, ne convient généralement pas au psychologue parce qu'il ne révèle pas les profondeurs que lui paraît contenir le rêve. Aussi propose-t-on au sujet d'associer à partir des éléments du rêve jusqu'à ce que des aspects cachés soient ainsi mis à jour. L'ingéniosité des interprétations, la véracité même de certaines d'entre elles, la fécondité de cette technique pour l'exploration des attitudes implicites ne peuvent être niées. Dans ces cas on a bien l'impression de se trouver devant un émetteur « X ». Mais il reste que beaucoup de rêves ne sont traitables de cette manière que par une systématisation très arbitraire. Ou plus exactement, ce qui est arbitraire, c'est de considérer qu'on a découvert *le sens* du rêve, alors qu'on s'en est simplement servi comme d'un test projectif à matériel demi-structuré.

Considérons le rêve lui-même, c'est-à-dire d'abord sa « matérialité » (les images et les sentiments vécus) et d'autre part la réaction immédiate ou, tout au moins directe, du sujet. Un matériel très hétéroclite se présente que nous pouvons classer selon différents critères. Le premier critère est celui de la « lisibilité » du rêve par le sujet ; nous avons ici deux catégories : les rêves clairs et ceux que le sujet ne comprend pas. Les premiers livrent leur contenu sans équivoque en utilisant les images des personnages et des actes eux-mêmes ; dans la seconde catégorie on trouve tous les intermédiaire entre le symoblisme simple et les « inventions » les plus étranges qui semblent défier toute tentative de déchiffrage. Le deuxième critère est celui du contenu lui-même ; de ce point de vue nous aurons soit des rêves réalisant un désir (habituel ou non), soit rappelant un passé (agréable ou non) soit reflétant un problème actuel quelcon-

que, soit enfin évoquant des sentiments particuliers, diffisilement définissables par le sujet. Or ces deux classifications ne coïncident pas. En particulier, le caractère « clair » du rêve ne correspond pas toujours à un contenu habituel connu, de même que le caractère symbolique ne coïncide pas avec les contenus ignorés ou inacceptables pour le sujet. C'est ainsi que Robert DESOILLE cite le cas d'un garçon de treize ans qui fait un rêve d'inceste non déguisé (à sa grande surprise) et celui d'un homme mûr qui fait un rêve symbolique sur une question qu'il connaît fort bien puisqu'elle le préoccupe très explicitement. Nous retrouverons dans le R.E.D. des exemples multiples de ce « Symbolisme Primaire » qui ne doit rien à des besoins de déguisement. *Il y a symbolisme et non déguisement.* Certes, *le symbolisme peut devenir un obstacle à la compréhension* ou plutôt il est vu comme une « défense » par le psychologue lorsque celui-ci n'arrive pas à l'interpréter ou à le faire interpréter selon ses propres critères. En fait le symbolisme est « neutre », il peut masquer le sens comme il peut révéler le sens. Soit l'exemple de Lise. Elle a quelques difficultés conjugales passagères. Dans un château, elle trouve une salle et différents objets. Parmi ceux-ci une épée accrochée au mur. Priée de la décrocher, Lise la décrit comme « en carton pâte, en matière plastique, alors que de loin elle avait l'air en acier solide ». Ensuite, elle a envie de casser cette épée, ce qu'elle fait à deux reprises. Après quoi, elle jette les morceaux et ne s'en soucie plus. Par la suite, l'habitant de cette pièce sera identifié comme le mari de la jeune femme. Celle-ci s'est montrée spécialement intriguée par l'épisode de l'épée, se demandant bien quel besoin elle avait eu de la casser et de s'acharner contre elle. Le contexte était suffisammnt explicite, et Lise suffisamment libre, pour qu'elle puisse conclure que cette agressivité était dirigée contre son mari. Elle prit conscience de son attitude réelle : bien qu'elle s'efforçât de l'aider dans les difficultés qu'il rencontrait, Lise avait vis-à-vis de son mari une subtile conduite négative qui lui permettait de prendre le des-

sus dans un rapport où elle s'était parfois confusément sentie inférieure. L'image a été médiatrice en ce sens qu'elle a permis une prise de conscience de ce qui était jusque-là implicite. Notons que dans ce cas nous nous sommes bornés à permettre dans l'entretien, une focalisation de l'attention sur la cohérence interne des images de ce Rêve.

Ainsi selon l'attitude du sujet, le symbolisme peut cacher ou révéler et s'il n'est pas un jeu gratuit, s'il a bien un sens psychologique ce n'est pas au niveau du refoulement qu'il faut en chercher l'origine, mais à un niveau bien supérieur, celui d'un grand mode de connaissance et de création. Cela signifie-t-il qu'il joue toujours un tel rôle ? Evidemment non car il peut porter sur des éléments de signification secondaires pour le sujet, sinon pour le psychologue. D'autre part, le désir refoulé n'est pas toujours le contenu du rêve. Et ceci en plusieurs sens. Tout d'abord, le désir peut ne pas être refoulé, mais être bien connu et accepté du sujet et il peut y avoir réalisation d'un désir que *le sujet ne peut pas* réaliser dans la réalité. Ensuite, tout ce qui est refoulé n'est pas de l'ordre du « désir ». Erich FROMM cite le cas d'un homme qui, après la visite faite à une personne qui a la réputation d'une grande sagesse rêve que cette personne a un visage et des sentiments repoussants. Le rêveur interprète d'abord ce fait comme l'expression de la jalousie (inconsciente) qu'il doit, pense-t-il, nourrir pour cette personnalité supérieure. Pourtant, quelques temps après, certains événements parfaitement objectifs viennent donner raison au rêve et tort à son interprétation. Le personnage se révèle en effet tel que le rêveur l'avait vu : un égoïsme sordide se masquait derrière une apparence de haute spiritualité. FROMM pense que le rêveur, et l'homme en général, sont victimes du harcèlement incessant des stimuli sociaux véhiculant les préjugés, les hypocrisies et les bavardages intéressés qui caractérisent le niveau habituel des relations humaines. « Est-il étonnant, écrit-il, que, plongés dans le sommeil, seuls avec nous-mêmes, capables de regarder en nous-mêmes

sans être assommés par les bruits, ahuris par les sottises qui, chaque jour nous environnent, nous sachions mieux sentir, mieux penser, que nos sentiments et nos pensées comportent plus de vérité et plus de richesses ? » (13, p. 35). Ce qui a été refoulé dans ce cas, c'est le jugement que le sujet aurait sans doute formulé clairement s'il n'avait pas été influencé par la réputation du personnage, un jugement « subliminal » s'était formé, mais inhibé par le jugement tout préparé auquel il adhérait sans même s'en rendre compte. Pourtant, les perceptions nécessaires à la formation d'un jugement autonome avaient bien eu lieu. On évoquera à ce propos les phénomènes de subception et les recherches sur la dynamique corticale, d'autant plus que l'état physiologique du cerveau dans le rêve nocturne et même dans le R.E.D. est naturellement en liaison avec le « régime mental » qui caractérise ces deux états. Quoi qu'il en soit, en restant sur le plan des rapports du Moi et du Rêve, qui seuls nous intéressent ici, nous pouvons ébaucher l'hypothèse suivante : la dialectique semble jouer entre le système intégré et intégrateur du Moi d'une part, et les éléments de l'expérience non encore intégrés dans ce système, quelles qu'en soient les raisons. Ou mieux, il y a contradiction entre le Moi tel qu'il est et tel qu'il n'est pas. Soit que, dans le passé, le sujet n'ait pas pu ou pas « voulu » intégrer une certaine expérience, soit qu'il ne puisse aujourd'hui faire coïncider ses intentions et ses possibilités réelles, soit qu'il ne puisse pas éprouver librement et totalement certains sentiments, soit enfin qu'il projette dans le futur ce qu'il n'est pas encore. Dans tous ces domaines, c'est l'ensemble des champs de significations qui est exploré, avec ses polarités et ses vecteurs, ou, en d'autres termes, ses *valeurs* *.

*De plus, ces significations sont exprimées dans le Rêve Nocturne comme dans le R.E.D. d'une façon largement (quoique non exclusivement) symbolique, c'est à dire en utilisant un «langage» que l'on a pu taxer d'archaïque (sans d'ailleurs dire en quoi il est plus archaïque que le langage verbal) mais qui se révèle capable de niveaux subjectifs et intersubjectifs aussi élevés que ceux atteints par la connaissance discursive et auquels s'apparentent les productions des arts plastiques.

C'est bien l'ensemble de ces significations et de ces valeurs, passées, présentes et futures qu'exprime et explore le R.E.D. d'une façon plus systématique et plus cohérente que le rêve nocturne et qu'il permet de restructurer. La dynamique et la « polarité » de ces valeurs apparaît particulièrement bien lorsqu'on étudie les transformations des images et de leurs contenus lors des mouvements de montée qui sont un des aspects les plus originaux de la méthode. Nous verrons dans les observations suivantes les difficultés caractéristiques qu'éprouvent les névrosés (et d'ailleurs, dans une certaine mesure, les personnes normales) lors de ces tentatives ascensionnelles où nous retrouvons un symbolisme très général dont la signification psychologique profonde pourrait bien représenter le grand axe polarisé de toute destinée humaine.

Chapitre II

OBSERVATIONS CLINIQUES

1 : ROGER

Roger a été suivi dans le cadre de l'hôpital psychiatrique où il effectue de fréquents séjours habituellement provoqués par un état de prédélirium. Il a 30 ans et son éthylisme a commencé environ à 18. Lorsque nous le voyons pour la première fois, il vient de perdre son père et vit seul avec sa mère dans une petite ferme dont il a maintenant la responsabilité. La gestion de cette ferme et les formalités juridiques de l'héritage lui donnent d'ailleurs beaucoup de soucis. Un fait frappe d'emblée : bien que le premier aspect soit plutôt celui d'un ouvrier agricole, le dialogue révèle un homme relativement cultivé, d'une certaine finesse et intelligent. L'anamnèse confirme ces qualités. Roger a fait de bonnes études dans un collège de sa province, il a obtenu le baccalauréat Math Elém. avec mention « assez bien » et a eu la meilleure note à l'interrogation de philosophie. Il aurait désiré poursuivre ses études, mais les circonstances, dit-il, ne s'y sont pas prêtées, il a dû travailler à la ferme paternelle.

C'est naturellement nous qui proposons une psychothérapie et Roger l'accepte. « Je suis encore jeune, et je voudrais bien sortir de là ». Mais il nous faut aussi remarquer qu'il n'était pas simple pour lui de refuser notre proposition et nous ne sommes donc pas dans les mêmes conditions que lorsque c'est le « client » qui demande l'intervention.

Les éléments alors observables de la névrose sont les suivants :

— tout d'abord l'angoisse. « Je bois pour dissiper l'angoisse et si je résiste elle augmente ». C'est surtout

une angoisse du soir et de la nuit ; elle a augmenté depuis la mort du père ;

— ensuite une attitude régressive vis-à-vis de la mère avec laquelle il se comporte comme un enfant gâté ;

— enfin une image du père extrêmement forte et culpabilisante qu'il peut d'autant moins modifier qu'elle s'est fixée « pour l'éternité » outre-tombe.

Le comportement habituel est caractérisé par des rapports difficiles avec autrui ; Roger est à la fois susceptible et agressif, se sentant en même temps inférieur et étranger dans un milieu où sa senbilité très réelle ne trouve pas d'écho. Sa culpabilité et son humiliation se ravivent après chaque hospitalisation.

Tous ces éléments apparaissent nettement dès les premiers R.E.D. Roger aura avec nous plus de trente entretiens dont vingt-cinq avec R.E.D. Lorsque nous avons dû quitter l'hôpital à la fin de l'année, la guérison était bien éloignée, malgré quelques espoirs prématurés. Cependant il s'était passé un certain nombre d'événements significatifs et de changements qui, faute d'avoir pu servir à la poursuite d'une thérapie peuvent au moins fournir matière à réflexion et à une meilleure compréhension des problèmes.

L'intérêt de cette observation tient, selon nous, aux trois problèmes qu'elle pose :

1° Un problème de diagnostic psychologique.

2° Un problème de direction dans le cadre strict du R.E.D.

3° Le problème de la place du R.E.D. dans une psychothérapie et la question connexe du transfert et de son maniement.

— 1er R.E.D. (Résumé). Image de départ ; une clé. Roger explore une maison imaginaire : au premier, de belles pièces claires, lumineuses et calmes ; au sous-sol, les cuisines, lieu d'activité et de vie ; plus profondément il trouve une cave qui devient un caveau avec des tombeaux sur lesquels sont gravés des inscriptions : « A mon p..., à ma mère chérie » [Roger oubliera ce changement]. Ici se place une méditation sur la mort et le

néant. [Roger se livrera assez souvent à ce genre de réflexion existentielle et cela dans un style généralement vivant et qui semble révéler une expérience authentique. Aussi les avons-nous écoutées au début avec intérêt et même avec une certaine sympathie qui a pu se laisser deviner dans les conversations suivantes. Pourtant, malgré leur apparence vécue — et donc émotionnellement chargée, ce qui paraissaient commander le respect —, ces réflexions se sont montrées plutôt embarrassantes du point de vue thérapeutique. En effet elles permettaient à Roger d'une part de rehausser — croyait-il — l'image que se faisait de lui le thérapeute ; et d'autre part, elles constituaient une distanciation, une « relation à distance » vis-à-vis de ses problèmes personnels concrets. Les traiter d'autre part comme de pures rationalisations et mécanismes de défenses serait aussi méconnaître leur fondement expérientiel réel et considérer le Moi phénoménal comme sans importance ; aussi faut-il plutôt, nous semble-t-il, essayer de saisir le moment où ces considérations spontanées, authentiques et respectables deviennent pures fabrications verbales de défense et de prestance].

Au cours de l'ascension que nous proposons ensuite, Roger se sentira étranger au monde humain au point que les gens lui paraissent parler une langue étrangère qu'il ne comprend pas. Dans une auberge, il se fait servir un café et ne sait comment payer. [Notons qu'il a substitué le café au vin]. Au terme de l'ascension, Roger se trouve très bien mais c'est parce qu'il est tout seul et cela représente pour lui l'idéal d'une vie débarrassée des soucis et des responsabilités de l'adulte. « Je voudrais vivre, dit-il, dans une tour d'ivoire où je me sentirais le maître, et pas ennuyé par les gens ».

— 2e R.E.D. [Roger n'a pas fait le compte rendu de son 1er R.E.D. Il omettra souvent de le faire et montrera toujours à ce sujet de fortes attitudes de prestance, quémandant indirectement des compliments sur son style, le critiquant, évoquant ses succès scolaires en rédaction, etc...].

Thème proposé : plongée au fond de la mer.

« On me lâche dans la mer... J'ai l'impression d'être gonflé à bloc, l'orgueil de faire quelque chose que les autres ne font pas ». Bientôt une certaine anxiété se fait jour et Roger a hâte que le voyage soit terminé. Il se voit relié à la surface par un câble qui assure sa respiration et sa sécurité [image de dépendance] et de ce fait juge ridicule et humiliant de demander à être remonté. Je propose à Roger de descendre toujours plus au fond et il éprouve un sentiment de solitude et d'anxiété. Il est maintenant dans un tunnel dont il a hâte de sortir; il craint que l'orifice n'en soit trop étroit ; en fait il est très large et Roger se retrouve dehors avec un sentiment de grande délivrance en même temps que d'orgueil d'avoir réussi cet « exploit ». A la surface il trouve une foule qui l'attend et l'interroge et à laquelle il répond en se vantant et en exagérant les difficultés. Je lui propose de se voir seul et simplement satisfait d'avoir vaincu la peur. Il fait alors un long commentaire sur son manque de sincérité et son désir de changer sur ce point ; il pense que pour cela il a besoin de « volonté » et que petit à petit il pourra en acquérir, comme on acquiert de la mémoire. Je lui propose de penser à la sincérité et non à la volonté. « C'est toujours l'orgueil qui me pousse, répond-il ; dans cette plongée, j'ai voulu épater les gens; il y a là une idée névrotique ». Je lui propose alors une ascension et il monte, se voyant spontanément avec des ailes. Il a alors cette réflexion significative : « Je me sens léger... Pour la première fois de ma vie je me suis jugé tel que j'étais : *J'ai le gros défaut de me juger avec trop de sévérité* ».

Roger évoque ensuite avec une certains ambivalence des souvenirs où le père s'est montré extrêmement sévère pour lui dans ses jugements. « Mon père ne me complimentait jamais. Le jour où j'ai été reçu avec mention au bachot, il n'a rien dit, pour lui, c'était normal. Il m'a très mal jugé : « T'es une mémoire, c'est pas la peine de te montrer les choses ». Lui était l'intelligence, moi la mémoire ; il avait la volonté, moi c'est de l'entêtement...»

Roger a quitté l'hôpital après le temps habituel des

cures de désintoxication. Il est venu trois fois ensuite pour les séances de psycfothérapie. Il doit faire pour cela un voyage relativement long et compliqué, l'hôpital étant à plusieurs dizaines de kilomètres de sa ferme et ce fait ne facilite évidemment pas la poursuite de la thérapie. Il manque le quatrième rendez-vous, ne prévient pas et recommence à boire. Trois semaines après il est de nouveau hospitalisé sur l'intervention de sa mère, comme d'habitude. Son état physique est relativement bon; naturellement pendant la durée des hospitalisations il recevait les traitements habituels, mais prescrits par un autre interne.

— 3e R.E.D. Roger évoque d'abord son père et dit, les larmes aux yeux :

« Je l'ai tué peu à peu, c'est un crime ; c'était mon guide, maintenant qu'il est mort, je suis seul et désemparé, ma mère n'est pas capable de m'aider... ».

Thème proposé : l'épée.

Roger voit une lame très fine avec une boule à l'extrémité, comme un fleuret. Il la prend et après différents épisodes peu significatifs entreprend une montée. Il est heureux de se trouver seul mais éprouve vite un certain vertige. A ma demande il déclare percevoir le soleil et se laisse aspirer par ses rayons. Cette image et le sentiment de calme et de puissance qui lui est lié semblent très positifs. La montée continue à l'infini sur un chemin qui mène au soleil. Il ressent un sentiment d'orgueil et a l'impression qu'il va remplacer le soleil. Trompé par ces images, je lui propose alors de lever son épée dans la direction du soleil. Ce geste a généralement l'effet de fixer une image forte et exaltante pour le sujet. Or l'épée de Roger devient toute rouge et disparaît brusquement en ne laissant que la garde aux mains du sujet non moins brutalement déconfit. A ma demande il appelle pour savoir où est passée son arme. C'est le soleil qui répond : il fait savoir que l'épée lui appartient et qu'il ne la rendra pas. Je lui suggère alors que je lui en fournis une autre ; il voit cette épée garnie de pierres précieuses, lourde, et avec une lame épaisse ; finalement il la jette

avec l'attendu qu'elle lui semble trop guerrière. [Une telle attitude signifie nettement au thérapeute que son intervention n'est pas acceptée, qu'elle introduit un élément étranger lourd et dangereux. Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de parler dans le cas de transfert et de considérer ce refus comme signifiant une attitude généralisée. Elle montre bien, en tout cas, qu'il n'y a pas acceptation passive de n'importe quelle suggestion. Précisons bien à ce propos que le mot « suggestion » n'a pas du tout le même sens que dans l'hypnotisme et qu'il signifie simplement une « proposition »].

Roger trouve à son côté une épée semblable à la première, mais il a perdu ses sentiments de puissance et d'orgueil. « Je me sens triste et impuissant, dit-il, j'ai perdu la puissance du haut ; mais c'était une impression fictive et je me mentais à moi-même. » Il commente ensuite : « Mon orgueil est incommensurable et c'est parce que je suis loin des hommes que je peux avoir une épée nue mais en réalité je ne suis pas bagarreur, j'aboie de loin... ». Quant au soleil « j'éprouve pour lui un sentiment religieux, c'est une puissance réelle, alors que le Christ est artificiel, créé par les hommes ». [Nous voyons apparaître ici cette curieuse divinisation du soleil qui sera plus loin nettement assimilé au père, formant cette constellation Soleil-Père-Die qui dans ce 3e R.E.D. se montre symboliquement castratrice, après que Roger ait cru illusoirement qu'il allait pouvoir remplacer le soleil. Le compte rendu écrit fait mention en effet d'un détail significatif : le sentiment de puissance éprouvé avait atteint son maximum au moment où le soleil semblait disparaître et où Roger croyait pouvoir s'y identifier].

— 4e R.E.D. Thème de la Sorcière.

Dans une forêt solitaire, Roger rencontre une vieille femme qui vit dans une petite maison. Elle a l'aspect d'une gitane et lui tire les cartes. Elle dit au jeune homme qu'il a eu trop de gâteries dans son enfance et qu'il aura une vie longue. Bien qu'elle soit grosse et sale, Roger lui trouve une apparence divine et il lui demande un talisman ; la sorcière offre une bague ornée d'une tête

de mort et de fémurs croisés. Dans cette sorcière, Roger verra ensuite, beaucoup plus que l'image de sa mère, celle de sa grand'mère paternelle qui a longtemps vécu au foyer et que le sujet décrira comme « hautaine, très bonne », suscitant des sentiments d'affection et de crainte et assez semblable au père lui-même.

Je propose à Roger de descendre avec la sorcière. Celle-ci va le guider à travers des couloirs rocheux vers un gouffre qu'ils vont explorer ; mais au cours de la descente, la sorcière se transforme : d'abord floue et irréelle, elle apparaît bientôt sous les traits d'une jeune fille au teint mat puis d'une gamine. Roger se sent heureux sans savoir pourquoi. A une question, il répond : « Je trouverai le bonheur quand je serais au fond du gouffre, j'ai hâte d'y arriver ». La fillette prend son bras et le guide, elle est affectueuse et il éprouve pour elle des sentiments fraternels. De l'eau limpide apparaît où ils plongent tous deux ; la fillette vient là tous les jours penser à ses chers disparus : elle regarde l'eau et leurs visages s'y reflètent. Les voici au fond. Roger éprouve un sentiment d'apaisement ; ici tout est calme, abrité, protecteur. la fillette rajeunit encore, son visage exprime une joie tranquille et Roger sent le besoin de la protéger. « Je me sens fort, je veux la protéger, c'est moi maintenant qui vais la guider ». Roger a nettement l'impression qu'il est allé tout au fond et je lui propose de remonter en créant un rayon avec la lame de son couteau. Il le fait sans difficulté et commence à remonter avec sa compagne ; d'abord tout va bien, puis « un rayon de soleil a réussi à s'infiltrer, il m'aspire vers le dehors ; j'ai un regret, automatiquement, j'étais mieux au fond... ». Roger a perdu sa compagne, puis la revoit ; elle est redevenue une sorcière, une vieille en rouge plutôt malveillante que Roger, sur ma demande, va chasser.

[Nous remarquons ici que la descente n'a pas provoqué comme elle le fait généralement (et la plupart du temps chez Roger lui-même) des sentiments d'inquiétude liés à des images plus ou moins angoissantes, tout au moins dans les débuts. Nous avons affaire ici à une des-

cente « euphémisée » comme dit Gilbert DURAND, et typiquement régressive, un retour au sein maternel protecteur. Dans ce lieu abrité et enfoui, le sujet peut à loisir évoquer un passé embelli, il peut s'imaginer puissant et capable de protéger un être plus faible que lui. Ce besoin d'être un guide, un grand frère est très significatif des insatisfactions réelles éprouvées dans les rapports humains où Roger a toujours été en tutelle et où l'image de soi n'a jamais été valorisée par autrui. Ce n'est pourtant pas une femme que Roger peut virilement protéger, mais une fillette ; fait plus caractéristique encore, ces espoirs s'évanouissent comme des fantômes à l'apparition du soleil qui évoque la réalité du jour et du jugement paternel. La fin de ce R.E.D. sera d'ailleurs oubliée par Roger dans son compte rendu et dans son commentaire oral il aura tendance à valoriser positivement le soleil, source de vie, de chaleur et de puissance bienfaisante] .

— 5e R.E.D. Le R.E.D. précédent n'a évidemment pas touché à l'image de la mère et pour l'explorer je commence par demander à Rger d'évoquer un souvenir d'enfance. C'est le souvenir d'un traumatisme qui apparaît. Roger se voit à quatre ans lorsqu'il eut le pouce droit coupé par l'engrenage d'une baratte que manœuvrait sa grand'mère. Depuis il se sent toujours humilié de cette amputation et tente de la masquer. A ma demande, il évoque et décrit sa mère puis entreprend avec elle une descente qui commence par la cave de la ferme. A partir de là, les souvenirs de la vie réelle font place à la fabulation. Dans le sol de la cave la mère soulève une trappe qui mène à un souterrain ; elle porte le petit Roger dans ses bras. A mesure qu'elle descend, elle se transforme en une femme grande et forte « dont on n'oserait pas soutenir le regard » et c'est l'image de la grand'mère paternelle qui s'interpose. Roger se sent guidé par une force sûre, la grand'mère veut lui apprendre à vaincre la peur. Mais sa voix change étrangement et cette image « protectrice » semble bien près de devenir menaçante... Elle disparaît d'ailleurs spontanément et

Roger retrouve sa mère, qui lui dit qu'il est sot d'avoir peur. « La grand'mère est dans la cuisine ». Roger poursuit la descente avec sa mère qui le mène finalement dans une cave éclairée et lui annonce qu'elle va lui montrer des bijoux comme il n'en a jamais vu. Elle ouvre un grand coffre blindé. Roger a maintenant 14 ans et la mère lui montre toutes sortes de bijoux, mais un seul lui appartient : c'est une bague ornée d'un rubis qui lui a été offerte par son mari. Les autres bijoux appartiennent à la grand'mère qui deviendrait méchante si elle avait connaissance de l'indiscrétion commise par sa belle-fille. Celle-ci devient de plus en plus belle, nous dit maintenant Roger ; elle est habillée d'une robe blanche et il y a même une traîne. Je demande alors à Roger comment il est habillé. « J'ai un complet noir, un smoking, j'ai grandi... j'ai une chemise blanche, un nœud papillon noir, je dois avoir 20 ans. Je suis guindé, pas à mon aise... J'ai peur de souiller mes vêtements. C'est une jeune fille qui est à mes côtés maintenant... » Je propose à Roger de remonter avec sa compagne ; il retrouve les lieux, ouvre une porte. « Je suis en pleine lumière, aveuglé par le soleil, le sentiment de joie fait place au doute de la descente... ». A ma demande Roger poursuit la montée ; ils sont dans le bleu du ciel et la mère-fiancée revêt une beauté surnaturelle. « Mon père apparaît, poursuit Roger, il me regarde avec attention, j'éprouve un sentiment de honte ». Je propose alors au sujet de joindre les deux images et de poursuivre seul sa montée. « J'éprouve une sensation de calme, de bonheur, je monte en plein ciel vers le soleil... ». Il y parvient et se voit assis « sur la planète ». [Nous n'avons donc pas affaire à une véritable image de lumière]. L'atmosphère est rouge. A ma demande Roger appelle l'être qui habite là. C'est un Cyclope qui apparaît et c'est cet œil unique d'abord qui frappe ; il a des bras démesurément longs et a l'air en colère « c'est presque un viol », semble-t-il signifier au sujet. Celui-ci sur mon intervention chasse cette image ; le ciel redevient bleu, l'ambiance paisible et le R.E.D. s'arrête là.

[Ce rêve montre avec une particulière netteté la situation œdipienne dont Roger est encore prisonnier. Les détails de la scène devant le coffre se passent de commentaires. Notons ceepndant que la mère de Roger semble elle-même craindre sa belle-mère (celle-ci est d'ailleurs morte) et déclare que les richesses du coffre lui appartiennent. Il y a là un reflet de la situation réelle. Les parents de Roger se sont mariés parce que celui-ci devait naître ; la mère était sans fortune et d'une condition sociale inférieure à celle du père, ce dont les parents, et surtout la mère, ont été très mécontents. Le mariage a eu lieu sous le régime de la séparation des biens et la mère a eu à la ferme un rôle subalterne. Cette situation fut connue assez tôt de Roger et constitue un élément important du déséquilibre du couple parental.

Roger déclare qu'il a été ému et troublé lorsque, sur ma demande, il a reconstitué l'image de ses parents unis. Les sentiments qu'il éprouve en contemplant le couple sont complexes ; ils ne sont certainement pas faits du seul regret que la réalité ait été autre. En effet le Cyclope en colère qui surgit aussitôt après pourrait bien être la représentation du père dans son rôle de surveillance et de jugement ; quant à la faute de Roger elle réside vraisemblablement dans son désir incestueux ; de plus, il vient de *voir* ses parents réunis conjugalement et il est permis d'évoquer la « scène primitive » bien connue en psychanalyse ; nous apprendrons d'ailleurs que Roger a couché très longtemps dans la chambre de ses parents et que sa mère lui tenait la main, depuis son propre lit, pour apaiser ses terreurs d'enfant. Lorsque cette habitude parut enfin gênante, la mère substitua un mouchoir à la main et aujourd'hui encore Roger ne peut dormir qu'en serrant un mouchoir dans sa main. Ces souvenirs amènent d'ailleurs le sujet à manifester une forte agressivité contre sa mère. « Elle faisait mes quatre volontés, elle m'a pourri, elle m'a traité comme une poupée ». Cette attitude ,en contraste et en opposition à celle du père, a joué un rôle de premier plan dans la genèse de la névrose].

— R.E.D. 6, 7, 8 (Résumés). Au cours du 6e R.E.D. Roger explore un château à la recherche d'un trésor caché. Le cheval qu'il avait au départ se transforme en une fillette-fée qui le guide dans les sous-sols du château. Derrière une porte blindée qu'elle ouvre, Roger découvre la statue en or d'une femme nue qui bande un arc ; une flèche est prête à partir. Interrogée sur la fonction de ce personnage, la fillette déclare que c'est une déesse vierge, une justicière qui voit dans les âmes et punit les méchants. Elle est là pour ouvrir une porte à Roger, car elle a lu dans son âme qu'il venait pour admirer et non pour piller et souiller. Elle livre accès à une vaste salle où une table est dressée. Une statuette en or rproduisant la déesse offre à Roger son arc et ses flèches qui prennent des dimensions normales. Il fait le même geste que la déesse et éprouve un sentiment de force et de joie. Il se sent lui-même décidé à pourfendre tout profanateur et à se servir de cette force pour le bien. Pourtant il éprouve en même temps de l'orgueil et du plaisir à manipuler de l'or. La montée, dans la direction de la flèche qu'il a tirée, se terminera par une régression : il se revoit à quatre ans à une fête de Noël.

[Cette image de « Déesse à l'arc » s'est montrée positive en ce sens qu'elle provoque ou évoque chez le sujet des sentiments de force et d'assurance qui ne lui sont pas habituels. Sans doute sont-ils encore mêlés,, mais leur nature dynamique n'est pas contestable. Aussi utiliserons-nous cette image comme dynamogène pour le Moi. C'est pourquoi nous ne chercherons pas d'emblée à en dévoiler les sources ou les significations implicites, tout en nous réservant la possibilité de le faire ultérieurement si l'image perd sa force, se déforme en laissant apparaître un contenu jusqu'alors masqué pour le sujet et qui transforme sa signification vécue ; sa « valeur immédiate »].

Le thème du 7e R.E.D. est identique au précédent. Le château est difficile d'accès et Roger doit utiliser la ruse. Il interprète spontanément le thème en précisant qu'il va délivrer une jeune fille prisonnière. Pour cela, il doit

affronter le Maître du château devant lequel il est conduit. La situation tournerait mal pour lui et je lui propose au moment critique de toucher le Maître avec son arc. De menaçant qu'il était d'abord, le personnage se transforme en un vieillard pitoyable en lequel Roger reconnaît son père. Celui-ci accepte de lui donner les clés de la cellule. Il semble heureux que son fils entreprenne une action difficile et dangereuse mais en même temps son regard exprime le doute sur le résultat de l'entreprise. A l'aide d'une clé très lourde Roger ouvre la cellule où dort la prisonnière ; il hésite à la réveiller et reconnaît en elle une jeune fille réellement connue et avec laquelle s'était ébauchée une aventure sentimentale lorsqu'il avait 20 ans. Il est très ému de retrouver cette image depuis longtemps effacée mais qui retrouve toute sa fraîcheur. Dans la montée il perdra cette compagne pour se retrouver en face de son père dans leur maison ; toutefois la figure paternelle est bienveillante et Roger entreprend de longs commentaires ambivalents sur son père auquel il s'oppose et s'identifie tour à tour en déclarant toujours qu'il le considère comme un Dieu.

Le 8e R.E.D. se présente d'abord comme les précédents. Notons cependant une montée au cours de laquelle Roger en compagnie de sa mère rencontre un peuple de nains décrits comme une civilisation primitive ; au cours d'un repas qu'ils lui offrent, une boisson est apportée « quelque chose qu'on offre aux étrangers et aux dieux ». C'est une « eau de feu », une eau-de-vie très forte. Je propose à Roger de la refuser mais ce serait un affront et je dois insister pour que Roger ne se laisse pas intimider par ses hôtes. Ceux-ci retournent alors dans leurs cavernes ; ce sont des êtres passifs, ils n'agissent pas, se contentent de dormir et de manger ; ils adorent les divinités souterraines. Nous voyons l'alcool apparaître pour la première fois, lié à des représentations régressives de passivité et d'oralité. Le fait qu'il n'ose pas refuser l'alcool est par contre le reflet de son attitude habituelle dans le milieu rural de forte consommation alcoolique où il vit ; il ne peut supporter la moquerie malveillante

et bornée de ses compagnons de café qui ne manque pas de s'exercer chaque fois qu'il tente d'échapper à la « loi du vin » régnant dans le groupe.

Toute cette scène sera oubliée dans le compte rendu écrit ; sur le moment elle évoque pourtant l'attitude de Roger face à l'alcool et il commente : « Je buvais ma vie pour échapper à l'angoisse ». Il énumère ces sources ou ces occasions d'angoisse : dire « non », faire quelque chose où il y a une responsabilité ou une initiative à prendre : « Mon père m'a trop impressionné... Je sens son regard encore maintenant quand je me mets au travail ». Angoisse aussi devant les femmes : « Je craignais le mariage parce que je suis mal équilibré... Les femmes me dégoûtaient peut être par le regard qu'on me jetait... J'allais comme un malfaiteur. Angoisse de ne pas dormir, d'écouter et d'attendre la nuit quelque chose, sans savoir quoi. Tout cela vient du déséquilibre dans l'éducation de mes parents ».

— 9e R.E.D. Roger choisit une descente et je lui propose le thème du Dragon. Il se voit d'abord descendant d'une falaise jusque dans la mer qui est basse et d'un bleu limpide. L'orgueil d'entreprendre une exploration difficile l'envahit. « Mon orgueil est incommensurable ». Enfin il décide « je vais à la recherche du Dragon pour combattre la peur qui est en moi ». Peu à peu l'eau s'assombrit et l'orifice d'un tunnel apparaît ; il donne accès à une première, puis à une deuxième caverne. Roger est maintenant sur ses gardes, il a allumé une torche électrique, car l'obscurité est complète, et tient une lance à la main. Rien ne semble vivant... Roger s'arc-boute à la paroi, pointe sa lance et appelle. Une voix lugubre et lointaine répond du fond de gouffres invisibles. « Cela n'a rien d'humain... C'est un hennissement de cheval... Il s'approche, fait un bruit énorme, je braque ma lampe, je le vois. Il est énorme, massif avec des yeux phosphorescents. C'est un corps d'homme avec une tête de cheval, une queue, il a au moins trois mètres de haut, des yeux verts, des cornes recourbées... Il m'a vu et me fixe intensément ». Roger paraît décidé à affronter ce mons-

tre qui devient menaçant. Il vise le cœur pour ne pas le rater et lance son arme. Le Dragon s'effondre avec un hennissement douloureux et les sentiments de Roger changent. « J'ai lancé par peur... Il était peut être pacifique... Je suis tout triste de voir mourir une bête, je n'ose pas l'achever... ses yeux se ferment, je n'ose plus le regarder, je suis un lâche ». Devant cette évolution un peu particulière des sentiments de Roger, je lui propose de toucher le Dragon de son arc d'or et de le transformer. A l'étonnement de Roger lui-même, il se transforme en une femme-sirène vivante, « tres bienveillante, trop bienveillante même, c'est la déesse du mal et son regard doux ne m'inspire pas confiance ». Je prie le sujet de remonter avec la sirène qui se trouve à sa gauche. « Je la surveille du coin de l'œil, elle est trop belle, je ne veux pas qu'elle me prenne la main ». A la surface, la sirène se transforme spontanément en une jeune femme brune au regard trop rieur qui devient nettement une prostituée conduisant Roger devant un hôtel. A ma demande il prend congé de cette fille et achève le R.E.D. par une montée où il rencontre une fois de plus son père, mais vieux et sur le point de mourir et qui lui donne sa dernière volonté : Que Roger fonde un foyer car il est le dernier espoir du nom.

— 10e R.E.D. Je reprends l'image du Dragon pour en poursuivre l'exploration. Roger le décrit de nouveau, précisant ses mains d'homme très grosses, une tête allongée aux naseaux fumants, des oreilles bien droites qui écoutent, une crinière blanche. Il n'y a ni peur ni agressivité de part et d'autre mais de l'étonnement et de la curiosité. Je propose à Roger de laisser le Dragon prendre l'initiative et l'image de la Mère se superpose alors : elle se baisse pour mettre son fils sur ses épaules. Je demande au sujet de reprendre l'image du Dragon et de descendre avec elle mais il déclare « l'image de ma mère vient toujours, c'est formidable, je pense à elle quand je pense au Dragon... Ce n'est pas une menace mais une protection ». Le Dragon-Mère le met maintenant sur son dos et tous deux remontent, le sujet se voit à l'âge de

trois ans et demi. Dans la montée qui suit, Roger reprend peu à peu son âge actuel et sa mère le sien ; elle refuse de l'accompagner très haut et se montre effrayée de ses intentions. Il poursuivra la montée sans elle, retrouvera la Déesse à l'arc qui se transformera en aigle et le conduira dans le soleil où il éprouvera des sentiments très positifs de puissance et de calme. « Le soleil, dit-il, donne encore plus de force à la Déesse ». Je lui propose alors de s'imprégner de la force qui émane du soleil puis de redescendre et de retrouver les images de sa vie quotidienne et en particulier de pénétrer dans la chambre de son père qui est restée close depuis sa mort, d'ouvrir les fenêtres au soleil et de penser à sa propre vie. Je lui suggère enfin qu'il pourra faire réellement ce geste en rentrant chez lui. C'est en effet ce qu'il fera, mais nous aurons à discuter dans le chapitre consacré à la Psychothérapie de l'opportunité de fournir un tel « schème anticipateur » au sujet sans s'être au préalable assuré de sa pleine et authentique coopération sur ce point.

Retenons de ces deux R.E.D. la « chaîne archétypique » des images de la Mère et de la Femme. Le symbolisme du cheval représentant la Mère est connu. Notons ici la liaison Mère-Prostituée qui nous est révélée par le terme commun du Dragon. Roger n'a eu en effet de rapports sexuels qu'avec des prostituées et plus tard avec une femme beaucoup plus âgée que lui, une veuve vivant seule non loin de chez lui dont il acceptait même de l'argent de poche à une époque où son père ne lui en fournissait pas.

Enfin, après ce R.E.D., Roger extériorise spontanément une forte agressivité contre sa mère liée à un sentiment de frustration. « Elle ne m'a pas nourri au sein...», dit-il les larmes aux yeux, avec une expression d'amertume et de dépit. Pourtant il ajoute : « Elle seule est capable de calmer mon angoisse ». Quand il a bu, il l'appelle encore la nuit pour qu'elle le rassure ; une nuit d'hiver où l'angoisse était très forte il a demandé à sa mère de venir coucher près d'elle ; celle-ci a refusé avec indignation. « Pourtant, dit Roger, il n'y avait là rien

de mal ». Le sujet exprime nettement que la Mère est à la fois celle qui apaise les angoisses et celle qui les a provoquées. « J'avais avec elle l'attitude d'un camarade, je ne la respectais pas, je la commandais, c'est pourquoi j'avais peur de mon père. Elle me laissait faire ce que lui me défendait ; elle me donnait de l'argent en cachette et avec ça je buvais, après elle ne voulait plus m'en donner ».

Maintenant, il craint de la perdre prématurément. « Elle est vieille, après sa mort je serai tout seul... »

— 11e R.E.D. (Résumé). Dans ce R.E.D., Roger descend avec son père et trouve un coffre rempli d'or. Il exprime son amour de l'or, parce que c'est beau et qu'il aime toucher et manipuler ce métal, mais aussi parce qu'il représente la sécurité. « La sécurité m'a toujours tracassé... ; avec çà je ne serais pas à charge à quelqu'un dans mes vieux jours...» Ainsi le goût de la thésaurisation, si habituellement attribué à un certain type de rural se double-t-il chez Roger du besoin de sécurité personnelle, de la crainte de son avenir. En fait la situation économique de Roger ne justifie ses craintes que dans la mesure où son éthylisme l'empêchera de gérer normalement son exploitation. Mais dans le R.E.D., le coffre est trop lourd pour être remonté et Roger doit choisir entre rester au fond avec l'or ou s'élever en l'abandonnant. C'est cette dernière attitude qu'il choisit ; il monte, se sent allégé et vu de haut le coffre apparaît comme un caillou sans valeur et même « une ordure ». [Là encore ce renversement extrême des valeurs n'est pas sans rapports avec la bonne impression que Roger s'efforce sans cesse de donner de lui-même].

— 12e R.E.D. (Résumé). Au début de cette séance, Roger qui vient de nouveau en consultation externe, parle de son alcoolisme. Il le fait d'abord en référence au jugement paternel. « Mon père me disait : Quand tu as bu, tu te dédoubles, tu n'es pas un, t'es un multiple... Quand j'étais à jeun et que j'avais envie de boire, je devenais agressif. Quand j'avais bu, j'étais tranquille et je raisonnais très bien, çà venait tout seul ».

Roger choisit lui-même l'image de départ : il monte dans le ciel bleu à partir d'un paysage familier de pommiers en fleurs. Il se sent très calme, détendu, comme pour un jour de fête printannière. Il découvre un paysage vaste qu'il admire en exprimant un sentiment d'union avec la nature. « Je me sens chez moi dans la nature, c'est une idée plus que matérielle, je me sens un peu poète... Je sens que c'est une force, il y a longtemps que je la cherche, c'est un problème métaphysique, il faut arriver à quelque chose de transcendant... » Roger tente alors de s'élever vers le soleil mais « retombe » au niveau des images réelles et des souvenirs d'enfance ; une deuxième tentative sera faite avec l'aide d'un aigle blanc, d'allure royale qui est apparu spontanément au moment où il cherchait le moyen de reprendre une ascension. L'aigle le conduit vers un soleil, puis au-delà et les images font maintenant place aux seuls sentiments très positifs de calme et de puissance liés à la représentation d'une lumière, source de force.

— 13e R.E.D. Il nous semble maintenant nécessaire de pousser plus avant l'analyse et de ne pas laisser Roger s'évader dans des fabulations dont l'effet positif n'a d'intérêt que s'il est ensuite utilisé pour affronter avec plus de dynamisme les attitudes et les images les plus névrotiques.

Je propose donc une descente à Roger en lui demandant de la pousser le plus possible. Il voit l'orifice d'un puits, y descend, trouve au fond de la boue et des crapauds, s'enfonce dans du sable mouvant avec l'impression d'étouffer. L'angoisse apparaît avec la peur d'être enlisé, aspiré vivant. Aucune image n'accompagne plus ces sentiments qui paraissent aller jusqu'à la terreur. Pourtant, après un peu de temps, ils semblent s'apaiser et le cercueil du Père surgit au milieu d'un caveau. Roger ressent le néant de toutes choses et paraît moins angoissé. Sur ma demande, il ouvre le cercueil, avec une certaine difficulté d'ailleurs et le trouve vide ; puis le fantôme du père se présente et Roger descend à sa suite dans un tombeau sans fin; on rencontre d'autres cer-

cueils ; le fantôme, transformé en squelette, en ouvre un : c'est celui de la grand'mère paternelle. Les souvenirs concernant la grand'mère affluent et sont évidemment une fuite, de même que l'espèce de revue que va faire le squelette de tous les cercueils de la famille ; aussi je demande à Roger de suivre encore plus profondément l'image paternelle. Un tunnel se présente et tout est sombre ; Roger allume une torche. Je lui demande de l'éteindre et de laisser le squelette se métamorphoser. Après un certain silence et avec hérisation, Roger annonce l'apparition d'une hyène, derrière des barreaux. Malgré sa terreur (La hyène est, dit-il, bien plus terrible qu'un tigre) il ouvre la cage, et, à ma demande, se laisse conduire par le fauve jusqu'à son repaire. Arrivé devant celui-ci, la hyène s'arrête et fait face ; j'encourage Roger qui lui décoche une flèche de son arc. La bête s'écroule et derrière elle apparaît aussitôt la statue en or de la mère, qui paraît inaccessible. Maintenant, Roger remonte avec le corps de l'animal qui, à la surface, se change en lièvre par un processus inverse de l'euphémisation de la descente ; en effet, ici la descente a été sourc d'angoisse et le jour prend alors valeur normalisante pour les images qui ont été rencontrées. Disposé, semblait-il, à faire une montée, Roger a pourtant besoin d'aller aux W.C. et interrompt la séance. A son retour, cinq minutes après, nous renonçons à poursuivre le R.E.D. et nous échangeons quelques mots sur ce qui vient d'être vu ; je m'aperçois alors que le sujet a déjà complètement « oublié » la séquence où la hyène tuée fait place à la mère. Aucune « mise sur la voie » ne parvient à faire reparaître ces images ; je les lui rappelle alors explicitement. « Ah, ça alors, c'est formidable ! J'avais complètement oublié ça... » s'exclame Roger qui montre en effet par là un bel exemple d'oubli actif.

[Du point de vue de l'interprétation interne de ce R.E.D., un problème est posé : l'image de la hyène est-elle un masque de celle du père ? S'il en était ainsi, il faudrait comprendre la suite de cette façon : le père (hyène) gardait pour lui la mère (celle-ci apparais-

sant elle-même sous forme de la statue en or). La destruction de l'obstacle paternel permettait l'accès à la possession de la mère, et c'est pourquoi celle-ci apparaîtrait au moment où la hyène est tuée. Mais il n'est pas habituel de voir une image identifiée (c'est le squelette *du père*) se transformer en un symbole. Encore qu'une recherche expérimentale sur ce point soit certainement intéressante, nous n'en avons pas rencontré d'exemple spontané. De plus, l'image de la hyène ressemble bien plutôt au type de « Mère terrible » et le coup de flèche ne ferait que transformer ou révéler le contenu latent de cette représentation. Il faut d'ailleurs noter que la signification de « tirer un coup de flèche » n'est pas univoque et en tout cas pas contrôlée ; nous ignorons tout le sémantisme que nous mettons en mouvement en proposant un tel acte. Ajoutons encore que par la suite, Roger rapportera un souvenir d'enfance caractéristique de la liaison hyène-mère : il était en compagnie de sa mère lorsqu'il visita une ménagerie où se trouvait une de ces bêtes qui lui fit une très forte impression.

Un R.E.D. ultérieur, le 23e, confirmera cette interprétation. Après divers épisodes, Roger demandera à la Déesse à l'arc de lui montrer l'origine de son alcoolisme : d'un verre géant une hyène surgira avec laquelle se battra le double du sujet et qui finalement sera transformée en la mère.]

— 14e R.E.D. Roger accuse une certaine dépression après la séance précédente et désire commencer par une montée. Il arrive rapidement au soleil où il retrouve son père. Celui-ci accepte de poursuivre la montée avec son fils, mais pour cela il emploie un moyen que Roger trouve « idiot » [jugement qui se rapporte, non au père, mais à l'imagination du sujet] ; en effet Roger va monter à la vitesse d'une fusée dans le sillage du coup de fusil que son père a tiré. A la fin de cette trajectoire, il voit le Père Noël qui va l'aider à poursuivre sa montée en le prenant dans sa hotte. Roger a un peu honte de ce moyen et il évoque sa mère lorsqu'elle le prenait à califourchon sur son dos. [Nous avons ici affaire à une

curieuse image ambiguë, paternelle-maternelle, qui montre la dépendance du sujet vis-à-vis de ses deux parents.] La montée se poursuit et le Père Noël est devenu un faucon au bec crochu ; la hotte a disparu et Roger est lui aussi transformé en un oiseau identique qui vole à côté du premier. [On peut comprendre ce changement comme le signe du désir de s'égaler aux parents et de « voler de ses propres ailes »]. Le sujet arrive finalement seul dans un nouveau soleil, y rencontre un Archange qui monte encore avec lui. Roger se voit avec des ailes, mais beaucoup plus petit que l'archange. Celui-ci se dénude et se change en la Déesse-vierge familière au sujet. [Robert Desoille note la fréquence de l'archange dans les montées où il peut représenter le guide ou l'idéal ; mais avec Roger, la forme chrétienne de cette image ne tient pas et une mythologie « païenne » la remplace. Il n'est d'ailleurs pas absolument certain que la valeur « dynamique », d'orientation, de ces deux symboles soit strictement identiques pour le sujet ; celui-ci trie dans l'apport culturel ce qui s'adapte le mieux à ses intentions et à ses sentiments et il est concevable que la diversité des valeurs culturelles enregistrées par un sujet influence la stabilité où la difficulté avec laquelle il opère ses choix.]

Quoiqu'il en soit Roger éprouve maintenant des sentiments très positifs de calme et de liberté. Mais celle-ci est encore sentie d'une façon très particulière : c'est la liberté « de l'ouvrier qui n'a pas les soucis du patron » et on peut alors penser que c'est beaucoup plus l'insouciance de l'irresponsabilité que le détachement d'un homme devant les œuvres qu'il est capable d'accomplir.

Enfin, Roger et la Déesse montent vers un ultime soleil qui ne se déformera pas. Je le laisse s'imprégner du sentiment de force qui semble se dégager de cette image, puis je le prie de regarder en bas. Il voit alors son père qui, à ma demande, va monter jusqu'à lui. Il apparaît tel qu'il était à la fin de sa vie, vieux et usé et Roger se sent capable de lui dire qu'il est assez fort et que lui, le père, peut se sentir tranquille. Je demande finalement au sujet de redescendre en compagnie de son père jus-

que chez lui, de tout y voir en harmonie et de se rappeler ces images dans la vie réelle.

— 15e R.E.D. Pour la première fois, Roger émet un jugement critique sur la conduite des séances. Il exprime l'idée qu'il sait ce qu'il « doit » voir et à quoi il va aboutir. Avant de considérer qu'il y a là manifestation d'un transfert et qu'il « commence à affronter le père », on peut simplement penser que ces réflexions reflètent les sentiments actuels de Roger vis-à-vis d'une technique qu'il ressent comme trop interventionniste, en même temps, sans doute, qu'une plus grande aisance vis-à-vis du thérapeute ; en ce sens ces réflexions constituent un élément positif et imposent une attitude thérapeutique moins directive.

Le R.E.D. qui suit n'apporte pas d'éléments nouveaux ; Roger choisit une descente qui ne sera pas angoissante, il trouvera un feu qui lui paraît dynamique et dont il reçoit la chaleur.

Pourtant une rechute se préparait. Roger, qui ne buvait plus depuis deux mois, est hospitalisé dans les circonstances habituelles deux jours après ce 15e R.E.D. Avait-il déjà commencé à boire lors de cette séance ? Cette velléité d'indépendance était-elle seulement l'effet d'une légère alcoolémie ? Il est permis de le supposer.

Je le vois quelques heures après son admission ; il ne se montre ni agressif ni culpabilisé et semble en assez bon état physique, n'ayant pas eu le temps de boire beaucoup. Il juge précipitée cette hospitalisation. « J'avais bu juste un peu de bière, ma mère a pris peur et tout de suite elle m'a ramené ici, c'est ridicule ». Il réclame vivement sa sortie et assure qu'il poursuivra la thérapie en consultation externe. Comme il paraît tout à fait inefficace de le maintenir contre son gré, il est décidé (mais la décision est prise et notifiée par le Médecin chef) de poursuivre la tentative psychothérapique de la façon la plus libérale et la moins autoritaire possible. Roger convient expressément de revenir ; naturellement, je ne puis accepter de sa part une promesse inconditionnelle de ne plus boire, bien qu'il s'obstine à la faire !

Par contre je lui demande de faire prévenir s'il ne peut ou ne veut pas venir une fois ou l'autre. Sans doute est-ce encore trop.

Enfin, il reconnaît la nécessité de payer à chaque séance, ce qu'il ne faisait pas jusqu'alors. De ce point de vue non plus la situation n'est pas facile. Il est convenu qu'il me remettra directement une somme qu'il aura fixée lui-même et que cette somme sera versée à la caisse de solidarité des malades. Tous ces détails ne sont pas inutiles pour comprendre la difficulté de ce type de thérapie en H. P.

Toutes ces conventions bien établies, Roger quitte l'hôpital quatre jours seulement après son admission. Cependant, il ne viendra pas au rendez-vous suivant et huit jours se passent sans informations ; enfin une lettre de la mère nous apprend que Roger a rebu et se trouve dans un état piteux. Une fois de plus il prend le chemin de l'hôpital... Il est en état de prédélirium et montre une inquiétude extrême pour sa santé. Nous n'aurons d'entretien que cinq jours après, lorsque son état mental sera redevenu normal.

J'oriente cet entretien vers l'explicitation des réactions de Roger lors de cette rechute — et spécialement de ses réactions vis-à-vis du thérapeute — en éloignant les considérations générales dans lesquelles Roger tente d'abord de s'engager. La réaction essentielle apparaît bien alors comme une réaction d'abandon. Il s'abandonne lui-même et en même temps le thérapeute va l'abandonner parce qu'il ne vaut rien. « Le Dr C... va être furieux, il va dire qu'il a perdu son temps, ce n'est pas la peine de continuer... ». Cette attitude qu'il me prête va lui rappeler celle de sa mère et toute une série de sentiments vont surgir en une véritable abréaction. Sa mère, qui lui refusa d'abord longtemps de l'argent finit par lui donner un jour une somme relativement forte en lui disant : « Fais ce que tu veux... » mais cela signifiait : « bois à ta guise, cela m'est égal ». Il sentit un grand vide : la mère ne l'aimait plus. Son père le lui fit comprendre, ajoutant : « Je n'aurais jamais cru ça d'elle...

Elle t'a tellement gâté... ». Le père mort, la mère ne changea pas d'attitude et Roger pleure en évoquant : « Elle me faisait la soupe et elle allait manger chez sa sœur, elle me laissait tout seul... Elle me repousse après m'avoir excessivement gâté... On est devenu comme deux étrangrs, obligés de vivre ensemble. J'allais au-devant d'elle quand j'avais fini mon travail, elle me repoussait en disant : T'a plus quatre ans... Mais c'est elle qui m'a rendu comme ça ; je la comprends un peu, l'amour qu'elle avait pour mon père n'a pas duré longtemps, ils n'ont pas couché ensemble longtemps. Elle a tout reporté sur moi. Maintenant çà la met en colère quand je lui dis : Tu m'as gâté... Mes parents... ils ont fait un bâtard, pas un entier. »

— 16e R.E.D. Roger commence une montée avec sa mère, mais celle-ci ne se trouve pas à sa place et lui conseille de chercher une compagne. Surgit alors l'image d'une jeune fille qu'il a aimée à 19 ans « comme on aime à cet âge, la première fois, la seule... » et dont il a été séparé pour des raisons extérieures. Il était jeune alors et pas dégradé, mais cet échec l'a rejeté vers les prostituées et l'alcool. Il voit ensuite son père en train de peindre un tableau (ce qu'il faisait réellement). Lui aussi aurait voulu peindre mais son père ne l'en croyait pas capable. « Tu tiens le pinceau comme un balai... » Je lui propose de se faire donner palette, pinceau et couleurs par son père. Il peint à côté de lui, le même sujet, mais pas de la même façon. « Dans le mien, il y a plus d'émotion, c'est un état d'âme... » Il a éprouvé une grande joie de recevoir ces objets.

Les deux séances suivantes se passent en entretien, sans R.E.D. Aucun matériel nouveau n'apparaît.

Roger ne vient pas au rendez-vous suivant et ne donne pas de nouvelles. Le scénario se reproduit identique. Au bout de huit jours, je téléphone à F... et obtient la mère du malade qui déclare : « Il hésite maintenant, il dit : qu'est-ce que le Dr C... va penser ? Et moi je lui dis : C'est pas bien... » Il faut encore hospitaliser.

Des éléments nouveaux apparaîtront-ils dans l'entre-

tien qui suivra, quatre jours après ? Un fait reste frappant : malgré les nombreux R.E.D. et leur commentaire, malgré l'intelligence réelle de Roger et les « minutes de vérité » qu'il a vécues durant ces entretiens, il s'obstine d'abord à justifier sa rechute par les raisons les plus inattendues. Il a compris, dit-il, ce qui n'allait pas ; les images de force sont vivantes en lui, il se sent libre, maître de lui, sans culpabilité et s'il a rebu, c'est « par une sorte de joie ». Cette défense illusoire tombe vite et Roger extériorise la même attitude de culpabilité et d'abandon liée à la conviction que le thérapeute ne peut l'estimer *vraiment*. « Le Dr C... va me laisser tomber, je suis bon à rien, je suis un déchet ». Ainsi, malgré mon attitude déjà plusieurs fois répétée de fidélité et d'acceptation, Roger ne peut se convaincre de la possibilité pour lui d'être vraiment pris en considération. Mais une autre note apparaît encore, qui vient singulièrement compliquer la situation : au fond, dit-il en effet, il a bien la conviction que je ne le « laisserai pas tomber », que je le sortirai de là, et c'est un peu par complaisance et sans trop y croire qu'il s'abandonne en surface à ses sentiments de culpabilité, d'indignité et de certitude d'échec.

Autrement dit, une situation transférentielle complexe est en train de se structurer, en dehors du R.E.D. proprement dit.

L'entretien se poursuit dans le sens d'une explicitation de cette situation.

— 19e R.E.D. (en consultation externe). Roger déclare d'abord : « Je suis venu pour vous », car il fait chaud et le travail est pressant en cette période de l'année. [Dans son raccourci, une telle réflexion est hautement caractéristique à la fois de la structure de la relation thérapique et de l'attitude profonde du sujet. Nous pensons aujourd'hui que seul un point de vue comme celui de Carl Rogers sur l'attitude non directive est capable de centrer convenablement la situation et nous reprendrons ultérieurement cette question].

Cependant l'entretien qui suit amène Roger à refaire rapidement le trajet parcouru depuis le début de la

cure ; il a conscience des conflits issus de l'attitude de ses parents et de la façon inadéquate dont il a tenté de les résoudre. « Enfin, conclut-il, je n'arrive pas à prendre la place de mon père... et pourtant, maintenant, je vois que j'y arrive ». Dans le dialogue les considérations générales d'allure philosophique cèdent la place à une réflexion plus personnelle et moins prolixe, il y a davantage de silences.

Dans le but de renforcer ces premiers sentiments d'autonomie et de confiance en soi je lui propose le thème du Dragon personnel. Ce thème a souvent pour effet d'amener une image de force, éventuellement vitale ou mal disciplinée mais généralement dynamique. Celui que Roger évoque est très grand, armé de puissantes griffes et le sujet se sent protégé. A ma demande le Dragon va l'entraîner dans les enfers à la découverte de l'origine de ses angoisses. Au milieu du feu se retrouvent tous les membres de la famille de Roger et celui-ci est étonné de ne pas ressentir plus de chagrin [exemple du décalage entre les sentiments réellement éprouvés et ceux que le sujet *croit devoir éprouver*]. Il interroge d'abord son père et celui-ci va se livrer à une véritable auto-critique : « Je n'ai pas su t'aimer, dit-il à son fils, je t'ai mal compris, je n'ai pas su jouer mon rôle de père ». Pour la première fois dans les R.E.D. le père s'accuse. Roger a le sentiment que c'est « la vérité vraie » et il a pitié de son père. Il n'y a plus rien à faire dans ces lieux. Interrogé, le Dragon conseille d'éteindre le feu et de laisser les morts dormir en paix. Roger remonte avec le Dragon et se sent heureux ; il retrouve ses prés et le ciel bleu, monte encore ; le Dragon est devenu un aigle blanc qui le conduit vers le soleil. Là, il retrouve la Déesse à l'arc, mais il la domine de toute la tête. La déesse lui remet son arc en disant que c'est à lui, et non à elle de manier cette arme, et qu'elle désire redevenir une femme ordinaire. Puis elle disparaît. Roger intensifie le sentiment de puissance que lui donne maintenant cet arc qu'il possède par lui-même. Je lui propose alors de conserver ces sentiments en redescendant vers les images de sa vie

quotidienne et lui suggère de les y retrouver réellement.

Dans le compte rendu oral que Roger fera de ce R.E.D. à la séance suivante, il précisera qu'il a effectivement retrouvé ces images et a été ouvrir la chambre du père qui était restée fermée depuis sa mort. « J'ai ouvert toutes les fenêtres pour faire entrer un nouvel air, chasser les idées anciennes, toutes les angoisses oubliées. La chambre de mon père surtout... J'y allais avant pour chercher des papiers, avec un sentiment de culpabilité, d'angoisse, l'impression de commettr eun sacrilège. Là j'ai ouvert tout, j'ai senti un renouveau, vraiment en moi-même, quelque chose de neuf. Je m'étais culpabilisé à tort, mon père avait eu des torts, sans le vouloir ». « Cette semaine, dit-il encore, je me suis senti patron, je me suis occupé d'un tas d'affaires financières, avant je me sentais comme un ouvrier ». Malgré ces améliorations, les soirées sont parfois mauvaises et l'angoisse reparaît à la fin du jour.

— 20e R.E.D. Au cours de ce rêve, Roger forme une image paternelle idéale positive ; le père est vu comme un guide sûr qui élève le fils à la hauteur d'homme au lieu de le dévaloriser. Ils font ensemble une ultime ascension et le père prend congé du fils après que celui-ci ait accompli la même performance.

La situation reste assez instable. Roger ne boit pas, mais les angoisses du soir persistent et il demande des tranquillisants, bien qu'il ait été maintes fois prouvé que je ne lui donnais aucun médicament.

— 21e R.E.D. Même état. Je propose une descente qui s'avère très difficile. Les commentaires généraux et les souvenirs d'enfance maintes fois évoqués reparaissent. Sa mère et la hyène, en particulier, reviennent encore.

L'induction d'une plongée paraît enfin acceptée et Roger se déclare « d'humeur batailleuse et prêt à tuer ». Il a l'intention d'affronter un requin et s'étonne de trouver une pieuvre énorme et visqueuse qui le fixe de ses yeux méchants. Il éprouve un sentiment de dégoût. Encouragé à affrontr la pieuvre, Roger commence à lui faire face mais une curieuse évolution se produit alors ;

il échange d'abord son harpon initial contre un simple couteau, puis s'avère incapable d'attaquer l'animal. « Elle me fait pitié, c'est une créature comme les autres qui a droit à la vie... » Spontanément, il voit alors son père à la place de la pieuvre et sa mère est derrière. « Je comprends, dit-il, le sens de cette image... Je les aurais tué tous les deux si j'avais continué à boire ». Les interprétations rationalisantes et défensives se montrent donc tenaces.

Cette séance précédait une rechute qui se passe selon le scénario habituel. La mère aggrave les choses. « Tu vois, il ne te rappelle pas, ton docteur, il te laisse tomber et c'est bien fait pour toi ». Roger aurait voulu, dira-t-il par la suite, que je lui téléphone dès le premier jour où il n'est pas venu (ce qui était contraire à nos conventions réitérées). « Tout à l'heure encore, je pensais : il ne me verra pas ». Puis il s'embrouille dans une série de mensonges infantiles concernant les circonstances de cette rechute. Les réactions d'amour-propre sont toujours au premier plan. Il est très abattu. Un R.E.D. de détente (thème de départ : une fleur) semble lui apporter un peu d'apaisement.

— 23e R.E.D. (en présence d'un psychologue). Thème : le château de la Belle au Bois dormant.

Roger enfant donne la main à sa mère et se dirige vers le château. Celui-ci est fortifié, gardé par deux sentinelles bardées de fer. La mère demande si on peut entrer et les gardes jugeant sans importance une femme et un enfant, les laissent pénétrer à l'intérieur du château qui donne une impression de solitude et de mort. A ma demande, Roger déclare à sa mère qu'il va monter seul dans les étages supérieurs à la recherche de la Belle et la prie de l'attendre en bas. « Ma mère réagit violemment, elle ne veut pas que je monte seul. Elle a peur que je me perde et elle a peur pour elle aussi. Moi, j'ai envie de monter librement ». Roger monte un escalier en colimaçon, il a maintenant 20 ans, avance en hésitant sur un tapis qui étouffe le bruit de ses pas, ne sait quelle est la bonne porte. Il a l'impression d'agir comme un

voleur. Voici la chambre... un lit... une femme endormie. Ses longs cheveux blonds, sa peau laiteuse et son profil grec intimident Roger. Je lui propose de présenter son épée à la Belle en signe d'hommage. Ce geste, évidemment symbolique a pour but de s'assurer que la Belle « accepte la virilité » du rêveur. Dans le cas présent, la Belle paraît très heureuse et je demande au sujet s'il peut en faire sa femme. [S'il est nécessaire de pousser aussi loin le scénario (et à condition que l'épreuve de l'épée ait été positive) c'est que la confrontation avec la mère ne prend tout son intérêt que dans le cas où il y a effectivement possession de la femme et non simples fiançailles]. Effectivement, Roger sera capable de cette virilité mais la présentation à la mère va révéler des difficultés caractéristiques. Celle-ci, irritée et peinée, refuse de voir l'épouse ; à ma demande, celle-ci va alors lui montrer les appartements qui lui sont réservés dans le château. La mère s'adoucit un peu en voyant qu'elle ne perdra pas entièrement son fils. Les époux la quittent alors pour s'élever en direction du soleil où les attend la Déesse à l'arc. Elle les accueille avec bienveillance, mais considère la jeune femme « comme un dieu peut considérer un humain ». Elle symbolise, dit Roger, la force universelle du soleil et de la nature et il n'existe aucune autre puissance au-dessus d'elle.

Je prie alors Roger de lui demander si elle peut lui montrer ce qui l'a vraiment amené à boire. Il se voit étant enfant en train de boire du lait « à n'en plus finir... à en vomir ». Cette image très intéressante disparaît rapidement et Roger repose la question à la Déesse. D'un verre de vin géant une hyène va surgir, telle que nous l'avons déjà rencontrée. Cette fois encore Roger semble vouloir éviter le combat et prétend que l'animal est pacifique. Pour mettre cette « hypothèse » à l'épreuve, je lui propose de se protéger par un cercle magique et d'envoyer son double au-devant du fauve en laissant les choses se passer naturellement. Le double est aussitôt attaqué par la hyène et un combat féroce s'engage auquel assiste le sujet. Le double, épuisé, sanglant et à

bout de forces finit par étrangler son adversaire. Roger « réintègre » son double et paraît très fier de cette victoire. Je le prie alors de demander à la Déesse de métamorphoser la hyène pour faire un pas de plus dans la connaissance de la vérité. Roger soupire et s'agite : « Oh, mince, c'est un peu fort... c'est ma mère que je vois... C'est mal ce que j'ai fait là... » [La culpabilité reparaît ; il est vraisemblable que Roger ne peut supporter d'être agressif non seulement vis-à-vis de sa mère elle-même, mais encore de toute image, si réellement menaçante qu'elle soit, qui peut l'évoquer. Fallait-il alors s'abstenir de provoquer cette dernière révélation ?

Pourtant, dans l'entretien suivant Roger paraît avoir assimilé le sens de ces images et commence à accepter la situation réelle ; le contenu de son discours se modifie : il est à la fois plus actif et plus attentif, renonce à ses défenses habituelles et commence même à plaisanter. Il sort de l'hôpital ce même jour].

— 24e R.E.D. (en consultation libre). « J'ai failli ne pas venir, déclare-t-il d'abord, mais ma mère m'a dit que ce ne serait pas bien. »

Il préfère une montée, retrouve la Déesse à l'arc mais celle-ci se transforme en la femme de 40 ans avec laquelle il eut une liaison ; ce souvenir lui déplaît. A ma demande il imagine une cuve de vin pour en faire sortir ce qui peut y être caché. La pieuvre apparaît alors, toujours aussi repoussante et je prie Roger de l'affronter et de la détruire sans pitié, puis de la métamorphoser. « Oh, mais c'est angoissant, çà, je vois ma mère » mais cette fois c'est une mauvaise mère, celle qui lui donnait du vin et le poussait à boire et il commente l'image en évoquant les torts de sa mère envers lui. Il peut ainsi exprimer des sentiments agressifs et les considérer sans culpabilité puisque la thérapie le lui permet, à la fois par sa technique et par l'attitude du thérapeute. Pour séparer nettement la mère réelle de ses aspects négatifs, je propose au sujet une montée avec elle telle qu'il vient de la voir ; dans la montée elle changera et des rapports normaux s'établiront entre elle et son fils qui terminera

seul l'ascension et aboutira à des images de détente.

Cette séance aura été la dernière. Nous sommes en juillet ; Roger ne vient pas au rendez-vous suivant et huit jours après reprend le chemin trop connu. Je dois quitter l'hôpital peu de temps après. La psychotérapie a échoué.

Nous discuterons plus loin les problèmes de l'utilisatoin du R.E.D. dans des cas où le Moi est aussi altéré que chez Roger.

Notons simplement ici, et après beaucoup d'autres, la difficulté de la thérapie de ces alcooliques du double point de vue suivant :

1° La « rechute », inévitable, entraîne un état physique particulier et un cortège psychologique spécifique. En effet, tout est remis en cause chaque fois ; les améliorations légères mais réelles entre les intervalles libres sont annulées. Ce caractère, commun à tous les troubles où existe un « passage à l'acte » possible est particulièrement important ici.

2° Dans l'état de prédélirium l'hospitalisation est nécessaire. La thérapie dans le cadre de l'H. P. se heurte au fait que le malade n'y est pas volontaire (nous voulons dire évidemment : réellement volontaire) et demande sa sortie. Nous avons essayé de structurer la situation de façon à ce que le psychothérapeute se trouve tout à fait en dehors du personnel soignant, ou administrativement responsable aux yeux du malaise de sa sortie ou de sa réhospitalisation. Une telle attitude voudrait signifier : « Je suis à votre disposition, que vous buviez ou non, que vous soyez ou non à l'hôpital, quels que soient les événements qui vous arrivent. Mais je ne suis, moi, en rien responsable de ces événements eux-mêms ; je ne puis que vous aider à en comprendre la signification et à trouver une attitude plus adaptée, si telle est votre intention ». Cela revient à faire prendre conscience au malade de ses responsabilités. Nous n'avons pas vu d'emblée la nécessité fondamentale de cette attitude, mais nous pensons aussi qu'elle est très difficile dans le cadre de l'H. P. où le thérapeute est vu « du côté » des forces

coercitives ou maternantes. Qui ne voit en effet que la décision d'hospitaliser revêt aux yeux de ces sujetis la signification d'un acte de punition et de secours qui les sauve en les humiliant et en les culpabilisant et que la sortie est l'acte gratifiant assorti de la menace implicite. « Si tu recommences, moi aussi ? » Comment, dans de telles conditions, l'attitude de dépendance infantile du malade pourrait-elle jamais évoluer ?

*
* *

2. : FLOSSIE

Flossie à 18 ans est élève de première dans un lycée. Elle est amenée par sa sœur aînés après une tentative de suicide par les barbituriques. Son mutisme et sa réticence ne sont pas trop difficiles à vaincre, mais elle déclare d'emblée qu'il est inutile de vouloir changer son état et que tout espoir lui est interdit. La situation est dominée par de grosses difficultés scolaires : nous sommes en janvier et Flossie doit passer le baccalauréat dans quelquesmois; or ses résultats scolaires sont très mauvais et le succès paraît improbable. Cette situation est due en grande partie à une poliomyélite contractée à 12 ans qui l'obligea à une interruption de ses études et à une hospitalisation pénible pendant deux ans. La reprise des études s'est effectuée dans de mauvaises conditions et c'est seulement cette année qu'elle est entrée dans un grand lycée parisien où elle se trouve inadaptée à tous les points de vue. Elle ne se fait pas d'amie parmi les jeunes filles qui sont généralement d'un milieu plus aisé que le sien et que'lle trouve d'ailleurs insignifiantes et futiles, tout en les enviant pour leur aisance matérielle et psychologique ; elle ne s'entend pas non plus avec ses professeurs auxquels elle répugne à confier ses antécédents et qui se montrent sévères pour ses insuffisances.

Le milieu familial semble très peu positif. Le père a un emploi très subalterne et apparaît à travers les récits de Flossie, confirmés par ailleurs, comme un déséquilibré éthylique et despotique avec lequel la jeune fille se bat violemment. Le personnage de la mèr ne paraît pas toxique, mais un peu faible et incapable de comprendre les problèmes de Flossie qui ne se confie pas à elle. Par contre les relations sont bonnes avec la sœur aînée. La situation financière de la famille est très précaire et Flossie ne pourra pas poursuivre ses études en cas d'échec. Son désir aurait été de devenir professeur de lettres.

Flossie se déprécie à tous les points de vue. Elle se trouve difforme et laide. En fait les séquelles de polio, si elles la font encore souffrir (elle dort dans une coquille) ne sont pas du tout visibles ; il n'y a guère d'atrophie

musculaire, pas de boiterie et elle pratique la nage. Elle ne néglige pas son apparence physique, quoiqu'elle en dise, car elle porte des verres de contact et utilise assez bien de longs cheveux blonds.

Sur le plan intellectuel elle se déclare idiote et plus bête que la moyenne, incapable de comprendre les mathématiques et sans aucune mémoire. Enfin ses jugements sur les hommes sont amers et pessimistes. Ainsi cette jeune fille manifeste davantage de dépit et d'agressivité diffuse que de dépression vraie et les éléments objectifs actuels de sa vie rendent assez largement compte de ses réactions. Il n'en reste pas moins que la situation est assez alarmante, moins peut-être en raison de risques de suicides que par l'échéance du baccalauréat où un échec risque effectivement de provoquer une grave crise. Du point de vue de la psychothérapie, l'abord du sujet est évidemment dominé par cette dépréciation générale du Moi et du monde et par le refus, tout au moins manifesté, de recevoir aucune aide. Dans un tel cas, il faut convaincre le sujet et l'amener à accepter au moins le principe de rencontres régulières. Si nous sommes bien en face d'une situation aiguë et réactionnelle, il est vraisemblable que le sujet acceptera cette proposition où il sentira, quoiqu'il en dise, l'espoir d'une aide. Mais il est non moins certain qu'il opposera alors à la psychothérapie des défenses d'un type particulier et bien différentes de celles où c'est le malade qui vient solliciter une intervention. On peut considérer que dans ce cas, le Moi dans son ensemble est atteint d'une façon aiguë quoique superficielle selon un processus que l'on pourrait qualifier d'une façon imagée « d'inflammatoire ». Nous reviendrons sur cette question dans le troisième chapitre.

— 1er R.E.D. : LA COUPE (Compte rendu rédigé par Flossie).

Dans les ténèbres d'un abîme sans fond, une coupe se dessine telle un cône renversé, lisse, transparente, comme auréolée d'une éblouissante lumière. Je la regarde tourbillonner dans

l'espace, elle me semble lointaine, profonde. Pourtant je la saisis contre moi subitement et je la serre contre moi. Ses mille feux semblent s'éteindre et la nuit à nouveau m'envahit.

La coupe à la main, je traverse un long jardin entouré d'immenses clôtures ; le soleil même ne peut vaincre l'épais rideau des arbres touffus, ma marche est pénible sur ce sol boueux où mes pas laissent une empreinte profonde. De hautes herbes se dressent de toutes parts pour entraver mon passage, d'invisibles mains s'aggripent, se lient à moi pour me retenir.

Soudain, j'aperçois les murs blancs d'une vieille maison munie en son milieu d'un immense escalier. Redoublant d'effort, je réussis à l'atteindre et m'apprête à en franchir le seuil quand une vieille femme laide et sale se dresse devant moi, un balai à la main ; son œil méchant me glace et sous la menace, je recule. Avec une aide secourable, je pénètre enfin dans la demeure, dans un long couloir sombre, humide et où règne une odeur de moisi. Dans ce silence pesant, j'avance à pas feutré ; tout est désert, immense. Tout aussi lugubres, des pièces s'ouvrent sur un désordre inextricable de meubles brisés, de tables et de chaises renversées. Des débris de toutes sortes jonchent le sol. Dans ce tableau désolant, seule une horloge intacte fait mouvoir son balancier sans cependant rompre le silence. Le premier étage où nous mène un immense escalier renferme des chambres désertes aux lits intacts.

L'image du thérapeute qui chasse la vieille est acceptée.

Une cheminée noire.
Un balai. « Il ne m'intéresse pas ».

Je repars seule. Devant moi une longue route déserte s'étend à perte de vue. Quelques arbres viennent rompre cette monotonie. Après avoir marché longtemps, j'aperçois une maisonnette aux volets fermés. Son air hostile et mesquin est confirmé par une haute barrière inébranlable. Je repars, une montagne se profile maintenant devant moi ; fatiguée, je m'assieds, nul chemin ne me tente. Au-dessus de moi, je ne vois que la tristesse d'un soleil nuageux; j'essaye de l'éclaircir avec mille efforts et bientôt quelques rayons apparaissent timidement ; je voudrais les saisir, m'en imprégner, mais je n'y parviens pas. Enfin j'étreins la coupe dans mes mains et me dresse désespérément. Il me semble grandir, grandir, une lumière dorée vient se répandre dans ma coupe jusqu'au bord.

Voit le thérapeute indiquer une direction d'un air impérieux. Je lui explique que je ne donne aucun ordre.

J'insiste beaucoup pour qu'elle perçoive du soleil. Elle perd l'équilibre.

On notera le caractère assez littéraire de ce compte rendu, ce qui correspond à la fois au goût de Flossie et à une certaine façon de dramatiser tout en enjolivant. Il y a là un remaniement intentionnel de ce qui a été vécu dans un sens plus satisfaisatn pour l'image de soi. Il n'en reste pas moins que ce R.E.D. reflète bien les grosses difficultés de Flossie et les obstacles qui barrent sa route. Il est important de noter que les suggestions du thérapeute sont relativement bien acceptées et ne restent pas absolument inefficaces, ce qui représente un signe favorable pour la poursuite de la cure. Nous allons voir pourtant que cette suggestion est loin d'agir automatiquement, ce qui d'ailleurs lui enlèverait son intérêt.

— 2e R.E.D. Il est habituel pour le deuxième R.E.D. de proposer une plongée au fond de la mer. Mais, en raison de l'état de Flossie, je crains de provoquer des images angoissantes et négatives qui risquent d'être contre-indiquées dans cette psychothérapie « d'urgence » où,

comme nous l'avons dit, il faut établir rapidement un rapport positif avec la malade. C'est pourquoi je propose une montée.

Après avoir franchi un ruisseau, Flossie se dirige vers une haute montagne qu'elle gravit avec difficulté presque verticalement. La montée est laborieuse mais non impossible ; cependant, arrivée au sommet d'un pic aigu, elle n'éprouve aucun sentiment positif, se trouve déçue et sans but. Je lui propose alors de chercher un Ermite. Celui-ci apparaît assez jeune et vêtu d'une robe blanche, mais il est plutôt moqueur. Il conduit Flossie devant des squelettes qu'elle refuse d'approcher, puis devant un gouffre sans fond qui l'attire. « C'est l'oubli... et il faut que je choisisse entre ce gouffre ou le retour à la vie quotidienne médiocre dont je ne veux plus ». Aucune issue acceptable ne se présente donc à la jeune fille qui reste prisonnière de ses représentations négatives. Or il serait très néfaste de laisser Flossie sur cette impression qu'elle renforce en détermination et il ne faut pas rester muet ou impuissant, même si l'attitude du sujet est provocante et en partie jouée, car de toute façon ce jeu est dangereux.

Aussi, tout en laissant Flossie étendue les yeux fermés, j'en viens à intervenir activement en lui présentant une autre vision des choses et en m'attaquant directement au parti-pris de pessimisme qu'elle oppose. Ce type d'intervention, qui doit rester exceptionnel, pose des problèmes qui débordent à vrai dire la pure technique et que nous reprendrons ultérieurement.

— 3e R.E.D. : Flossie déclare d'abord qu'elle a oublié toute la fin du R.E.D. précédent ; d'autre part j'apprends par un parent qu'elle a de nouveau tenté de se suicider en s'ouvrant les veines du poignet, mais de telle sorte qu'elle en fut empêchée avant d'avoir commencé. Cela semble destiné à l'entourage, sans être une pure mise en scène.

Je propose une plongée après m'être assuré que Flossie accepte la suggestion de descente.

Après avoir nagé et plongé facilement, Flossie finit

par se trouver en face d'une pieuvre énorme, aux yeux fixes et menaçants, répugnante. Après une lutte assez difficile où j'ai donné à Flossie des images de défenses et de protection, la jeune fille coupe une tentacule de la pieuvre et la remonte à la surface. La baguette magique proposée fait disparaître la pieuvre dont il reste les tentacules qui s'enfoncent dans le sable comme des gros vers. Cette séquence est assez positive en ce sens que Flossie a pu visualiser et affronter une image angoissante et la dominer en faisant un certain effort. Loin d'être mauvais signe, cet effort fourni prouve qu'il existe un potentiel, une énergie qui peut être utilisable. Une victoire immédiate sur la simple suggestion de la part du thérapeute ne prouverait que la passivité, la suggestibilité et le refus d'affronter les vrais problèmes.

On pourrait alors espérer que la montée qui suivra sera d'un caractère nettement positif ; pourtant de nouvelles difficultés surgiront.

D'abord Flossie se trouve fatiguée et je lui propose l'image d'un ballon pour l'aider à monter. Elle monte avec plaisir et éprouve un sentiment de calme ; pourtant le ballon a tendance à descendre spontanément. Il s'arrête à la hauteur d'un nuage dont ,à ma demande, elle appelle le Génie. Elle voit un être très grand et gros, moitié animal. Il dit à Flossie qu'elle n'a pas le droit d'aller plus haut pour savoir ce qu'il y a derrière le plafond qui sert de ciel ; quant à lui cela ne l'intéresse pas. Il se moque d'elle. Des lunettes magiques permettent à Flossie de le voir à demi chien et à demi porc. Je propose à Flossie de tourbillonner rapidement sur elle-même et de s'élever au-dessus de ce plan par delà le plafond qui s'ouvre. Elle voit une troupe de jeunes filles qui s'enfuient à son approche et lorsqu'elle veut en appeler une, c'est un faune qui surgit avec de gros yeux menaçants et des dents saillantes, une grosse bouche. Flossie est pétrifiée devant cette image ; à ma demande elle fera, sans aucune conviction, un signe de croix sur ce faune qui se change aussitôt en mouton.

Dans la conversation qui suit et sans interpréter les

images de ce R.E.D. j'apprends que l'initiation sexuelle de Flossie s'est faite dans les mauvaises conditions habituelles et qu'elle considère l'acte sexuel comme répugnant « sauf si on s'aime vraiment mais cela n'existe pratiquement jamais ».

Elle évoque également un épisode où des garçons se seraient moqués d'elle du seul fait qu'ils désiraient flirter, car, étant « difforme » elle ne devait pas pouvoir attirer les garçons.

Enfin, Flossie explicite nettement sa façon de considérer ses difficultés : elle est seule, laide et bête et il n'y a pas d'amitié vraie possible pour elle. Elle se révolte et se durcit dans la condamnation d'un monde hostile et dans la dépréciation de ses moyens irrémédiablement défectueux. Elle refuse de considérer que son attitude profonde devant cette situation puisse la modifier et par conséquent ne voit pas l'intérêt de la psychothérapie. C'est donc l'intention fondamentale du sujet qu'il faudrait ici modifier. L'arsenal thérapeutique classique ne possède que l'autorité et la moralisation, parfaitement inefficace dans ces cas. Nous allons voir comment le R.E.D. a pu ici tourner la difficulté en mettant en face du sujet des images puisées en lui-même et qui lui offrent d'autres possibilités de réagir que celles dans lesquelles il prétend s'enfermer. Encore faut-il naturellement que ces images (c'est-à-dire les potentialités qui les sous tendent) existent bien.

— 4e R.E.D. : Flossie n'a pas fait de compte rendu de la dernière séance car elle est venue à celle-ci dans l'intention de m'annoncer... qu'elle ne viendrait plus. Je ne discute pas cette décision sur le champ et nous parlons de ses goûts artistiques et littéraires qui sont assez développés. Sur ces questions elle s'anime un peu et expose ses idées avec spontanéité. L'ambiance créée est plus amicale et à la fin seulement je lui propose un choix net : elle peut s'en aller si elle croit vraiment que ces entretiens ne lui sont d'aucun secours ; mais si elle décide de poursuivre il faut que ce soit avec sincérité et désir réel de changer sa façon de voir. Cette manœuvre n'était

pas trop risquée compte tenu de ce que je commençais à connaître de Flossie et elle me permettait de rattraper en partie le handicap de départ où c'était le thérapeute qui était le demandeur. Je pense que cette petite crise et cette conversation ont eu un effet important et déterminant sur le R.E.D. qui suivit et qui a marqué une étape décisive dans la cure.

Je propose un thème qui est le symbole de la réalisation de cette intention nouvellement créée : la recherche et la conquête d'un « objet » précieux gardé prisonnier au fond d'un château enchanté.

Flossie se voit en robe blanche et à ma demande elle appelle un guide : c'est un chien berger allemand, sûr et fidèle. Les arbres de la forêt qui entourent le château sont très hauts, noirs et denses ; le chemin se rétrécit, se perd dans des fourrés inextricables dont le chien l'aide enfin à sortir en trouvant un sentier. Un géant menaçant barre soudain la route de ses mains énormes. Je suggère à Flossie qu'une pierre blanche cachée dans l'oreille du chien fera reculer le géant. Cette pierre est sans effet; je propose alors à Flossie de foncer sans se laisser effrayer. Elle le fait, passe et se retourne ; le géant a disparu. (Je renforce alors l'effet positif de cette réussite par une généralisation). Sortie de la forêt. Flossie voit le château qui se dresse très haut et d'allure inaccessible au milieu d'un vaste espace désert. De plus, il est entouré d'un large fossé rempli de crocodiles. Le chien interrogé propose de sauter, mais rien ne permet de recevoir le bond. Je suggère que le chien peut se transformer, et, en effet, il prend la forme d'un aigle qui franchit le fossé avec la jeune fille sur le dos et redevient chien au pied de la muraille. Mais les obstacles persistent. Une porte massive et rouillée paraît infranchissable et le chien cette fois impuissant. Je demande à Flossie d'appeler une aide avec tout son désir et toute sa sincérité. Rien ne se présente mais elle se jette alors de toutes ses forces contre la porte qui cède. Derrière elle se trouvent des piques et des herses en mouvement, comme une mâchoire ; à ma demande Flossie étend la main droite pour en

arrêter le mécanisme le temps de passer. Dans la cour une foule d'hommes se présentent ; ils ont le torse nu et vont un à un se faire broyer par une machine, une sorte d'énorme mâchoire qui se meut inexorablement. Flossie est fascinée mais tient par une corde son chien qui l'entraîne loin de ce spectacle ; elle est maintenant dans un couloir sombre, entourée de présences menaçantes qui l'entravent. C'est une troupe de femmes qui la griffnt et l'ensanglantent ; de nouveau le geste de la main droite lui livre passage, elle arrive au bout du couloir mais a perdu le chien et tout est obscur. Je fais de nouveau appel avec force à s adétermination et à son engagement de ne pas refuser les éléments positifs qui sont en elle. Le rythme des images est ralenti. Elle se sent grandir, entend des craquements, se trouve devant une haute porte qui s'ouvre sur un espace clair. Tout a changé. Au centre d'une salle immense, sur une table, se trouve un coffret. Flossie est très émue et hésite car elle a peur d'être déçue. Encouragée, elle ouvre enfin le coffret : il contient un cœur transparent et très lumineux. Flossie le contemple longtemps et je lui demande de visualiser ce cœur en elle et de monter dans le rayon qui en émane. Elle monte facilement et assez longtemps dans un espace coloré en éprouvant un sentiment de délivrance. Lorsque la sensation de monter est épuisée, elle voit la terre en bas très petite mais se trouve alors inutile. A ma demande elle appelle et c'est un jeune homme qui se présente qui la prend par la main et avec lequel elle monte ; mais il disparaît bientôt et elle appelle à nouveau, une main apparaît, venant d'en haut et qui va la guider dans un autre monde où elle rencontre des formes flottantes ; des jeunes filles qui dansent, une musique agréable. Mais Flossie se sent étrangère à cette ambiance nouvelle. Je lui demande de se représenter la lumière qui règne là et de la sentir en harmonie avec celle qui émane de son cœur. Ensuite, selon un procédé indiqué par R. Desoille, je la prie d'ouvrir et de fermer rapidement les yeux en reprenant chaque fois les images et les sentiments qui leur sont liés afin de lui permettre de conserver une

infériorité positive au milieu de la vie réelle.

Après ce R.E.D. Flossie reste silencieuse et nous ne faisons aucun commentaire. Il n'y a d'ailleurs pas à en faire dans ce cas, car ils ne provoqueraient vraisemblablement que des objections « rationnelles » ou, plus exactement, des rationnalisations négatives dues à l'attitude d'opposition délibérée. L'important est de faire vivre au sujet d'autres états affectifs que ceux qui lui sont ordinaires et de lui montrer par le fait qu'il peut atteindre des sentiments positifs et un équilibre intérieur, source d'une attitude mieux adaptée à la vie et à ses difficultés réelles. Il n'est pas indispensable, même si cela est agréable au thérapeute, que le sujet reconnaisse une amélioration, l'essentiel étant que cette amélioration existe objectivement et soit vérifiée par les critères de l'adaptation et le témoignage d'autrui.

— 5e R.E.D. Thème du Dragon : Cette séance sera assez négative, il ne faut pas s'en étonner. Flossie, trop tendue cherche à retrouver des images positives et se fatigue. Le Dragon est de feu, terriblement brûlant ; derrière lui une Fée conduit la jeune fille vers une étoile qu'elle tente en vain d'atteindre. Le rythme des images est anormalement rapide et malgré l'apparition d'un vieillard bienveillant, cette séance est très différente de la précédente. Flossie montre bien là son attitude excessive et exigeante : après avoir nié tout espoir, elle se précipite « à l'assaut du ciel » qu'elle pense conquérir d'un coup ; c'est donc l'occasion de lui proposer discrètement une attitude plus patiente et plus conforme au réel qui, s'il est modifiable, ne l'est pas instantanément.

— 6e R.E.D. : Flossie désire monter et fait l'ascension d'une montagne qui se présente spontanément. Ses sentiments sont positifs et elle monte avec entrain ; bientôt elle rencontre des formes voilées et de nouveau elle se sent étrangère au milieu d'elles. C'est un sentiment qu'elle éprouve fréquemment dans la vie et qui lui est particulièrement pénible ; elle poursuit seule la montée jusqu'à un pic solitaire et désenchanté où elle se trouve sans but. Elle refuse d'appeler de l'aide et nous sommes dans une

impasse. Il faut tenter d'en sortir et je lui demande d'évoquer le cœur de son avant dernière séance. Elle retrouve alors des sentiments plus positifs et assez nettement altruistes, ce qui est une note nouvelle ; le pic, symbole de sa solitude inutile, laisse la place à une ville dont les maisons ont des fenêtres éclairées. J'interviens ici en évoquant son rôle possible dans la société en m'appuyant à la fois sur son désir d'enseigner et sur ses aspirations esthétiques. Elle accepte ces perspectives mais se trouve sans forces. Je lui propose alors de descendre à la recherche de la source d'énergie dont elle a besoin. Au terme de cette descente qu'elle effectue avec l'image du cœur lumineux toujours en elle, elle trouve un enfant de 7 à 8 ans, blond et joyeux qui la prend par la main et tous deux s'avancent gaiement sur une route. Flossie se sent heureuse ; l'enfant la conduit vers une belle demeure au large perron, ouvre toutes les portes ; les pièces sont belles, bien meublées et décorées. Flossie se sent bien et voudrait rester là mais un scrupule altruiste l'arrête : que vont devenir les autres si elle reste là ? J'interviens de nouveau pour lui dire qu'il ne doit pas y avoir contradiction entre son bonheur et son attitude altruiste.

Flossie est très détendue et apaisée après cette séance.

Nous voyons se faire jour ici des éléments que les premières séances ne laissaient guère prévoir à travers le dépit très égocentrique de Flossie, à savoir cette tendance altruiste qui paraît bien sincère, quoique ne sachant pas comment s'investir.

Flossie fera encore trois R.E.D. dont le schéma général reste à peu près le même ; le dialogue ne porte pas sur eux mais tantôt sur les difficultés et les projets de Flossie, tantôt sur des problèmes généraux, littéraires, philosophiques et humains qui préoccupent la jeune fille. Par ailleurs, son sommeil étant très mauvais, je lui prescrivais, presque jusqu'à la fin, des somnifères légers et des tranquillisants qu'elle prenait d'une façon très irrégulière et très personnelle ; je lui prêtais également des livres. C'est donc là l'exemple d'une psychothérapie acti-

ve et à large champ dont nous reparlerons ultérieurement.

Au bout de trois mois la situation était relativement stabilisée du point de vue comportement et le travail scolaire montrait une légère reprise.

Les vacances de Pâques se passèrent dans un milieu de jeunes où elle réussit à se faire des amis. Un mois avant l'examen nous décidâmes ensemble de suspendre ls séances qui occupaient pour Flossie toute une après-midi.

L'examen se passa bien. En venant m'annoncer son succès, Flossie exprima son intention de ne pas reprendre les séances. Je ne le lui aurai d'ailleurs pas proposé. Elle aavit besoin d'oublier ses difficultés autant que l'aide reçue ; manifestait-elle ainsi dans une attitude transférentielle son hostilité à un père méprisé ? N'était-ce pas plutôt le besoin d'autonomie, la confiance reprise en elle-même qui l'orientait vers l'avenir de nouveau ouvert ? Seule une observation ultérieure pourra, peut être, nous éclairer sur ce point. Nous reviendrons dans le dernier chapitre sur la nature de ce type de psychothérapie.

***

3 : GILBERT

Gilbert est un garçon de 27 ans, célibataire, qui demande une aide psychothérapique avant tout parce qu'il est insatisfait de ses rapports sociaux, ce qui serait dû, selon lui, à une extrême timidité.

Grâce à des études d'ingénieur dans une école d'un niveau assez élevé, il occupe depuis peu une bonne situation dans une grande entreprise. Mais il vit seul dans une chambre en ville, sans amis, sans distractions et sans aucun rapport avec les femmes. Il retourne de temps en temps chez ses parents qui vivent dans une province éloignée et avec lesquels il s'entend d'ailleurs très mal.

Il est le quatrième de cinq enfants ; son père, médecin de campagne, apparaît sans autorité et complètement dominé par sa femme dont le caractère autoritaire et dur a joué un rôle considérable dans la genèse des troubles de Gilbert. Très tôt pensionnaire dans un collège religieux, puis à Paris, sa vie est monotone et triste. Après deux ans de préparation aux grandes Ecoles, il restera quatre ans étudiant libre dans une grande ville où cependant il ne s'émancipera pas. Son service militaire ne lui apportera rien non plus ; toutes ces années sont pour lui vides d'événements et d'intérêt. Après son service, il reste encore un an « à traîner » chez ses parents à cause d'une amibiase et sans travailler, malgré ses sentiments hostiles pour sa mère. Il se décide enfin à prendre un poste et vient consulter peu après.

Sa culture générale semble nulle ; il n'a d'ouverture ni sur la littérature, les arts ou les spectacles, ni sur les idées en général. Il a abandonné toute pratique religieuse sans crise, simplement, dit-il, « on se levait au collège à 5 heures et demie pour aller à la messe, alors vous comprenez... ».

Pourtant il a eu une aventure. De 18 à 22 ans il a été l'amant de sa belle-sœur, la femme de son frère aîné qui est, comme le père, médecin. Mais cet épisode ne lui laisse que des souvenirs pénibles. C'est elle d'ailleurs qui avait pris les devants et lui « s'était laissé faire ». Il dira

d'emblée : « Je cherchais une image de ma mère ». Les actes étaient la plupart du temps incomplets et très insatisfaisants. Son frère ayant divorcé, un très vague projet de mariage avec la belle-sœur devenue libre n'aboutit pas.

La sexualité est réduite à la masturbation, mais avec des fantasmes assez particuliers : devant un miroir, avec des bas de femme, il s'imagine être violé par un sexe, sans visage. Il a des rêves nocturnes de ce même type mais se souvient qu'à 15 ans c'était en se représentant qu'il violait une femme beaucoup plus âgée qu'il recherchait ce plaisir. Il dira aussi, mais avec plus de difficultés, qu'il utilise l'image de sa nièce, une adolescente d'une quinzaine d'années.

Les souvenirs d'enfance qui seront évoqués au cours de plusieurs séances sont rares et flous. Une vieille bonne semble avoir joué un rôle positif et il se souvient du plaisir qu'il avait à aller au devant d'elle dans la campagne ; souvenir aussi, vers 8 ans, d'avoir poursuivi des fillettes dans les chemins avec des garçons de son âge et de ne pas s'être senti à l'aise ; il rougissait sans raison devant les filles et redoutait leur présence ; quelques rêves aussi sont évoqués, tous angoissants : une lumière qui baisse progressivement dans une cave, un énorme pilier de pont qui plonge dans une eau courante (image particulièrement angoissante), des chevaux qui le poursuivent, une gigantesque meule de moulin qui menace de le broyer, un pont très long et pourri sur lequel il avance à quatre pattes avec le sentiment que son père qui est là ne s'intéresse pas à lui. Mais les souvenirs les plus nets portent sur la mère et ils sont tous désagréables : punitions injustes, parapluie cassé sur son dos, vexations, disputes, crises de colère et de larmes de la mère, indifférence et faiblesse du père.

Tous les autres enfants ont rompu avec ces parents despotiques et sans affection, la plupart du temps à l'occasion de leur mariage, qui était désapprouvé. Seul Gilbert revient dans ce milieu où il n'a pourtant connu aucune joie et qu'il dit ne pas aimer. Il donne à ce fait

paradoxal des explications contradictoires : se venger d'abord, ce qui lui paraît tout à fait légitime, montrer à la mère que « tout le gâchis est de sa faute », mais il dit aussi « je trouve là une bouée de sauvetage, je n'ai pas de soucis matériels... Je suis dans une situation infantile ». C'est en vain d'ailleurs qu'il tente de se montrer agressif ou justicier, car sur le plan des disputes verbales, des « vacheries et des scènes, la mère est imbattable ».

Tous ces éléments ont été recueillis au cours des six premières séances et en dehors du R.E.D. proprement dit. En effet, durant ces séances, Gilbert ne parvient à former aucune image vivane et suivie et le R.E.D. lui-même est donc impossible. Il n'y a là aucune déficience typologique de la fonction imageante mais inhibition névrotique comme le prouvera la suite. Nous n'insistons pas sur les moyens mis en œuvre pour vaincre cette inhibition. Nous avons utilisé d'une part la technique du Training Autogène et d'autre part une amphétamine prise 2 heures avant la séance (Lidépran 20 mg) ; nous pensons que la patience et le climat amical qui s'établit peu à peu y sont pour beaucoup.

— Sixième séance 1er R.E.D. Thème de départ : visite d'un château (le thème de l'épée s'est montré inhibiteur). Après une série d'images caractérisées surtout par la difficulté à pénétrer dans le château, Gilbert voit une grande salle puis une cheminée dans laquelle il monte ; un boyau rond le mène à une grille qui lui rappelle immédiatement celle de sa maison natale et fait interrompre le R.E.D.

— Deuxième R.E.D. Thème de l'épée (essayé à nouveau).

La lame est longue, à section carrée, de couleur terne ; la poignée est en cuir. Elle flotte dans un espace vague. Gilbert peut s'en emparer mais ne se voit nulle part. Je suggère l'image du château vu la dernière fois. Gilbert l'aperçoit au milieu d'une forêt de sapins ; il est entouré d'eau, un pont-levis est baissé et on aperçoit au milieu une haute tour ronde au toit pointu. Gilbert entre

dans cette tour, descend un escalier et pénètre dans une grande salle à piliers massifs. Je lui propose de frapper de son épée un de ces piliers qui est peut être creux. « C'est sur ma mère que j'ai envie de taper », dit-il. Je l'encourage à le faire et il donne un bon coup dans la poitrine, mais aussitôt les images se brouillent, la mère et le pilier sont confondus et l'angoisse reparaît. Il cherche alors une ouverture pour continuer à descendre, trouve un conduit cylindrique avec des barreaux scellés qu'il utilise. A un moment donné une niche apparaît dans la paroi, petite et vide ; à ma demande il appelle l'être qui habite là et du fond d'un petit orifice sort un scorpion dont les pinces menaçantes sont surtout apparentes. Prié de suivre ce scorpion dont la taille grossit, Gilbert arrive au fond d'un puits où coule une eau boueuse. L'animal y nage et ils arrivent tous deux dans une grande salle où est assise une jeune femme blonde, en habits d'autrefois. Elle semble indifférente à la présence de Gilbert et le scorpion ne la menace pas. Au contraire, « ils semblent se connaître ». Gilbert est indécis ; il trouve la femme désirable mais lointaine. Comme son indécision persiste je lui propose de s'approcher d'elle. Le scorpion l'en empêche, la queue dressé. A ma demande Gilbert lui donne un coup d'épée, sans aucun résultat. Il appelle de l'aide mais c'est seulement une eau courante qui se présente, ne le protégeant pas mais le séparant des deux personnages. De nouveau les images deviennent flous, le scorpion reste seul, puis se transforme en une femme identique à la première qui disparaît à son tour et le R.E.D. s'arrête là.

— Troisième R.E.D. Thème de départ : Sorcier puis sorcière.

Gilbert voit la grotte du sorcier éclairée par une faible bougie. Le Sorcier est un homme de peu de pouvoir, il jette et enlève des sorts grâce à des herbes et il ne peut rien donner d'utile au sujet. Cette scène est très pauvre.

La Sorcière que je lui propose de chercher aussitôt après est une femme méchante qui jette des sorts nette-

ment maléfiques. Gilbert lui donne un coup de poing mais elle en ricane et le seul effet est de lui permettre de jeter un sort à Gilbert. A ma demande, Gilbert précise que ce sort est la privation de liberté. Il se voit enchaîné et tous ses efforts pour se dégager sont vains.

Dans le commentaire oral de cette séance où la Sorcière est spontanément identifiée à la mère, Gilbert reconnaît que le mouvement qu'il tentait pour se délivrer n'était pas véritable, qu'il le posait comme inefficace au moment même où il l'exécutait. Le commentaire écrit porte : « Elle m'enchaîne sans me faire mal, elle veut me garder près d'elle ».

— Quatrième R.E.D. Thème de départ : Plongée dans la mer à la recherche du Dragon.

Gilbert aime beaucoup la mer et la nage et ce R.E.D. sera facile du point de vue de la dynamique des images. Après un certain temps de descente Gilbert trouve une grotte et aussitôt se présente une énorme pieuvre, image tout à fait classique. Celle-ci flotte, ses tentacules ondulent, elle a des yeux méchants et un bec très agressif. Elle barre le passage à Gilbert qui, armé d'un trident de pêche sous-marine va la frapper à deux reprises. Elle est aveuglée et monte, livrant le passage. Dans la grotte où il entre Gilbert voit une Sirène assise sur un trône et il éprouve une certaine anxiété. La sirène est blonde, les seins nus et semble attendre. A ma demande Gilbert s'approche d'elle, la prend par la main et ils sortent tous deux sans encombre puis remontent à la surface. La Sirène est inchangée et je propose à Gilbert de la transformer en femme. Il le fait et porte aussitôt son attention sur les jolies jambes de sa compagne. A ma demande il précise qu'il a envie de la prendre et qu'elle paraît d'accord, mais au moment où il le tente l'image de sa belle-sœur s'interpose et c'est désagréable. Pour éviter de laisser le sujet sur cette impression et pour explorer la dimension ascensionnelle, je lui propose de reprendre l'image de la jeune fille et de faire une ascension avec elle. Tous deux ont des ailes et montent, indéfiniment et sans but ; un nuage les arrête, une vague maison se pro-

file et de nouveau c'est la maison paternelle qui interrompt le R.E.D.

Dans le récit écrit, Gilbert note : « Sitôt qu'il est question de prendre la jeune fille l'image de T... (sa belle-sœur) s'interpose, ce qui gâche tout ». Notons au passage ce conditionnement : le souvenir de l'échec ancien surgit comme signal inhibiteur chaque fois que l'acte est tenté, que ce soit imaginairement, à titre de projet, ou dans la réalité.

Du commentaire oral retenons que l'induction du thème par le mot « Dragon » a été transposée en « Monstre marin » car le Dragon évoque la mère. A propos de son anxiété devant la sirène, Gilbert en dit « j'étais baba, cela représente bien mon attitude envers les femmes. »

Gilbert interprète la pieuvre comme les difficultés illusoires qui s'évanouissent dès « qu'il s'y met », comme dans son travail où il se fait un monde de difficultés peu importantes. Mais il nous dira peu après « quand j'ai vu ma mère à la fin du rêve, tout a cassé... Elle était bien étouffante comme la pieuvre... » Ici j'interviens pour lui demander s'il voit un rapport plus net entre les deux. « Oui, répond Gilbert, ma mère pourrait bien être la pieuvre, je le vois nettement maintenant, mais sur le moment, je n'avait rien vu du tout. »

Gilbert nous dit enfin qu'une fois ses séances terminées il n'y pense plus du tout, « à peine trois minutes, le temps d'écrire le compte rendu ».

— Cinquième R.E.D. Ce R.E.D. a lieu aussitôt après les commentaires du précédent que nous venons de résumer, selon la technique habituelle.

Plusieurs thèmes inducteurs échouent. Nous sommes de nouveau devant l'inhibition des premières séances que nous pensions avoir vaincue. Je propose finalement la même image de départ et le même thème que la dernière fois. « Je verrai peut être la même chose ? » dit Gilbert.

La descente est plus lente ; au fond il voit des cailloux coupants ; tout est noir, la grotte est vide. Je suggère à Gilbert des images de protection : vêtements blancs, armes, et en même temps je le pousse un peu à s'aventu-

rer et à prendre ses risques. Il aperçoit le trône et une forme indistincte : prié de mettre des lunettes magiques pour identifier le personnage, Gilbert voit alors sa maison, reprend l'exploration de la grotte toujours vide. Je lui demande ce que cela peut bien signifier.

« C'est peut être que je n'ai pas envie de recommencer avec la femme poisson ». Je propose à Gilbrt ma propre image qui est destinée à lui montrer où est passée la pieuvre et ce qu'elle est devenue. « Vous êtes là à regarder, dit Gilbert, vous ne montrez rien...

— Que se passe-t-il ?

— Rien... (suit un silence). Ah ! si, vous disparaissez, comme soufflé...

— Qu'est-ce qui m'a fait disparaître ?

— Deux grands bras noirs venus du fond.

— Qu'en pensez-vous ?

— Si la pieuvre a disparu, il reste encore quelque chose !

Je propose alors à Gilbert de remonter, mais de ne pas laisser mon image au fond. Il remonte et la séance se termine. Assis, il se met à rire et explique : « Je vous ai remonté en vous tirant, ça devrait être le contraire ! » Nous plaisantons là-dessus et il a l'air très content de cette petite moquerie.

— Sixième R.E.D. En discutant du R.E.D. précédent, je suis amené à lui proposer l'idée qu'il avait fui devant des images désagréables dont il commençait à voir le sens. D'une part je le rassure et de l'autre je le stimule à se montrer un peu plus déterminé. Cette préparation du R.E.D. par une conversation orientée me paraît être parfois de la plus grande importance pour se dégager d'une résistance donnée.

Thème de départ: « Evoquer un animal familier qui soit en harmonie avec vous et qui puisse vous aider ».

Gilbert voit nettement un loup gris à la longue queue, aux yeux vifs, aux oreilles dressées ; il a de bonnes dents et l'air hargneux ; Gilbert le caresse et leurs rapports sont amicaux. Le loup est attelé à un traineau dans un paysage de neige et je propose une ascension

vers un monde inconnu. Le loup se dirige rapidement vers une montagne blanche dont il atteint le sommet ; celui-ci se continue par un palais de glace cubique et scintillant qui fait corps avec la montagne. Gilbert, qui tient le loup en laisse pénètre dans une immense salle au milieu de laquelle s'élève un trône entouré de loups. Sur le trône est assise une femme nue, blonde, une peau de loup sur les épaules. Le loup de Gilbert a un instant disparu et le sujet se trouve sans défense entourés de loups menaçant. A ma demande, il retrouve le sien qui gronde. Mais bientôt toute l'attention est focalisée sur la femme que je pris Gilbert de décrire. Un sexe masculin apparaît entre les cuisses, grandit démesurément tandis que les bras de la déesse s'allongent, le tout menaçant Gilbert fasciné qui ne peut réagir. « C'est moche... », dit-il seulement. Il est nécessaire d'intervenir et je lui suggère que son loup bondit et l'entraîne loin au-dessus du plan où il se trouve. Cette manœuvre réussit et Gilbert voit de très haut la troupe des loups qui grouillent et devient minuscule.

Puis il se voit spontanément à l'entrée d'une caverne et il n'existe aucun autre passage ; il entre, armé d'un trident, marche sur un sentier qui côtoie sur la gauche un abîme aux parois lisses où il finit par descendre. Au fond une petite île est entourée d'une eau claire où nagent un crocodile et un très gros serpent ; Gilbert les suit jusqu'à la corniche où est enchaînée une fillette au-dessus d'un gouffre. Elle est nue, avec de longs cheveux, liée par les bras à la paroi et paraît attendre depuis longtemps. Elle manifeste un grand contentement à la vue de Gilbert qui la délivre, mais elle vieillit brusquement et a maintenant trente ans. A ma demande, Gilbert la prend avec lui sur le dos du loup et tous trois sortent rapidement .Une plage se présente et la jeune fille a de nouveau rajeuni. Gilbert la tient dans ses bras et la désire mais elle n'a qu'une quinzaine d'années et il ne veut rien tenter. Il a pour elle des sentiments « paternels-fraternels » et évoque sa nièce. Je lui propose alors de « rectifier » ses sentiments pour elle et le R.E.D. s'arrête

là.

Gilbert est en sueurs malgré son immobilité et une température assez fraîche.

Au début de la séance suivante, Gilbert déclare ne pas avoir pensé à ces images dans l'intervalle. La femme aux loups, « c'était moche, heureusement que vous m'avez tiré de là. Ça me rappelle le rêve où deux bras vous attrapent... Ça me fait penser à ma mère aussi, elle prend comme ça. Le sexe, ça aurait pu être un homme, ça me fait penser aux rêves où je me vois en femme, et à ma belle-sœur. En haut j'étais soulagé, de loin ils semblaient enragés. La femme en bas a plusieurs fois changé d'âge très vite et ça m'embêtait de la voir vieillir ».

Après cette conversation, de nouveau l'inhibition reparaît et le R.E.D. est impossible. Je n'insiste pas. Gilbert est perplexe. « Ce n'est pourtant pas bien terrible », dit-il. Cette fois il n'obtient pas de réponse.

— Septième R.E.D. Dans ce R.E.D. que nous résumons, une image un peu différente de la femme apparaît. Gilbert est accueilli dans une île par une femme brune qui vit au miliu de grandes fleurs rouges. Bien qu'amicale elle n'accepte ni ne donne de ces fleurs, elle est passive, végétative, ne faisant ni le bien ni le mal. Je propose à Gilbert la recherche d'un trésor et il quitte cette femme en emportant une de ces fleurs rouges qui lui donne une impression de sécurité. Il descend vers une lueur verte qu'il voit de loin rayonner d'une grotte. Au centre est assise une déesse nue, noiraude et mince, au visage triangulaire. La lumière verte sort de ses yeux qui sont inhumains et inquiétants. Je propose à Gilbert qui se voit nu devant elle de se protéger par un cercle magique tracé avec la tige de la fleur. Ainsi protégé, Gilbert fait le tour de la grotte mais le faisceau de lumière verte le suit comme un projecteur. Immobile il observe des esclaves qui apportent à la déesse des pierres précieuses scintillantes. Lorsqu'ils sont partis, Gilbert s'approche de la déesse immobile et la frappe avec la fleur. Aussitôt la peau qui la recouvre s'écaille et se fend pour livrer passage à une jeune et belle femme brune et nue. C'est le

trésor recherché. La peau morte est à terre et Gilbert éprouve un vif contentement. Les lieux pourtant ne sont pas propices à un rapprochement et Gilbert va monter avec sa compagne. Mais il la perd en route à son grand désappointement. « J'étais trop pressé ». Le R.E.D. se termine sur une image agréable de nage.

— Huitième R.E.D. Thème : La Belle au Bois Dormant.

Dans le commentaire de la séance précédente Gilbert raconte un rêve nocturne. D'énormes organes génitaux mâles dont il est jaloux. « Voilà un homme bien monte ». Adolescent il se croyait inférieur sur ce point et un jour il s'en confia à son père qui, après l'avoir examiné, se contenta de se moquer de lui. Il évoque sa sœur, de trois ans son aînée et trouve maintenant qu'elle a été pour lui une image maternelle positive quoique assez faible.

Je propose comme première image celle de la fleur rouge de la séance précédente. Gilbert en effet la trouvait très vivante, « avec un potentiel vital et conscient », expression assez remarquable dans la bouche d'un garçon peu enclin à la poésie. Précisément c'est l'image de la sœur qui apparaît contenue dans la fleur et je propose alors la recherche du château de le Belle au Bois Dormant en compagnie de la sœur, introduisant une variante au thème classique pour explorer une éventuelle fixation à cette image.

Gilbert et la jeune fille partent de la mer, montent une colline rocailleuse d'où ils aperçoivent une forêt et une tour pointue qui en émerge. Gilbert est assez maussade et la sœur fait des difficultés pour suivre. Ils arrivent enfin devant une maison de bois que surmonte la tour ; les portes sont ouvertes ; il se sent « séparé » de sa sœur. A ma demande il la laisse en bas et monte un escalier en colimaçon qui aboutit enfin à la chambre de la Belle. Au fond, un lit à baldaquins. Interrogé sur ses sentiments, Gilbert hésite. « Je n'ai rien à faire ici, je perds mon temps, c'est pas ça qu'il faut chercher... ». Gilbert semble peu pressé de s'approcher de la Belle qui

reste indistincte. A ma demande, il appelle sa sœur ; celle-si semble ennuyée et indifférente, elle hausse les épaules en souriant. Gilbert voit alors le visage de la Belle : c'est la mère quand elle était jeune et il n'a pas la moindre envie de la réveiller. Il fuit rapidement, laissant là la sœur et très déçu.

Dans le commentaire écrit Gilbert explique ses réticences à faire cette exploration avec sa sœur ; c'est qu'il ne lui a jamais parlé de ses problèmes intimes et même ils n'ont jamais eu d'échanges profonds à propos de leurs parents. Cette mauvaise communication le gêne donc pour une recherche qui est toute personnelle. Cette interprétation est sûrement très exacte, ou, plus exactement il n'y a pas lieu de la discuter dans la mesure où elle correspond au vécu immédiat du sujet. La situation était mal acceptée. Par contre, commentant son départ précipité, Gilbert écrit : « Une fuite, pourquoi ? Puisque c'était ma mère jeune, une possibilité restait. Pourquoi n'en pas profiter ? La Belle attendait d'être réveillée et ne pouvait qu'en être heureuse... ». Il dira encore : « j'aurai pu avoir avec elle (la mère jeune) des rapports normaux *puisque elle était jeune et moi j'avais mon âge d'adulte* ». Ainsi c'est la fuite devant cette image qui l'étonne et non le fait d'avoir trouvé sa mère à la place de la fiancée. D'une façon générale Gilbert ne semble pas éprouver de culpabilité ni pour son agressivité ni pour ses pulsions et nous allons en avoir un exemple encore plus caractéristique.

— Neuvième R.E.D. (Résumé). Gilbert plonge dans la mer où il trouve une pieuvre avec laquelle il se bat, dont il coupe les tentacules et qu'il tue. La pieuvre gardait prisonniers deux enfants, un garçon et une fille mais « elle les nourrissait aussi » et la fillette n'est pas enchantée de cette délivrance. En montant, Gilbert métamorphose la pieuvre morte qui devient une femme, mère des enfants avec laquelle il montera dans un rapport presque conjugal, en la tenant par le bras.

— Dixième R.E.D. Nous discutons d'abord des R.E.D. précédents et Gilbert émet l'idée que l'interprétation qui

commence à se dessiner ne l'avance à rien. Dans le but d'explorer et de renforcer le dynamisme je propose comme première image le thème de l'animal familier. Gilbert voit un tigre « en pleine forme » qui paraît prometteur. Or ce tigre ne mène nulle part, ne trouve rien et son ardeur ne s'investit pas. Toutes les manœuvres d'évocation et de découvertes restent sans effet, malgré une insistance maximum de ma part.

J'interromps alors Gilbert et le laisse se reposer quelques instants. Puis je lui propose de se représenter ma propre image. Elle n'exprime pas d'opinion, pas de sentiments, il ne peut guère lui parler. Je lui demande de l'interroger sur ce qui l'a empêché de voir tout à l'heure. L'image répond qu'elle ne veut pas et hausse les épaules « avec l'air de dire : cherche, mon vieux... » Je le prie de transformer cette image : il voit aussitôt un grand livre et en est déçu. Je lui demande d'y chercher des images et c'est d'abord un sorcier avec un bonnet pointu qui manipule des marmites ; inutile de l'interroger car il est impuissant. Une autre page montre un garçon endormi sur une plage et Gilbert ne veut pas le réveiller.

— Onzième R.E.D. : Commentaires oraux du dixième R.E.D.

Gilbert trouve bizarre que je ne lui fournisse aucune aide et que je paraisse me moquer plutôt de lui et cela d'autant plus que je venais de m'efforcer activement de le faire avancer. Il a fait deux hypothèses : je le gêne pour le R.E.D. parce que « je ne suis pas dans le coup » ou bien je n'y peux rien. La première hypothèse n'est pas retenue. Quant à la seconde, je me borne à lui rappeler l'image du sorcier (R.E.D. n° 3) qui est très identique à celle qui est apparue dans le livre issu de mon image. Il est alors facile d'interpréter cette image transférentielle négative en montrant comment elle peut faire obstacl au déroulement normal du R.E.D. (il n'est d'ailleurs pas exclu que la résistance de Gilbert ait un caractère agressif : le psychothérapeute est ennuyé de ne pas obtenir le résultat cherché ; cependant cette agressivité n'était pas présente dans le contenu du R.E.D. lui-même

et nous n'avons donc pas soulevé cette question).

Le dixième R.E.D. suit immédiatement l'interprétation du transfert négatif. Gilbert part de la mer où il nage et plonge. Au fond il voit un serpent qui monte en s'enroulant « comme autour d'un mât ». Il suit ce serpent dans un conduit étroit qui finit par s'élargir en une vaste grotte où un enfant de huit ans environ est en train de jouer. Il est nu, a de longs cheveux et des yeux verts. Il conduit Gilbert vers une femme qui repose sur un lit d'algues : c'est la sœur de l'enfant ; elle est nue, ainsi que Gilbert, mais cette nudité générale ne se remarque pas et n'est nullement érotique. Gilbert convainc assez facilement la jeune femme de remonter avec lui et aucun obstacle ne se présente. Dehors, sur le sable, ils sont tous en maillot de bain ; ils devisent amicalement. Gilbert se sent bien mais n'a pas du tout envie de la jeune femme.

Je propose de poursuivre la montée. Un gros pigeon se présente à l'appel de Gilbert ; elle monte devant et lui derrière et ils arrivent en haut d'une montagne ou le sujet ne se sent pas très bien ; il a un peu le vertige. Je le prie de chercher un sage pour l'interroger sur la conduite à tenir ; malgré la forte suggestion de sagesse, Gilbert ne trouve qu'un vieux bonhomme ridicule et impuissant ; c'est l'image paternelle inchangée. Pour nous en assurer je prie Gilbert de mettre des lunettes magiqus qui lui révèleront la nature réelle du personnage. Il voit « des idées grises et petiotes » et reconnaît son père. Je le prie de prendre congé. à moins qu'il n'ait envie de fairr autre chose ; et en effet Gilbert a envie de jeter le personnage au bas de la montagne. Je lui demande s'il ne peut pas le faire sous la forme de l'ermite, mais c'est bien l'image paternelle elle-même et sans déguisement que Gilbert veut rejeter sans plus d'hésitation. Le père, jeté à bas, éclate au sol et il ne reste qu'un peu de fumée qui se dissipe. Je lui propose alors de chercher maintenant la sorcière. Il part à sa recherche, la jeune femme à son bras. Elle apparaît avec une tête de corbeau, un nez crochu et tourne en rond, affolée et prise au dépourvu à la

vue des deux jeunes gens. Gilbert la poursuit avec rage et finit par lui donner un coup de pied qui l'envoie rouler au bas de la montagne où elle s'écrase. Il en sort un liquide noir et visqueux qui brûle toute végétation et que la terre absorbe. Gilbert se déclare « rudement content » et il redescend avec sa compagne. D'ailleurs cette « action réussie » est consommée pour elle-même sans que ses sentiments changent pour la jeune femme qu'il ne désire pas.

Ainsi pour la première fois l'image maternelle a été affrontée avec succès.

Notre observation s'arrête là, car Gilbert avait entre temps, décidé de prendre une situation qui lui convenait mieux dans une autre ville.

***

4. : LISE

L'observation de Lise nous paraît remarquable à plus d'un titre. Du point de vue thérapeutique, tout d'abord, un résultat incontestable et spécifique a été obtenu par seulement 9 séances espacées sur 8 mois ; du point de vue diagnostic, le R.E.D. a montré l'origine spécifiquement conflictuelle (psychologique) d'un trouble d'apparence purement somatique : il s'agissait en effet de fausses couches répétées, la dernière précédée de vomissements incoercibles avec tous les caractères de gravité que l'on connaît. Précisons qu'aucnn diagnostic gynécologique n'avait pu être posé, aucune dysendocrinie franche mise en évidence. Enfin, du point de vue de la dynamique du R.E.D., Lise présente un cas particulièrement net de cette « fonction symbolique primaire », au point que chez elle chaque image semble riche, dans son moindre détail, d'une signification pleinière; d'autre part, l'attitude du sujet devant les découvertes du R.E.D., sa façon autonome d'intégrer les éléments mis à jour, l'absence absolue de transfert et de dépendance, tous ces éléments nous semblent propres à illustrer le type de cas qui constituent une des meilleures indications du R.E.D.

Lise est une jeune femme de 25 ans ; mariée depuis l'âge de 21 ans, elle est mère d'un garçon de 3 ans. Son niveau de culture est le baccalauréat. Après son mariage, elle a continué quelque temps à travailler dans une administration et a commencé des études d'infirmière. En effet, elle n'a pas l'intention de rester au foyer, bien que désirant beaucoup d'enfants. Ces projets sont interrompus d'une part par la naissance du premier enfant, puis, surtout, par le départ du ménage en province où le mari de Lise, qui travaille dans un grand service public, vient d'obtenir un poste qui constitue un avancement important. Le changement de vie est brusque : Lise se trouve au foyer, sans perspectives précises ; elle ne sait plus qu'envisager, ne se satisfait pas d'une vie de petite bourgeoise mais ne voit pas comment engager concrètement son désir d'activité. Le malaise de cette vie dans une petite ville de province où la situation de son mari la

met en vue, est encore accru du fait qu'une partie de sa belle famille y réside et se mêle de la vi du jeune ménage dont le comportement est parfois jugé sans indulgence dans ce milieu qui n'évolue pas.

Cette situation trouble un peu les rapports conjugaux, bien que leur base paraisse solide. Tel est l'ensemble du tableau objectif ; mais un autre élément vient structurer cette situation d'une façon particulièrement conflictuelle, et même nécrosante : Lise est la fille naturelle d'un noir et cette particularité a été cachée à la belle famille (mais non, toutefois, au mari). En effet, d'une part le père naturel a rapidement disparu et la mère s'est mariée avec un homme qui a reconnu l'enfant ; d'autre part, le type physique de Lise peut à la rigueur passer pour celui d'une femme brune, sa peau, en particulier étant très claire. Quant au fils de Lise, il a des traits physiques de noir qui semblent parfois plus apparents que chez sa mère. On peut se demander dans ces conditions comment l'entourage a pu se laisser abuser et ne rien soupçonner. Le fait est en tout cas que telle était bien la situation, et Lise avait donc caché à la fois sa nature de noire et son origine bâtarde, irrégulière. Mais ces deux vérités étaient liées (ou, en tout cas, elle les avait liées pour la belle famille) et révéler l'origine noire était en même temps révéler la naissance irrégulière — c'est-à-dire une double tare — dont on ne savait quelle serait la plus grave aux yeux de cette société. Or la révélation de ces vérités s'avérait toujours possible et donc menaçante, d'autant plus qu'un nouvel enfant pouvait naître qui cette fois ne permettrait plus de tenir cette gageure si par exemple, il apparaissait nettement noir. Nous précisons enfin que le premier enfant était né assez peu de temps après le mariage, loin de la belle famille, à une époque où le ménage menait à Paris une vie anonyme et indépendante.

C'est après sa troisième fausse couche que nous voyons Lise. Les vomissements incoercibles avaient nécessité l'isolement et le traitement par la chlorpromazine. Au moment du premier R.E.D., la situation est

redevenue normale sur le plan somatique.

— 1er R.E.D. LA COUPE : Je prie Lise d'imaginer une coupe. Elle voit un vase en cristal, long, étroit, avec un pied rond ; il est vide, mais des fleurs se trouvent à côté. La jeune femme éprouve une certaine difficulté à l'emporter avec elle. Puis elle se trouve sur un chemin qui n'en fint pas. « Est-ce que je peux le quitter ? » Je le lui fais suivre jusqu'à ce que quelque chose se produise ; c'est un chien qui surgit de la gauche, elle le met en laisse et il l'entraîne hors du chemin, vers une maisonnette isolée dans les bois. Lise visite les lieux, et explore le grenier : une boîte noire et ronde avec un bouton contient des graines de vieux blé ; un mannequin de couturière porte une tête d'homme avec une perruque et le chien la jette à terre, la mordille, la secoue puis l'abandonne. Un clou, luisant et long, horizontal, dépasse d'une poutre. Lise a peur de s'y faire mal et veut le tordre ; elle y parvient en tapant dessus et l'abaisse, verticalement et la pointe en bas. Cette maison, pourtant claire et gaie ne plaît pas à Lise qui l'abandonne et reprend sa route. Ell eentre alors dans une ville déserte aux maisons très hautes et fermées, aux toits d'ardoise ; il n'y a personne, qu'un arbre sans feuilles... Lise se sent prise d'angoisse et ne sait comment sortir de ce lieu inhospitalier. A ma demande elle se dirige rapidement vers une montagne aperçue à l'horizon et en commence l'ascension. Malgré un abîme qu'elle côtoie, des sentiments assez positifs apparaissent, elle peut s'élever encore, sans support, et rencontre alors un jardin d'enfants. Ceux-ci jouent tranquillement et ne se soucient pas de sa présence. Lise n'ose pas les aborder et je l'encourag à le faire. Elle parvient à prendre contact avec une petite fille blonde et a envie de lui poser la main sur la tête. Ce geste étonne un peu l'enfant qui retourne à ses jeux pndant que Lise poursuit sa montée. Ainsi cette rencontre avec l'enfant, que l'on aurait pu prévoir plus dramatique se termine d'une façon très anodine, Lise s'étonnera par la suite de cette relative indifférence, alors qu'elle était censée, à ses propres yeux, désirer avec

beaucoup d'ardeur d'autres maternités et avoir éprouvé une très grande déception lors des fausses couches.

Poursuivant sa montée, la jeune femme rencontre une figure grimaçante, de dimensions énormes, posée dans l'air et qui semble l'attendre. Les yeux en sont demi-fermés, plissés et les dents sont redoutables, capables de la broyer. Au fond de cette bouche sombre, on aperçoit une bougie qui éclaire l'amorce d'un escalier ; une crinière de lion coiffe cette image qui appartient déjà au régime de la fable. Je prie Lise de s'élever au-dessus mais elle ne peut monter longtemps, un plafond de verre l'arrête. Elle parvient cependant à le faire s'ouvrir en même temps qu'elle élève sa coupe et reçoit de la lumière. La coupe alors s'évase, s'emplit d'eau, ce qui procure un sentiment de soulagement à la jeune femme qui ne pourra pourtant pas imaginer que cette coupe prend sa place en elle. Cela la gêne exactement à l'estomac, localisation eminemment significative comme on le voit, puisque la dernière fausse-couche avait été marquée par des vomissements incoercibles.

— 2e R.E.D. : PLONGEE : La plongée s'avère d'abord difficile. Lise finit par entrer dans une pièce où se trouve une cloche qui semble flotter ; le battant n'en est pas visible, car elle est trop basse ; retournée, elle se révèle vide, mais l'intérieur est recouvert de papier. Lise a envie de l'enlever ; une bande saute, un morceau de cloche lui reste dans les mains et elle est ennuyée d'avoir abîmé cette cloche. Il y a encore une cage avec un oiseau empaillé. A ma demande, Lise appelle l'habitant du lieu : un gros serpent apparaît dont elle a d'abord peur mais que je lui demande de prendre pour guide ; elle l'enfourche alors et trouve cela drôle. Elle a tendance à monter mais je la pris de descendre, ce qui s'avère assez difficile. Une porte est fermée à clef et le serpent passe par le trou de la serrure pour revenir ouvrir. Lise entre enfin dans une pièce sombre, hésite et, à ma demande allume brusquement une lampe : une plante verte apparait, rien d'autre. Après toutes ces images d'un si classique symbolisme sexuel, avons-nous une dérobade? Mais

examinons cette plante verte d'apparence anodine d'un peu plus près. Elle est bien vivante et ses feuilles remuent. Lise en a un peu peur ; les feuilles pourraient bien l'étouffer. Plus tard elle précisera que c'était la tête surtout qui était menacée. Protégée par un manteau blanc elle s'approche et se voit alors armée d'un canif dont elle fend la tige centrale. De l'eau jaillit, un tube est extrait qu'elle ouvre avec beaucoup de peine. Un liquide visqueux en sort qui la brûlerait, dit-elle, si elle n'était pas protégée. A ma demande elle en emporte une petite quantité et commence à remonter. Lorsque cette montée semble arrivée à son terme et que Lise éprouve les sentiments habituels liés à cette induction, je lui demande de faire descendre sur elle la lumière qu'elle perçoit, puis de verser dans sa coupe le liquide de la plante verte et enfin de lever la coupe en direction du soleil. En un éclair la coupe a flambé, instantanément détruite et Lise en ressent un grand choc. Le soleil d'ailleurs est devenu brûlant et il faut ramener le sujet au bord d'un ruisseau dont l'eau fraîche va régénérer la coupe, retrouvée avec grand soulagement.

[Dans le compte rendu oral, cinq jours après, Lise oubliera cette séquence où la semance mise dans la coupe entraîne sa destruction. Cependant, un travail de réflexion commence à s'opérer. Le désir d'avoir d'autres enfants est mis à sa plus juste place et il n'est plus question maintenant que d'en avoir seulement un autre. L'image de la cloche a ramené des souvenirs un peu pénibles d'une tentative de défloration dont elle s'est longtemps sentie coupable, d'autant plus que dans sa famille on laissait parfois entendre qu'elle pourrait bien « fauter » comme sa mère, en son temps, l'avait fait. Dans cette famille d'ailleurs, où la mère continuait à mener une vie assez libre, régnaient paradoxalement les préjugés les plus étroits concernant l'éducation et spécialement celle de Lise. Or celle-ci, contrairement à sa mère, avait toujours été extrêmement réservée et elle apparaissait dans ce cas plutôt victime de la situation].

— 3e R.E.D.: SORCIER: Lise cherche le sorcier, thè-

me paternel duquel nous attendions évidemment des éléments intéressants. Le sorcier a l'air bête. Vêtu d'un pagne, le torse nu, il est assis en tailleur sur le sol ; son crâne est rasé, sa bouche large et rectangulaire, sa peau bronzée évoquent un noir, mais Lise ne s'en rend pas compte. Devant lui une énorme marmite qui bouillonne sans feu, et, à côté, un énorme pilon. Priée de prendre le sorcier pour guide, Lise le suit dans une pièce et aussitôt le voit s'emparer très vite, en un éclair, de la boîte aux grains de blé de son premier R.E.D. [Notons bien ici qu'il n'avait pas du tout été de nouveau question de cette boîte et que l'attention de Lise n'avait aucunement été attirée sur cette image]. Le sorcier jette ces grains dans la marmite et Lise, priée de regarder ce que devenait le contenu du récipient ne voit rien. C'est le commencement d'une résistance qui sera tenace. Les transformations « magiques » amènent avec difficulté une « masse sombre » sans doute très évocatrice pour le thérapeute mais que la jeune femme n'identifie pas, et enfin une enclume très brillante. [Nous avouons ne pas avoir déchiffré cette dernière image, à moins qu'elle ne signifie précisément la résistance elle-même et dise donc : « Je suis du métal le plus pur et vous pouvez toujours taper dessus, vous ne m'entamerez pas »]. Je demande alors à Lise de prendre avec elle la marmite et de monter ; mais toute tentative de découvrir le contenu sera infructueuse, malgré une forte insistance de ma part, insistance justifiée par le fait que le contenu significatif de ces images, s'il peut être pénible à « reconnaître » par le sujet ne saurait nullement constituer un élément radicalement nouveau dans son expérience et qui lui soit étranger. Tout ce que Lise finira par trouver, ce sera, dans une boîte ouverte avec de grandes difficultés, ...de l'eau claire, signifiant par là que le « poisson » se cache toujours.

— 4e R.E.D. : SORCIER et SORCIERE : Lise désire reprendre l'image du sorcier, mais n'aboutira pas plus que la dernière fois. Les grains de blé sont toujours là, le sorcier les manipule ; mais Lise ne parvient pas à per-

cer leur énigme pourtanu toujours provocante. Le rythme de ses images se ralentit et je lui demande de choisir : elle doit se décider à voir, ou y renoncer momentanément et choisir un autre thème. Elle préfère cette dernière solution et je lui propose alors la recherche de la sorcière. Celle-ci est difficile à trouver, les images sont pauvres et leur rythme toujours lent ; le contact avec la sorcière est peu positif. Elle casse des grains de blé avec un pilon et en fait de la farine ; il n'est pas possible de savoir ce que devient cette farine et la sorcière à qui Lise demande un cadeau sur ma proposition, donne une partie de ces grains de blé après avoir en vain cherché quelque chose d'autre. Pour tenter de faire évoluer cette image de graine qui se révèle si tenace et si résistante, je propose d'aller rendre visite à un alchimiste à la fois puissant et bienveillant qui serait capable de découvrir le secret. Lise forme facilement cette image ; l'alchimiste est bien disposé, il va placer les grains dans un four destiné à en révéler la nature. Lise se déclare très étonnée de la transformation qui va suivre, car c'est une coupe qui sort du four, transparente et vide, mais de couleur sombre. Je propose de monter maintenant avec cette coupe mais celle-ci se déforme, se rétrécit et se change finalement en un tas d'habits.

— 5e R.E.D. : CHATEAU : La forêt qui entoure le château est entourée de barbelés, difficile d'accès ; après quelques obstacles Lise pénètre à l'intérieur, monte un grand escalier, s'arrête devant une porte qui s'ouvre avec peine et entre dans une pièce sombre ; elle a du mal à faire de la lumière et ne réussit qu'à allumer une faible bougie à la lueur de laquelle elle aperçoit un collier de perles posé sur un velours incliné. Lorsqu'elle tente de le saisir, les perles se défont et roulent à terre. Je la prie d'en choisir une : elle est blanche, assez grosse et un peu cabossée ; elle n'émet aucune lumière, mais, tenue entre le pouce et l'index, elle apparaît doué ed'une force ascensionnelle qui entraine Lise, lui fait traverser le plafond pour déboucher dans une pièce supérieure où elle doit se basiser car le plafond y est très bas. Priée d'explorer

cette pièce, Lise y trouve d'abord un livre ouvert aux pages blanches. Je lui suggère qu'un message y est écrit à l'encre sympathique et que la perle peut lui permettre de le lire. Au bout d'un moment, quelques mots apparaissent : moine... chocolat... auberge... flûte... père..., et enfin : grossesse. Priée de chercher encore, elle voit une épée accrochée au mur et va la décrocher. L'épée a la lame courbe, mi luisante et mi rouillée ; elle semble en acier, mais lorsque elle la saisit, Lise s'aperçoit qu'elle n'est qu'en carton pâte, en matière plastique, un jouet d'enfant. Elle a envie de casser cette épée et le fait, à deux reprises, mais « sans hargne », puis pose les morceaux et ne s'en soucie plus. Priée d'appeler l'habitant de ce lieu, elle voit apparaître un homme qui lui propose une descente qu'elle refuse. Sur ma proposition, elle imagin alors que sa perle grandit, puis devient lumineuse et qu'elle monte à l'intérieur de cette sphère ; elle se sent d'abord protégée et effectue ainsi une première montée, puis elle éprouve le besoin de recevoir directement la lumière qu'elle perçoit et elle verra la sphère qui l'abritait d'abord se dilater en ondes concentriques jusqu'à coïncider avec l'espace le plus large. Elle éprouve alors le maximum de sentiments positifs, de sécurité, de détente et d'assurance. Elle voudrait redescendre mais est gênée par le château « où il y a encore un problème à résoudre ». Regardant en bas vers ce château, elle aperçoit spontanément l'image masculine évoquée dans la salle. A ma demande elle la fait monter vers elle dans un faisceau de lumière et reconnaît son mari ; tous deux sont heureux de se rencontrer. Je lui propose d'offrir la perle à son compagnon, il en est content et l'élève. Lise trouve que ce n'est pas juste et voudrait qu'ils l'élèvent à deux, ce qui est d'abord un peu difficile car maintenant la perle est haute. Enfin une image pleinement harmonieuse est formée où Lise et son mari élèvent ensemble la perle dans la lumière. Nous terminons par une descente jusqu'au niveau des images de la vie quotidienne.

L'interprétation de la scène dans la salle sera pour Lise l'occasion d'une prise de conscience importante de

son comportement réel vis-à-vis de son mari qui traversait à ce moment-là une période difficile.

— 6e R.E.D.: DRAGON : Lise plonge dans la mer dans l'intention de rencontrer le Dragon et de lui arracher ce qu'il garde prisonnier. Sur un fond sablonneux une grande porte cadenassée se dresse et la clé est perdue. Après quelques difficultés et protégée par un manteau blanc, Lise entr'ouvre un battant : une masse visqueuse surgit qui se transforme aussitôt en un serpent menaçant ; tenu en respect par une lance, il conduit la jeune femme jusqu'à une petite porte dont il barre l'entrée, hostile. Après une courte bataille Lise pénètre enfin dans une pièce sombre ; un eéchelle fixée au mur permet d'accéder à un coffre scellé qui contient une boîte rectangulaire noire. Bien que cette boîte ne soit pas fermée, il n'est pas possible de l'ouvrir. Pensant que cette opération sera plus facile sur un plan supérieur, je propose à Lise de monter avec le serpent et la boîte. A la surface, le serpent a tendance à repartir et je prie Lise de le métamorphoser à l'aide d'une baguette magique. Il se transforme en une haute muraille dans laquelle une brèche s'ouvre lentement en révélant l'existence d'une « chose » bizarre qui se trouvera être une flamme petite et jaune et qui brûlerait la peau si des gants blancs ne la protégeait pas. L'habitant du lieu est un géant qui accepte d'aider la jeune femme à déchiffrer toutes ces énigmes qui la déconcertent. Ils s'assoient face à face et le géant ouvre la boîte mais de son côté à lui et Lise ne voit toujours rien. Il est évident que nous sommes près du but, mais Lise hésite encore, elle ne se décide pas à retourner la boîte qui est à sa disposition. Pour l'aider encore, je lui suggère de faire monter l'ensemble de la scène et en effet elle se sent alors un peu rassurée et je la persuade fermement de regarder ce qui d'ailleurs ne peut être bien terrible. Elle ouvre enfin la boîte et une image se forme d'abord très floue. « C'est un fil, non, un serpent, c'est flou, ça devient un anneau...» Je prie Lise de revenir sur cette image floue. « C'était moitié vie et moitié matière, de couleur ocre... c'est un croissant». Je prie alors la jeune

femme de remettre cet objet dans la boîte et de le rapporter à l'alchimiste qui doit le faire grossir et se développer. L'alchimiste consulté accepte, il verse un liquide sur la boîte qui devient une malle puis un sarcophage. Je suggère à Lise que l'alchimiste va le rendre instantanément transparent. « Il y a quelqu'un... C'est un enfant... Il est nu, couleur « café au lait »... A ma demande, Lise le prend et il crie, assez mécontent ce qui ennuie la jeune femme. A ma demande elle va monter avec l'enfant qui se transforme rapidement en une jeune fille noire. Elle ne semble guère s'intéresser à Lise qui lui serait plutôt hostile et refuse de faire une montée avec elle. Ce R.E.D. ayant été exceptionnellement long (près d'une heure et demie) je demande simplement à Lise de prendre congé de la jeune fille noire et de redescendre.

Ce rêve est particulièrement caractéristique des difficultés que rencontre Lise pour accepter son origine noire qui apparaît ici nettement liée au problème de l'enfant. En effet ce qu'elle refuse d'abord de voir, c'est l'embryon noir, mais celui-ci est à la fois elle-même et sa postérité possible et la jeune fille noire qu'elle refuse n'est pas autre qu'elle-même. L'entretien qui suivra ramènera un matériel important concernant les réactions de Lise à ses origines, la façon dont elle en a été instruite et ses rapports avec sa mère à ce propos. Elle a été informée à 10 ans par des tiers et n'a jamais eu d'échanges avec sa mère sur cette question. Celle-ci s'est bornée a considérer un jour que sa fille était au courant ; les informations sur le père sont assez rares.

— 7e R.E.D. : Thème : La bouche du 1er R.E.D. : Lise a rêvé qu'elle giflait sa mère et je pense qu'il peut être intéressant d'explorer plus avant le thème maternel que la sorcière n'avait sans doute pas épuisé. D'autre part, dans le but de vérifier l'hypothèse selon laquelle la bouche grimaçante du 1er R.E.D. serait bien une image archétypale maternelle, je la lui propose comme thème de départ. Bien que l'ayant vue six mois auparavant elle s'en souvient parfaitement.

L'entrée est étroite, les dents tranchantes et Lise

écarte les mâchoires pour pénétrer, puis tout sentiment de crainte disparaîtra et la jeune femme se verra descendre très rapidement comme sur un tobogan. Au fond coule une rivière, de droite à gauche, qui aboutit à une cascade puis disparaît. Dans la roche noire, une glissière de verre poli s'écarte avec quelques difficultés et livre accès à un tunnel au fond duquel Lise trouve une masse ronde « plutôt un ventre » qu'elle appelle avec quelque hésitation « un Bouddha » [ce terme pourrait tromper, car il ne s'agit ni d'un personnage ni, encore moins d'un guide. C'est un fait, peu flatteur pour notre culture occidentale que le mot « bouddha » n'évoque pour beaucoup d'entre nous qu'un personnage ventru]. En effet, cette masse ronde, inerte ne la guide pas. A ma demande Lise passe derrière elle et se trouve dans une pièce très éclairée ; de la droite surgit alors un petit personnage sautillant, un gnome vêtu d'un collant gris-vert et coiffé d'un bonnet pointu. Il est remuant, instable, un peu agaçant et, sans se presser, guide la jeune femme vers une autre salle où se trouvent des alvéoles creusées dans le mur. Le gnome s'installe dans l'une et j'invite Lise à en occuper une autre. Elle y parvient avec peine et doit se recoqueviller, les genoux au menton. [C'est alors seulement que je commence à me convaincre du sens de ce scénario]. Lise se trouve bien mais serait mieux si la porte était fermée ; celle-ci se ferme seule et le sujet se trouve ainsi complètement enfermé dans une ambiance qu'elle décrit ainsi : il règne une lumière diffuse, rosée ; les parois sont comme du caoutchouc, roses et humides, de l'eau tiède coule tout le long. Lise se sent bien, ses membres sont nus mais elle est comme vêtue d'un maillot de bain. Je la prie d'écouter. Elle entend un bruit régulier, « mat et liquide » venant d'en haut. Je la prie de visualiser la source de ce bruit et elle voit alors un balancier mais qui bat vers la droite. Je lui demande de chercher une sortie. Elle voit, par transparence, en dessous d'elle des pierres aiguës qui lui feront mal si elle sort. Pourtant elle ne peut pas rester là et elle s'engage dans un couloir court qui prolonge les parois de son

alvéole. Elle y rampe et hésite encore à cause des pierres. A ma demande elle appelle de l'aide. Deux grands bras apparaissent qui la saisissent et la déposent sur un coussin. L'homme est beaucoup plus grand qu'elle. Priée d'indiquer l'âge qu'elle peut avoir, Lise hésite et répond « un an »... Je lui demande encore de regarder l'endroit d'où elle vient. Avec peine, elle voit seulement une fente. Elle va alors monter avec toute la sène, et au terme de cette montée, le géant qui s'était révélé identique à celui du rêve précédent, a un peu rapetissé tandis qu'elle a maintenant 18 ans. Comme je la prie de voir encore l'endroit d'où elle vient, elle se représente avec perplexité une « espèce de poche, un sac vide, un fantôme » que je lui demande alors de transformer. A l'instant apparaît la sorcière, petite, rageuse comme un roquet, mais peu dangereuse grâce à la présence du géant. Priée de monter encore avec les deux personnages Lise se voit adulte, le géant a une taille presque normale et la sorcière est devenue une petite fille blonde que je demande à Lise de faire grandir. C'est alors sa mère qui apparaît, à la fois rageuse, malheureuse, infantile et agressive dont le personnage masculin la protège toujours. Pour apaiser ces sentiments vis-à-vis de l'image maternelle je demande à Lise de monter d'abord avec l'homme [dont j'ignore d'ailleurs à ce moment la signification]. Au terme de cette ascension [et déjouant ainsi l'intention thérapeutique], Lise a de nouveau 12 ans et le personnage, avec sa barbe noire est maintenant très évocateur pour le sujet de son grand-père maternel. Lise est très bien en sa compagnie, dans une lumière douce et une ambiance de soleil couchant. Mais ils ne se trouvent pas plus haut que l'horizon et le sujet n'a pas envie d'aller plus loin ni de quitter le vieillard. J'insiste alors nettement pour qu'elle prenne congé de lui et fasse seule l'escension d'une montagne accessible de son choix. Lise résiste beaucoup et verse quelques larmes ; elle finit, sur mon insistance par gagner « une petite butte » où elle se sent seule et malheureuse. Je lui laisse alors le choix de la suite à donner Que faire ? La solution se présente d'elle-même « Retrou-

ver Raoul (son mari) et revenir avec lui au bord du ruisseau où nous sommes bien ».

Dans le commentaire oral, Lise précise que son grand-père maternel, mort il y a environ 10 ans a été pour elle très bon et très positif et dans une certaine mesure lui a tenu lieu de père. [Cette particularité explique sans doute que Lise, avec des conditions par ailleurs si défavorables ne soit pas une névrosée, encore que la somatisation des conflits, de nature typologique, ait dû jouer également].

Bien entendu, ce n'est qu'au cours de l'entretien que le sujet s'est rendu compte qu'il venait de revivre une vie intra-utérine. Parmi tous les aspects de ce R.E.D. remarquable, nous avons été frappé par la cohérence des images symboliques maternelles qui constituent une chaîne significative ininterrompue, malgré les nombreuses transformations, entre la bouche, l'alvéole, la poche, la sorcière et finalement la fillette et la mère elle-même. Que la bouche soit l'entrée de l'utérus ne fait qu'illustrer remarquablement la thèse de Gilbert DURAND sur la confusion primitive de « la chair sexuelle et de la chair digestive », thèse que nous ne connaissions d'ailleurs pas à cette époque. Malheureusement pour le psychologue, il s'en faut de beaucoup que cette équivalence significative des images soient une règle générale. Il est plus probable que le sens « dévie » au cours des transformations et des inductions diverses, que des anastomoses se produisent et des associations qui se ramifient selon les lois classiques de la ressemblance et de la contiguité qui peuvent d'ailleurs jouer sur plusieurs plans à la fois et donc nous égarer si nous croyons tenir un fil dans la succession des symboles. Il n'en reste pas moins que lorsque de telles chaînes existent, elles constituent un moyen remarquable de diagnostic individuel et culturel et que nous avons dès lors tout intérêt à les rechercher.

— 8e R.E.D. : A ma demande, Lise cherche une fleur dans un beau jardin ; elle voit une tulipe d'un rouge orangé d'où va sortir une sorte de forme immobile, lumineuse, douée d'une vie spéciale qui représente le

plan de vie végétal. Non loin apparaît un arbre mort calciné, noir et blanc. Une foule d'êtres entoure Lise. Tous identiques, ils marchent à quatre pattes bien qu'ayant forme humaine. Elle les suit dans une grande salle où ils s'installent sur des gradins comme pour un spectacle. Perchés comme des corbeaux ils attendent avec curiosité et la jeune femme a l'impression d'être tombée dans un piège. Elle se trouve au milieu de l'arène, un peu anxieuse, et voit surgir un chien qui se dirige vers elle. Pour la protéger je lui suggère d'envoyer son double vers le chien et de rester à l'abri d'un cercle magique. Le chien renverse le double, lui lèche la figure, à la grande joie de l'assistance. Les choses en restnt là et Lise quitte ces lieux un peu étranges avec soulagement. Priée de monter elle rencontre spontanément une femme très accueillante qui lui donne la main pour l'aider. Elle est décrite comme très positive, bienvaillante, capable de l'aider sans avoir elle-même besoin d'aide, son égale et pourtant d'un autre monde. Après deux montées, elle se transforme spontanément en la jeune fille noire de l'avant-dernier R.E.D. sans perdre ses caractères de femme idéale. Il est très significatif que cette image se présente d'elle-même dans la montée, ce qui prouve d'ailleurs qu'elle n'était pas un produit artificiel de la technique. Sur ma proposition, Lise demande à la jeune fille noire de lui montrer d'en haut quelle doit être sa tâche et de lui donner un cadeau qui puisse l'aider pour la réaliser. La jeune fille montre alors le chien resté en bas et indique qu'il faut le tuer en donnant une longue lance qui doit permettre de le faire tout en restant sur ce plan. Lise semble très désireuse d'exécuter l'animal et je la laisse faire, puis je la prie de faire monter le corps jusqu'à son niveau. Il se change en un homme qui rit vulgairement et évoque un pénible souvenir sexuel. Je suggère à Lise de laisser la jeune fille noire réglr ses comptes avec cet homme. En effet elle le giffle et le jette en bas au grand contentement du sujet.

Je profite alors des sentiments positifs qui unissent maintenant la jeune femme et son image noire pour lui

proposer une nouvelle montée avec sa compagne destinée à renforcer ces sentiments positifs et à permettre une unification dans ls meilleures conditions possibles. Lorsque cette montée semble avoir atteint son maximum, je suggère alors la fusion de Lise avec la jeune fille noire qu'elle va se représenter intégrant son propre corps pour ne plus faire qu'un avec elle. Cette manœuvre est exécutée avec un vif sentiment de satisfaction et une impression « d'élargissement» et d'unification dont on comprend facilement la valeur. Pendant quelques instants, Lise n'a plus envie de bouger, ce qui correspond sans doute à l'intégration de cette nouvelle image de soi, à une certaine tendance aussi à « conserver le gain acquis » du point de vue psychologique. Je la prie de se représenter la ville où elle habite et de se trouver à la porte de sa maison. Elle ressent alors un grand désir d'activité, peu habituel chez elle et termine le R.E.D. par une partie d'échec avec son mari.

Une neuvième séance amènera des précisions sur les personnes de son entourage qui ont joué un rôle plus ou moins pathogène et se terminera par une image d'harmonie heureuse avec son mari. Bien que la situation conjugale ne soit pas encore entièrement rétablie d'une façon satisfaisante à ce moment-là, en grande partie du fait de l'état de son mari, une telle image prouve que l'avenir est intact et qu'aucun obstacle ne viendra de sa part à elle. La prise de conscience des raisons qui ont provoqué le conflit et leur liaison avec les troubles gravidiques est complètement faite ,en même temps que Lise et son mari décident de ne plus se laisser influencer par ls préjugés de leur milieu et de prendre une attitude ferme vis-à-vis de cet entourage par trop pesant et indiscret.

Un nouvel enfant naîtra à Lise et à son mari un an après le dernier R.E.D. Dans l'ensemble la grossesse s'est déroulée normalement, mise à part une hémorragie bénigne au 5e mois, directement provoquée par la visite intempestive d'un des membres les plus actifs de la belle famille de Lise. Que cette hémorragie ait bien été provo-

quée de la sorte, c'est ce qui nous paraît ressortir des faits eux-mêmes tels que Lise les rapporte dans une lettre dont voici un extrait :

« Un samedi, donc, visite. Je n'avais pas envie « d'écraser » ce jour-là ; ma matinée avait été chargée, j'étais en retard pour le déjeuner, je n'avais pas fait les chambres. Je ne me souviens pas du début de l'entretien, mais cela a commencé à mal tourner lorsque M. m'a demandé aigrement les raisons qui m'avaient entraîné à mettre J. (leur garçon de 4 ans) à l'école communale, qui était plus éloignée que l'école libre et ou « J. n'apprendrait rien de plus vu son âge », bref « où n'allaient pas les enfants de bonne famille ». Réponse, aigre-douce elle aussi : je faisais ce que je jugeais préférable de faire, sans autre explication. Fin de l'entretien. M. se lève, passe dans l'entrée, voit la porte de notre chambre entrebaillée, s'avance et jette un coup d'œil, ouvre carrément la porte de la chambre d'ami, entre dans la pièce et regarde. Je n'en ai pas vu davantage, suis partie à la cuisine, furieuse et tremblant vraiment de rage devant tant d'indiscrétion. J'ai laissé Raoul la raccompagner ; après son départ, j'ai pleuré tant que j'ai pu. n'ai rien pu avaler et dis à Raoul qui essayait de me tempérer que j'en avais marre et plus que ça de sa famille et de ses visites, etc... J'oubliais de dire que E. était venue la veille me demander de lui faire faire une visite en auto je ne sais plus où.

Voilà pour les faits ; je passe aux conséquences.

Pendant les trois nuits qui suivirent, je ne pouvais plu dormir ou alors je faisais des rêves pénibles dont je gardais l'impression dans la journée. Le jour suivant j'étais très fatiguée et le surlendemain j'avais une légère hémorragie, très légère mais ressemblant aux autres à leur début. Je termine par les rêves que j'ai fait alors, tout au moins ceux dont je me souviens.

. . . . . .

Dans le troisième j'étais dans la cuisine avec J. (son fils) qui me montrait des poissons rouges qui nageaient sur un toit. Puis ces poissons se transformaient en

pigeons blancs qui avaient la tête toute rouge. Nous les regardons par la fenêtre ouverte quand un insecte noir *entre dans la cuisine en voletant.* Cet insecte m'énervait ; je prenais un torchon pour le chasser ou l'écraser. Deux fois je l'atteignais contre le mur, il laissait une petite tache rouge et repartait alors que je le croyais mort. La troisième fois (je vois seulement maintenant l'analogie), je le faisais tomber sur le sol et l'écrasais avec le pied. Avec stupéfaction, je m'aperçois qu'il saignait énormément, laissant sur le carrelage une plaque grande comme une assiette à dessert. J'étais plutôt ennuyée comme quelqu'un qui fait une bêtise, involontairement...

J'ajoute qu'après ces rêves, j'avais très peur de faire une fausse couche. Je pense d'ailleurs que sans le rêve éveillé, je ne l'aurais pas évitée. Un an après ces séances, j'en tire encore profit, trouvant la signification de certaines images ou situations qui jusqu'ici ne m'avaient pas frappée ; je constate aussi que le bilan de cette année me fait, nous fait même, Raoul et moi, nous rapprocher des images positives qui me paraissaient presque hors de portée l'an dernier ».

Notons, pour terminer cette observation, que le R.E.D. peut en effet avoir des effets à longue portée et structurer l'avenir positivement assez longtemps à l'avance, constituant ainsi une sorte d'inducteur pour la conduite.

***

Chapitre III

PROBLEMES DE PSYCHOTHERAPIE

Le R.E.D. se présentant comme une technique spéciale de psychothérapie pose à la fois les problèmes spécifiques de son maniement et les problèmes généraux de toute psychothérapie. Il ne pourra s'agir ici que de brèves remarques concernant ces deux aspects.

Dans un certain nombre de cas, le R.E.D. se déroule favorablement et ne pose au thérapeute que des problèmes de technique. Nous avons alors affaire au R.E.D. « pur » et nous dirons, si l'on nous permet cette comparaison, que le thérapeute garde « les mains propres ». Dans nos observations c'est le cas de Lise qui représente cette catégorie. Le champ psychothérapique est focalisé sur le rêve lui-même et le thérapeute reste en dehors ; il lui appartient d'une part de *diriger* le rêve et d'autre part d'aider le sujet à *l'interpréter*.

La direction ne doit évidemment être guidée par aucune « valeur » mais rester strictement neutre et se borner à fixer l'attention du sujet sur des aspects qu'il aurait tendance à négliger ou à ne pas explorer. Les thèmes inducteurs (personnages, situations, montée et descente) ne sont, en ce sens, que des formes, des directions de recherche typiques et générales mais qui ne comportent aucune indication du contenu. Les techniques de découverte et de métamorphose répondent bien à ces critères, ainsi que chaque fois où l'on fait réagir l'une sur l'autre des images propres au sujet sans préjuger du résultat. Mais si une telle attitude est rigoureusement indispensable dans les premières séances, elle s'avèrera vite difficile à maintenir en raison même des problèmes névrotiques pour lesquels le sujet demande une aide. En effet, si le but est d'apprendre à réagir autrement qu'à l'ordinaire, il va arriver un moment où

nécessairement le sujet devra être contrarié dans ses habitudes pour pouvoir adopter un comportement plus adapté. C'est ainsi que nous obligeons Lise à prendre congé du vieillard avec lequel elle se trouvait dans un rapport de sécurité mais de nature infantile. Ce faisant, elle prend en même temps conscience de cette attitude infantile et de la nécessité de la dépasser. Elle *vit* réellement la souffrance de cette séparation. Après la séance, elle comprend parfaitement le bien-fondé de mon insistance et l'approuve. Mais avons-nous affaire ici à un simple problème de technique interne au R.E.D. ? Evidemment non, car la même situation et la même proposition chez un autre sujet, et éventuellement, le même résultat apparent, pouvaient avoir des significations différentes si ce sujet ne comprenait pas ou n'acceptait pas réellement la situation et son dépassement.

Dans le cas de Lise, le jugement du thérapeute selon lequel il est souhaitable de dépasser une fixation infantile et celui du sujet coïncidaient, mais il n'en est pas toujours ainsi. Bien entendu, le thérapeute s'efforce de juger et de proposer ce qui est bon pour *le sujet* et non ce qui est bon en général dans une situation identique. Mais là encore, même dans le cas où jugement et proposition sont évidemment justes pour le sujet (comme dans le cas de l'alcoolisme chez Roger) il reste que c'est le thérapeute qui prend l'initiative et donne l'ordre, agissant ainsi de façon autoritaire en signifiant au sujet qu'il sait ce qui est bon pour lui. Nous verrons plus loin que c'est précisément ce décalage entre l'indication du thérapeute et la disposition profonde du sujet qui risque de provoquer des difficultés importantes et peut être même la cause d'un échec. Nous ne devons pas perdre de vue que le névrosé est toujours ambivalent et qu'il retire de ses conflits et de ses résistances des satisfactions névrotiques. Aussi dans tous les cas il faudra se rappeler qu'on ne peut utilement proposer un changement d'attitude au sujet que lorsqu'on est assuré de son désir personnel de changement sur ce point, au niveau même des images significatives. Au début on aura intérêt, la

plupart du temps, à demander au sujet ce qu'il choisit lorsqu'une de ces situations critiques se présente de façon à lui laisser la possibilité de faire l'expérience personnellement jusqu'au bout. S'il prend ensuite conscience du caractère inadapté de sa conduite et décide un changement il sera plus facile alors de le soutenir activement dans ses intentions lors des séances suivantes. Nous rappelons que ce décalage entre la décision claire du sujet à l'état normal et les attitudes du R.E.D. tiennent à la différence du régime du vécu dans les deux états. Dans le R.E.D. ce sont les attitudes les moins volontaires, les plus automatiques qui apparaissent avec leur charge affective. C'est précisément parce que ce plan, habituellement masqué et « enfoui » apparaît avec ses moyens propres d'expression que l'on peut agir sur lui et le remodeler.

Une série de problèmes plus difficiles se posent lorsque les images formées par le sujet expriment bien son attitude névrotique mais d'une façon tout à fait symbolique de sorte qu'il ne peut pas prendre à leur égard une décision clairement motivée. Il faut alors travailler sur le plan symbolique lui-même et à « l'insu du Moi » tout au moins pendant quelque temps. Mais pour cela le symbole doit être compris du thérapeute sans erreur. Lise par exemple ne voit pas que la jeune fille noire représnte son attitude en face de sa propre hérédité noire et elle n'a guère envie d'établir des contéacts positifs avec elle. Or il est certain que le but de la thérapie consiste justement à lui faire retrouver cette unité ; il faut donc l'obliger à miantenir cette image et à la faire évoluer ; pour cela l'induction de la montée est utile et suffit parfois à changer la situation ; mais on peut voir aussi que de telles manœuvres peuvent être prématurées : ainsi Roger est angoissé lorsqu'il découvre l'image de sa mère derrière celle de la hyène qu'il vient de tuer. Si de telles révélations sont parfois nécessaires on comprend que le thérapeute ne doit pas les provoquer à la légère et forcer la situation. Nous ne sommes pas en mesure de pouvoir affirmer que les défenses du Moi jouent toujours auto-

matiquement et que, si une image apparaît, c'est que le sujet peut la supporter ; elle peut non seulement provoquer l'angoisse, mais aussi, naturellement, l'élaboration de défenses qui peuvent être ensuite des obstacles à la poursuite de la cure. Dans les deux cas précédents, le symbolisme étant correctement interprétés par le thérapeute, il ne s'agissait plus que d'en user judicieusement. Mais il existe des situations où le symbolisme peut être très difficile à interpréter, non pas tant par la complexité ou l'étrangeté de l'image que par le sens particulier qu'elle peut prendre pour le sujet. Ainsi une malade de Robert Desoille trouve, après quelques difficultés, un diamant très pur qui se présente comme une image - force positive — comme celle du cœur chez Flossie — dont nous avons vu l'effet dynamique. Ce diamant va s'altérer au bout d'un certain temps et le sujet en ressent une forte déception. Faut-il le pousser à retrouver l'image originelle et les sentiments qui l'accompagnaient ? On pourrait être tenté de le faire. Or la suite du rêve montra clairement que ce diamant représentait pour le sujet un idéal de pureté de jeune fille assez égoïste et de toute façon dépassé étant donné l'âge et les circonstances. La vraie solution, bien que douloureuse, consistait à abandonner cet ancien idéal devenu utopique pour une attitude plus réaliste mais aussi plus effectivement oblative. On pourrait conclure de ces exemples qu'une image ne doit être utilisée que lorsque sa signification est parfaitement claire. Quoiqu'il en soit le thérapeute a toujours la responsabilité du choix des images sur lesquelles est attirée l'attention du sujet et ce choix est parfois difficile. Cet inconvénient est atténué par le fait qu'une image vraiment significative reparaîtra probablement ; pourtant c'est souvent un détail fugace qui peut donner tout son sens à un ensemble et on peut dire d'une certaine façon qu'il n'y a pas de détails (d'où la nécessité d'un compte rendu aussi fidèle que possible).

Il reste que la « quantité d'intervention » thérapeutique dans le cadre du R.E.D. n'est pas strictement définie par la technique. Elle peut varier d'un minimum (petite

quantité d'inductions, aucune proposition d'attitude nouvelle), à un maximum où ce que le sujet devrait faire lui est explicitement indiqué. Nous pensons qu'il est souhaitable de tendre vers le minimum, même — et peut être surtout — si le sujet semble se prêter à un direction plus poussée.

Mais en dehors de la conduite même du R.E.D. un autre problème se présente, c'est celui de son *interprétation* au cours des entretiens qui précèdent ou suivent chaque séance. L'attitude des sujets est ici très variable et certains n'éprouvent pas le besoin de commentaires et de « savoir ce que cela veut dire ». A la limite, l'amélioration du comportement et la disparition des symptômes se feront sans la moindre interprétation et sans verbalisation de la part du sujet. Il s'en faut donc de beaucoup que ce soit toujours la prise de conscience qui soit indispensable. Certains sujets seront même nettement améliorés et ne le reconnaîtront pas, comme si tout un travail de reconditionnement se faisait à l'insu ou éventuellement contre le Moi. Nous verrons bientôt que le Moi peut avoir une attitude objective vis-à-vis de « ses» troubles. Le Moi et le comportement ne forment pas forcément une unité ; leur séparation peut être plus ou moins pathologique, mais elle peut aussi exister fonctionnellement, comme mode d'existence et prendre une valeur thérapeutique. Pour reprendre une distinction classique, on peut considérer les cas où le Moi est troublé et ceux où le Moi a des troubles. Mais la plupart du temps un dialogue s'instaure entre le thérapeute et le patient et là encore une grande variété d'attitudes est possible. Les exposer toutes reviendrait à un examen exhaustif de la relation psychothérapique elle-même et aux problèmes théoriques généraux. Si nous restons dans le cadre du R.E.D. pur, nous pouvons nous borner à certaines remarques. Tout d'abord, le sujet peut se contenter de réfléchir devant le thérapeute à partir des images et des sentiments qu'il vient de vivre ; il fait lui-même un travail actif d'analyse et de synthèse, n'interroge guère le thérapeute. C'est certainement l'attitude

la plus féconde dans la mesure évidemment où les troubles disparaissent, même si, de l'avis du thérapeute, certaines interprétations sont illusoires et si « le fond » du problème n'a pas été vraiment compris. La thérapeutique n'est pas le diagnostic. Mais bien souvent le sujet posera au psychologue des questions qui peuvent être très variées et il est nécessaire que le thérapeute sache au juste quelle attitude prendre ; naturellement il ne donnera pas de lui-même une interprétation, opération purement intellectuelle de sa part et dont les effets ne sont nullement contrôlables. Va-t-il se contenter d'aider le sujet à interpréter lorsque celui-ci en manifeste le désir ? Mais ce désir peut avoir des motivations diverses, implicites, et signifier en particulier le besoin de recevoir et traduire en le renforçant un lien de dépendance. Nous retrouverons bientôt cette question. Si le thérapeute est assuré que la situation psychothérapique est sans ambiguïté, il n'y a pas de raison pour qu'il se retire derrière un mutisme excessivement prudent. Les règles de cette collaboration sont difficiles à préciser et le point de vue théorique du thérapeute aura forcément une grande importance. On ne court pas grand risque à aider le sujet dans son interprétation des images qui reflètent des situations actuelles. Mais lorsque le passé est manifestement en cause, le danger serait, nous semble-t-il de se faire une représentation théorique de ce qui s'est produit et de vouloir plus ou moins nettement amener le sujet à la partager. Dans l'état actuel des connaissances psychologiques, nous croyons qu'il est préférable de s'abstenir de telles interprétations « lancées » au sujet, même si nous avons la conviction que les choses se sont bien passées ainsi.

Quoiqu'il en soit, et sans oublier ces règles de prudence, nous pensons que c'est finalement *la nature de la relation psychothérapique* qui devra guider le style du dialogue avec le malade. C'est maintenant cette relation que nous allons examiner de plus près. Nous reviendrons ensuite brièvement sur les variantes possibles de l'attitude du thérapeute concernant direction et interprétation

en fonction des différents types de la Relation Psychothérapique.

***

Nous venons d'examiner le cas le plus simple du point de vue de la relation thérapeutique, celui où tous les problèmes se situent sur le plan de la technique interne du R.E.D. lui-même (tout au moins en apparence) et où cette relation thérapeutique passe pour ainsi dire inaperçue. Mais un certain nombre de faits (difficultés, échecs, propos lancés par un patient qui reste apparemment dans le R.E.D. pur) nous amènent à étudier pour elle-même cette situation très particulière, d'autant plus qu'un certain nombre de psychothérapies fondent sur elle, on le sait, l'essentiel du processus de la cure.

D'une façon générale et quelle que soit la technique utilisée, la relation est d'emblée structurée par l'inégalité des deux participants. L'un demande de l'aide à l'autre, lui reconnaissant par là, explicitement ou non, une certaine supériorité. En même temps, il lui fait confiance, tout au moins en partie (mais l'ambivalence n'est pas rare sur ce point là aussi). Enfin il aspire à la guérison, c'est-à-dire à un état où il sera de nouveau le seul maître de lui-même Cette situation peut encore être compliquée du fait que le sujet s'est décidé à la suite de pression ou tout au moins de l'insistance de son entourage. Bref, son attitude est loin d'être univoque. Que risque-t-il de se passer si, dans une telle disposition, lui est proposé le R.E.D. ? Il est prié de « lâcher prise » et d'exprimer ce qu'il ressent tout en livrant ce qu'il ignore de lui-même. Ce qu'il éprouve est à la fois intime et provoqué, souvent lié à une forte charge affective. Entre les mains du thérapeute, il abandonne sa fonction de vigilance, ses défenses (tout au moins celles qui sont conscientes et qu'il s'efforce d'abandonner), enfin il éprouve le thérapeute comme disposant de moyens d'investigations qui lui échappent et dont les propositions de synthèse le mettent dans la position de l'homme qui sati et de l'homme qui peut, voire qui ordonne. Il n'est donc pas éton-

nant qu'une telle situation provoque chez le sujet des réactions vives dont il sera d'ailleurs plus ou moins conscient. Naturellement l'intensité et la spécificité de ces réactions dépendra des réactions des sujets, c'est-à-dire de leur « personnalité» et, d'une certaine façon, de la nature de leur trouble.

Mais avant de tenter de donner une description des grands types possibles de ces réactions, disons qu'une structure inter-relationnelle aussi « serrée » et aussi interventionniste que celle de R.E.D. exige de la part du thérapeute la plus grande prudence et une attitude foncièrement respectueuse de la personnalité de son malade afin d'annuler au maximum les effets indésirables de ce type de relation.

Examinons maintenant les principales éventualités qui peuvent se présenter.

1° Dans une première catégorie nous pouvons ranger les sujets qui supportent bien la structure directive du R.E.D. Nous voulons dire par là qu'ils ne réagissent pas spécialement à cette structure et qu'ils ne vont pas développer des attitudes particulières vis-à-vis du thérapeute lui-même. Certes, il est exceptionnel que le sujet ne manifeste *aucune* réaction de cet ordre, surtout au début, car cela impliquerait un haut niveau d'indépendance et de liberté qui n'est précisément pas le cas du névrosé. Mais, dans l'ensemble, il est capable de juger correctement la situation et d'en accepter les aspects désagréables ; cet effort d'acceptation peut être lui-même utile. Le « champ psychothérapique » est alors rapidement limité au R.E.D. et c'est dans son cadre strict que les problèmes du sujet sont évoqués et traités. On peut ranger dans cette catégorie les cas où des réactions personnalisées apparaissent fugacement et sont facilement éliminées, soit par une mise au point explicite et rapide au passage, soit par une attitude compréhensive mais implicité du thérapeute, soit par leur intégration passagère dans le R.E.D. (cas de Gilbert). Nous avons bien affaire dans tous ces cas à une psychothérapie *où ne domine pas* la situation psychothérapique, contraire-

ment à l'opinion de BEQUART et MULDWORF (14). Cela ne signifie pas qu'*aucune* relation inter-personnelle ne s'établit entre les protagonistes. On peut au contraire considérer qu'une *relation de base* existe, où l'ambivalence que nous avons précédemment analysée est dépassée et fait place à la confiance et à la coopération véritables, celles-ci étant fondées d'une part — et il ne faut jamais l'oublier — sur le respect authentique du patient par le thérapeute, et d'autre part sur le travail lui-même que permet la technique spécifique du R.E.D. Dans cette perspective, le sujet peut éventuellement signaler des erreurs dans la conduite du R.E.D. ou faire des propositions que le thérapeute acceptera en partant de cette idée que le sujet à de lui-même une certaine idée — ou un certain idéal — dont il n'est pas juge. Nous aboutissons finalement à une situation qui ressemble à celle d'une rééducation fonctionnelle somatique chez un adulte normal, c'est-à-dire qui *veut* récupérer, ou encore à celle d'un sportif et de son entraîneur. On pourrait dire alors que le sujet traite son comportement pathologique comme il traite son corps malade, sans d'identifier à lui, mais en en prenant la responsabilité. Cette comparaison peut être étayée par la nature « reconditionnante » du R.E.D. (et sans vouloir dire par là que nous réduisons la personnalité à un ensemble de réflexes...) qui absorbe toute l'attention du Moi. L'exemple de Lise est caractéristique de cette catégorie. Il est bien clair par conséquent que cette thérapie par le R.E.D. pur, à champ psychothérapique limité, n'est possible que pour un certain type de troubles où le Moi garde certaines qualités sur lesquelles nous reviendrons.

2° Mais la situation peut se nouer d'une autre manière. Même si le thérapeute se montre authentiquement respectueux et s'abstient rigoureusement de tout jugement de valeur (et à plus forte raison s'il ne remplit pas ces conditions), il peut être impossible de limiter et de négliger les réactions personnalisées du sujet ; celles-ci deviennent dominantes et débordent le champ du R.E.D., élargissant ainsi le champ psychothérapique à la

relation interpersonnelle elle-même, ou plutôt risquant de créer un « deuxième front » à l'insu du thérapeute. Nul ne songera à proposer un R.E.D. à un paraphrène, mais beaucoup d'attitudes foncièrement pathologique conservent longtemps un caractère discret ; ici encore plusieurs cas peuvent se présenter.

La structure directive du R.E.D. peut convenir particulièrement au sujet dépendant. La supériorité apparente du thérapeute induira le sentiment d'infériorité plutôt qu'elle n'aidera le sujet à le vaincre. La direction induira la passivité. On pourra alors assister à de « bons R.E.D. » mais le comportement extérieur ne changera pas et la cure apparaîtra interminable. Le sujet ayant compris ce que le thérapeute attend de lui dans les rêves ; il s'y pliera volontiers (même si on lui commande d'être autonome) tandis que des défenses s'élaboreront et se renforceront dans l'imaginaire où le sujet peut chercher à compenser illusoirement ses difficiences réelles ; bref, loin de renforcer et d'unifier le Moi, on risque de développer ainsi une vie imaginaire parasite plus ou moins stéréotypée. Certes le thérapeute peut s'efforcer de lutter contre cette tendance, mas il sera alors sans doute amené à utiliser pour cela d'autres méthodes que le R.E.D. pur tel que nous l'avons exposé. Nous avons vu avec Roger un cas typique de l'attitude dépendante et l'importance corrélative de la « réaction de prestige » par laquelle il tentait d'établir avec le thérapeute des relations qui satisfassent le Moi et son besoin d'estime de soi. Dans un tel cas il aurait été absurde de poursuivre les R.E.D. sans ouvrir le champ psychothérapique au niveau de la relation *spécifique* qui venait de s'établir. Nous envisagerons à la fin de ce chapitre les moyens dont nous pouvons disposer pour faire face à cette éventualité.

3° A côté du comportement dépendant on peut observer toutes les variétés des comportements agressifs, oppositionnels et paranoïaques qui sont tous naturellement liés d'une façon ou d'une autre, quant à leur pathogénie, à la dépendance vis-à-vis d'autrui dans ses diver-

ses modalités mais qui se présentent cliniquement de façon bien différenciée. Dans tous ces cas, le R.E.D. ne peut « focaliser » les conflits et c'est la structure du Moi pathologique qui impose à la thérapie sa spécificité relationnelle. Nous ne voulons pas dire là encore que le R.E.D. ne puisse être du tout utilisé, mais il ne pourra l'être efficacement que dans le cadre du contrôle et de la maîtrise de la relation thérapeutique et avec des modalités qui varieront nécessairement avec les sujets. Nous aurons affaire à une psychothérapie à champ élargi, la relation inter-personnelle entrant à titre plus ou moins dominant dans ce champ.

4° Mais nous n'avons pas épuisé les modalités des rapports intersubjectifs dans la psychothérapie. Le cas de Flossie nous présente en effet une situation tout à fait différente où le champ psychothérapique doit être d'emblée ouvert et où le thérapeute doit se montrer, à l'inverse des cas précédents, délibérément actif. En effet, dans quel état se trouvait Flossie ? Révoltée, déçue, se dépréciant et dépréciant la vie, elle présentait une attitude de refus qui pour n'être que passagère et relativement superficielle n'en était pas moins aiguë et risquait d'entraîner, à cet âge critique, des conséquences irréversibles. Il fallait donc la prendre en charge totalement et malgré le Moi réticent, en espérant que les forces vives n'étaient pas absentes et ne demandaient qu'à reparaître. C'est donc le Moi qu'il faut vaincre, ou plutôt convaincre. Bien qu'aucune réaction de dépendance ne se soit manifestée chez Flossie, on risque théoriquement de la provoquer, mais le choix des moyens est ici très limité et nous ne voyons pas d'autre attitude psychothérapique possible. Pas plus que la dépendance, aucun transfert ne s'est non plus développé — et pourtant une relation a bien été établie. Sa nature ne nous semble pas inconnue. Flossi ea accepté l'aide que nous lui offrions, sans le dire et sans doute sans se le dire à elle-même. Le thérapeute a pris au sérieux le Moi dépité et il lui a offert la bataille qu'il demandait pour reprendre espoir et sans doute s'est-il battu dans l'espoir d'être vaincu.

Mais dans ce cas, le R.E.D. pur ne reflétait que la nature déçue de ce Moi et ne pouvait à lui seul changer la situation, d'autant plus qu'il n'était pas question d'exploration profonde. Le Moi dans son ensemble et toute la production imaginaire étaient « pris » dans l'attitude de refus et de désespoir. La persuasion directe, à défaut d'autre, pouvat être utilisée, mais le Moi ne pouvait l'accepter et nous nous serions usé en vaines querelles sur « le sens de la vie ». Par contre une préparation directe, dans le cours de l'entretien, a pu permettre au sujet de prendre contact avec l'image positive et dynamique du cœur qui nous a semblé marquer un tournant dans le processus de réadaptation. Sans la préparation et l'engagement personnel du thérapeute il est probable que cette image ne serait pas apparue, mais l'entretien seul n'aurait jamais eu d'effet semblable.

A certains égards, comme nous l'avons remarqué, la psychothérapie de Flossie ressemble à celle d'un psychotique : le psychothérapeute s'y engage personnellement et totalement, ouvrant au maximum le champ des relations inter-subjectives et y agissant activement. La prescription de médicaments, le prêt de livres, la communicaton d'idées « postives », (tout en évitant de leur donner un contenu idéologique), la gratuité des soins (donnés dans un dispensaire), concrétisent ce type de relation. Donc, du point de vue de la structure formelle de la relation, nous avons affaire à une thérapie apparentée à celle de Rosen (19). La différence, capitale du point de vue pratique, est que dans le cas des schizophrènes catatoniques de Rosen le contenu du champ psychothérapique est déterminé par la régression massive du malade et exige une présence matérielle du thérapeute incomparablement plus improtante, la communication ne pouvant être, à ces niveaux, que physique. Mais dans les deux cas le Moi est totalement engagé dans le processus pathologique, ou, en d'autres termes, le processus pathologique atteint totalement « l'organisme » soit d'une façon massive, fondamentale et involutive, soit d'une façon relativement superficielle et facilement réversible.

C'est dans une telle relation que le thérapeute doit se retirer aussi rapidement qu'il a dû s'avancer, mais généralement il se sera beaucoup trop compromis pour qu'un autr etype de relation puisse s'établir. En bref, il risque le tout pour le tout dans une intervention rapide ; qu'il réussisse ou échoue, il doit se retirer une fois que la partie est jouée. C'est dire qu'une telle attitude ne doit pas être mise en œuvre sans réflexion, encore que celle-ci doive être rapide, et ne constitue pas du tout l'abord psychothérapique normal, comme certaines personnes désireuses d'aider autrui peuvent le croire ; en fait nous pensons qu'elle est beaucoup plus souvent contre-indiquée et qu'elle ne se justifie que dans un cas du type « Flossie ».

D'un point de vue structural nous avons donc dégagé trois concepts formels qui peuvent servir de cadre de référence à toute psychothérapie, sans d'ailleurs en exclure d'autres. Il s'agit de la *nature du Moi*, de *la relation inter-personnelle* et du *champ psychothérapique*. La nature du Moi commande évidemment les deux autres déterminations, le thérapeute étant supposé, quant à lui, parfaitement stable, respectueux de la personnalité du sujet et désireux d'amener celui-ci à l'autonomie. Il s'agit du Moi phénoménal, tel qu'il est maintenant, s'éprouvant lui-même dans ses rapports avec le monde et quelles que soient ses déterminations. Vu du côté objectif, il s'agit du « caractère » du sujet, c'est-à-dire rien d'autre que le style habituel de ses rapports avec autrui exprimés dans le langage de la psychologie inter-humaine empirique, ce que POLITZER appelle la « Praktische Menschenkenntnis ». Certes, par là nous débouchons dans le domaine immense de la psychologie différentielle et des théories de la personnalité ; mais nous commettrions une erreur capitale si nous confondions le Moi réel, tel qu'il est, tel qu'il se donne et se découvre, avec tous les « traits » de caractère, « dimensions » de la personnalité, complexes ou facteurs, quel que soit par ailleurs leur valeur descriptive générale. Encore une fois la thérapeutique n'est pas l'autopsie. Aussi, certains thérapeutes négligent-ils volontai-

rement le diagnostic psychiatrique et même psychologique pour établir avec le sujet une relaton neuve ; c'est ensuite dans la dynamique de cette relation que le Moi se découvre, rendant possible sa connaissance véritable qui est d'ordre inter-subjectif, ce qui ne signifie pas qu'elle soit indescriptible. Mas une dfficulté se présente dans la pratique en ce qui concerne le rêve éveillé puisque nous avons montré les inconvénients à adopter d'emblée la technique, très spécifiquement structurée du R.E.D. avec des sujets incapables de s'y maintenir. Nous reviendrons sur cette question en fin de chapitre. Quoiqu'il en soit, le problème de la nature du Moi pose celui des concepts dans lesquels cette nature sera décrite, que le diagnostic soit fait préalablement ou au cours de la thérapie. Mais nous pensons précisément que le développement des psychothérapies permettra l'élaboration d'une phénoménologie du Moi concret, laquelle amènera ou non des modifications dans les théories objectives mais qui en tout état de cause constituera la base ferme de la pratique psychothérapique. Une telle connaissance du Moi concret devrait permettre à son tour de poser avec plus de précision et en dehors de toute rivalité d'école, les diverses indications des diverses psychothérapes, conformément au principe général de la thérapeutique médicale qui s'efforce de délivrer le traitement adéquat après un diagnos tic aussi précis que possible ; mais on n'oubliera pas qu'l existe un diagnostic thérapeutque.

En fonction de la nature du Moi, *la relation interpersonnelle* mise en jeu dans la psychothérapie nous a semblé susceptibles de diverses modalités. Si on considère que le but de la thérapie est de rétablir des « circuits d'existence », le R.E.D. pur rétablit ces circuits sur le plan *intra*-subjectif, et les thérapies (incluant ou non le R.E.D.) dominées par la relation inter-personnelle les retablissent avant tout précisément sur le plan et au niveau de ces relations. Peut être est ce là d'ailleurs que nous saisissons l'apport original de la psychothérapie dans la connaissance psychologique. En effet, sur la base de cette différenciation qui nous est révélée par la pra-

tique, on peut concevoir la notion d'un « champ subjectif, d'un « champ du Moi concret » dont les qualités varieraient avec les diverses personnalités et par conséquent avec les diverses névroses. On peut dès lors y décrire des qualités telles que la mobilité et la stabilité, la disponibilité et la sélectivité, la focalisation, la retentivité, etc...

Mais revenons à la relation inter-personnelle elle-même. Comme nous l'avons vu elle est loin de se limiter à la répétition vis-à-vis du thérapeute des attitudes vécues avec les parents. Une telle éventualité peut se présenter d'elle-même, encore que ce cas soit peut être plus rare qu'on ne le pense. Elle se présentera ensuite éventuellement si la structure de la psychothérapie y conduit, comme dans la cure analytique classique. Mais nous pensons qu'il est possible de distinguer deux modes principaux de cette relation. D'une part la dépendance, qui tient à la structure de toute thérapie comme nous l'avons déjà dit, et qui exigerait un traitement particulier, du type de celui préconisé par Carl ROGERS dans sa Psychothérapie Non Directive (16), et d'autre part le transfert proprement dit. Alors que le R.E.D. risque de développer la dépendance, parce que celle-ci se lie à la structure interne de la technique, il peut au contraire, dans une certaine mesure, « absorber » le transfert en en déplaçant l'expression sur le plan des images symboliques au lieu de le faire passer au premier plan en renforçant sa prégnence.

Le troisième concept que nous avons utilisé est celui de « *champ psychothérapique* ». Dépendant, dans sa constitution, des caractères propres aux deux critères précédents, il pourrait se définir, tout au moins approximativement, d'abord par l'ensemble des activités significatives du sujet dans lesquelles le thérapeute intervient dans un but de modification et d'autre part, par la façon dont cette intervention est conduite. Ce concept inclut donc la relation thérapeutique elle-même à titre de contenu concret, mais il peut la déborder de beaucoup puisqu'il vise l'activité du sujet dans son ensemble. Le

R.E.D. constitue un champ étroit focalisé mais hautement significatif dans la mesure où ce sont précisément les significations essentielles et concrètes du sujet qui s'y donnent elles-mêmes, de façon symbolique sans doute mais non pas illusoires. Le psychothérapeute n'entre pas lui-même dans le champ psychothérapique, il y mobilise le sujet de l'extérieur ou n'y pénètre qu'exceptionnellement et dans sa fonction, non dans sa personne. Lorsqu'il agit autrement, c'est-à-dire lorsqu'il ouvre le champ psychothérapique ou le structure d'emblée en « champ total », il doit le faire en connaissance de cause et ne pas se laisser imposer la situation, pas plus qu'il ne doit laisser se développer un champ qu'il ne contrôle pas. En bref, le R.E.D. n'est une technique contrôlable que dans le cadre d'une relation psychothérapique contrôlée.

Remarquons encore que le contenu du champ psychothérapique est déterminé dans le R.E.D. par les matériaux symboliques et les sentiments (valeurs et significations) qui leur sont liés, c'est-à-dire qu'il est centré sur le Moi actuel (lequel comprend naturellement sa façon d'envisager son propre passé) et non sur une théorie quelconque du déterminisme psychologique. Dans la cure analytique classique, il est centré sur le passé du sujet ; mais dans la mesure où intervient l'analyse du transfert, les éléments actuels qui, en fait, entrent en jeu dans le transfert et sont conceptualisés en termes transférentiels, sont aussi pris dans la restructuration thérapeutique ce qui peut expliquer une amélioration réelle. Clara Thomson (15) note d'ailleurs une tendance à « l'analyse du caractère » (c'est-à-dire, en fait, à l'analyse du Moi phénoménal), chez certains psychanalystes américains.

***

Il nous reste à envisager les problèmes précédents sous leur angle pratique. Si nos conclusions sont exactes, la difficulté principale sera due au fait que le thérapeute ignore la « nature du Moi » lorsqu'il commence un R.E.D. et que par conséquent il risque d'appliquer une

thérapeutique non indiquée. La réponse peut paraître bien simple : il suffit de faire un diagnostic. Mais nous avons vu qu ele diagnostic psychiatrique, qui possède ses propres critères, n'est pas nécessairement adéquat à nos besoins puisqu'il ne décrit pas de façon préférentielle ou systématique la « nature du moi », sauf dans certains cas après tout assez rares en pratique courante (névrose obsessionnelle, par exemple...). Et même dans ces cas, l'hétérogénéité du diagnostic psychiatrique et des besoins de la psychothérapie n'est pas impossible, puisque Robert DESOILLE a guéri une névrose obsessionnelle très classique (observation de Benjamin (10), p. 112 s.q.q.) mais où précisément le Moi possédait les qualités requises. Par ailleurs le R.E.D. n'est pas non plus automatiquement indiqué dans les cas « bénins», précisément pour les mêmes raisons. Des cas relativement graves (Benjamin) ou aigus (Flossie) seront améliorés ou guéris alors que de légers troubles du caractère, ne donnant même pas lieu à un diagnostic psychiatrique peuvent être rebelles.

On pourrait alors proposer un diagnostic psychologique, à condition encore de le centrer toujours sur la question qui nous intéresse et tout en sachant que le vrai diagnostic ne sera réellement fait que dans et par la thérapie. Dans ce cas, l'examen psychologique devrait, à notre avis, pouvoir être fait par une autre personne que le thérapeute, ce qui exige une organisation de la psychothérapie dont la réalisation nous semble encore bien lointaine, impliquant des Centres diagnostiques compétents qui aiguilleraient ensuite les sujets sur les divers thérapeutes et éventuellement sur plusieurs psychothérapies complémentaires.

Mais dans la pratique le thérapeute se trouvera souvent devant un sujet dont il sait très peu de choses et avec lequel il devra opérer seul. Il est alors nécessaire soit de précéder à l'examen psychologique, soit de commencer d'emblée la psychothérapie par une phase préliminaire qui permettra une première appréciation du Moi. De ce point de vue on peut discuter de l'opportunité

à adopter comme attitude de base la thérapie Non Directive de Carl Rogers (16).

Nous ne pouvons pas entrer ici dans la discussion de cette thérapie, mais nous sommes amenés à la mentionner en raison des difficultés que nous avons rencontrées avec les sujets dépendants par exemple. Elle aurait l'avantage de ne pas compromettre la relation interprsonnelle, c'est-à-dire qu'à partir d'une telle position il est toujours possible d'en adopter une autre et, par exemple, de passer au R.E.D. si les conditions sont remplies, alors que le chemin inverse se révèle très difficile et même impossible. Un autre avantage est que le sujet commence de cette façon une reprise de conscience de soi, d'auto-évaluation et d'auto-détermination qui peuvent suffire à son rétablissement (même là encore si le cas est cliniquement « grave » comme dans l'observation de Miss VIB. citée par Rogers et Kinget). Il peut alors bénéficier sans danger du R.E.D. L'inconvénient réside à notre avis dans le changement d'attitude (passage de la non direction à la direction) qui peut constituer un « à-coup » dans la relation inter-personnelle. Mais sur ces points nous ne pouvons que proposer des idées et émettre des hypothèses qui restent à vérifier. D'autre part, la thérapie Non Directive peut se montrer insuffisante, voire contre-indiquée dans les cas où le sujet a besoin d'aide active (Flossie) et il n'y a pas de raisons en définitive pour qu'une attitude systématique et exclusive soit adoptée.

Aussi pensons-nous qu'à l'avenir, compte tenu de la diversité des sujets et des thérapies il sera possible d'ajuster les uns aux autres et de poser les indications respectives des divers traitements en fonction des divers troubles et de leurs phases.

⁂

CONCLUSIONS

Nous avons voulu, dans ce travail, exposer quelques-unes des principaux problèmes qui nous ont été posés par l'utilisation du Rêve Eveillé en Psychothérapie.

Dans l'Introduction, nous avons rappelé les principes de la méthodes et les règles techniques les plus importantes, en précisant le sens des grands thèmes imaginaires proposé saux sujets.

Le chapitre premer consiste en une brève analyse de l'image telle qu'elle se présente dans cette technque ; nous avons souligné son caractère significatif et symbolique et indiqué de quelle façon le thérapeute devait s'efforcer de l'interpréter. Ce chapitre nous a semblé nécessaire à la compréhension des observations cliniques qui suivent.

Celles-ci ont été présentées surtout en fonction de leur intérêt psychothérapique. Deux ont été menées à bien ; une a échoué et une autre a été interrompue. La première observation présente le cas d'un jeune homme de caractère névrotique avec troubles de la sexualité liés à la fixation œdipienne à une mère frustrante. La seconde est celle d'une jeune fille, ancienne poliomyélitique, chez laquelle apparut une dépression réactionnelle avec tentatives de suicide. Le troisième sujet est un alcoolique avec névrose d'angoisse, examiné dans le cadre de l'hôpital psychiatrique et qui nous amène, entre autre, à poser les problèmes de la psychothérapie dans ces conditions particulières.

Enfin le quatrième sujet est une jeune femme qui a présenté des vomissements incoercibles de la grossesse et des fausses couches répétées après une première maternité normale et sans affection gynécologique ou endocrinienne. Le trouble s'est révélé lié à des conflits particuliers en rapport avec la situation conjugale et familiale du sujet.

Le dernier chapitre est consacré à la discussion de problèmes de psychothérapie. Nous avons d'abord montré que le Rêve Eveillé Dirigé possède sa propre spécificité thérapeutique due à sa technique elle-même et non

à la relation thérapeutique générale. De ce point de vue nous avons étudié la direction et l'interprétation et les difficultés qu'elles présentent.

Nous avons ensuite été amenés à envisager la relation psychothérapique elle-même et les différentes modalités qu'elle peut revêtir, ce qui nous a conduit à dégager l'importance de la nature du Moi ainsi que le concept de « champ psychothérapique ».

En définitive, c'est en fonction de la nature du Moi et du type de champ psychothérapique qu'elle structure au sein de la relation inter-personnelle que doit être établie l'indication du R.E.D. ou celle d'autres techniques psychothérapiques.

Le Président :
J. GERAUD.

Le Doyen :
Pour le Doyen :
L'Assesseur,
BLANC.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 3 avril 1963
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université :
DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

(1) J.H. Van den Berg. — « Le Rêve Eveillé de Robert Desoille », Nature et possibilité d'une Psychothérapie phénoménologique (in « *L'Evolution Psychiatrique* », 1952, n° 1, pp. 55 à 92).

(2) Juliette Favez-Boutonnier. — « La Psychothérapie par le Rêve Eveillé Dirigé ». (*E.M.C., Psy.* 37, 815, C. 10).

(3) *Revisa de Psiquatria del Uruguay,* n° 158, mars-avril 1962. (Direction : Dr M. Berta).

(4) Gilbert Durand. — « Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire ». (*P.U.F.* 1960, 1re édition épuisée).

(5) R. Desoille. — in « *Action et Pensée* » (Ed. 4, Taconnerie, Genève) - « *Méthode rationnelle d'exploration du subconscient* », nos 4 à 10 de 1931 - « *La méthode du Rêve Eveillé* », nos 1, 2, 3 de 1938 - « *Que reste-t-il après plusieurs années d'une rééducation par le R.E.D.?* », nos 3 et 4, 1939 - « *Caractère véritable et rôle de la suggestion dans le Rêve Eveillé* », n° 3, 1947 - « *A propos de l'utilisation du R.E.D. dans un traitement dit psychanalytique* », n °4, 1953 - « *Liberté et direction dans le Rêve éveillé* », n° 1, 1956.

(6) R. Desoille. — « Exploration de l'affectivité subconsciente par la Méthode du Rêve Eveillé. Sublimation et acquisitions psychologiques ». *Préface de Ch. Baudoin.* (Ed. d'Artrey, 1938).

(7) R. Desoille. — « Le Rêve Eveillé en psychothérapie. Essai sur la fonction de régulation de l'Inconscient Collectif ». (*P.U.F.*, 1945).

(8) R. Desoille. — « Psychanalyse et Rêve Eveillé Dirigé » avec la collaboration des Docteurs Yvonne Fayol, Simone Leuret et Madeleine Violet-Conil. (*Imprimerie Comte-Jacquet,* Bar-le-Duc, 1950).

(9) R. Desoille. — « Introduction à une psychothérapie rationnelle. Réadaptation de l'activité nerveuse supérieure par le rêve éveillé dirigé, suivi de l'Ap-

plication du Rêve éveillé dirigé à la médecine psycho-somatique, par le Docteur Jacques DELATTRE. (*L'Arche*, Paris, 1955).

(10) R. DESOILLE. — « Théorie et pratique du Rêve Eveillé dirigé ». (*Editions du Mont-Blanc*, Genève, 1961).

(11) J.H. SCHULTZ. — « Le Training autogène. Méthode de relaxation par auto-décontraction concentrative ». (*P.U.F.* 1960).

(12) A. VIREL. — Psychoaogie et Mythologie comparées. Syntonie-Focalité ou Mercure-Vulvain. (« *Connaissance de l'Homme* », n° 10 et 11, 1955, p. 35, s.q.q.).

(13) E. FROMM. — Le langage oublié. (*Payot* 1953).

(14) P. BEQUART et B. MULDWORF. — Problèmes de Psychothérapie in « 27 opinions sur la Psychothérapie ». (*Collection « La Raison » Editions sociales*, 1961).

(15) Clara THOMSON. — La psychanalyse. (*Gallimard*, 1956).

(16) Carl ROGERS et Marian KINGET. — Psychothérapie et relations humaines. Théorie et pratique de la thérapie non-directive. (*Béatrice Nauwelaerts, Paris et Louvain*, 1962).

(17) J.C. BENOIT. — Contribution clinique à l'étude des états hypnagogiques induits et dirigés. (*Thèse Médecine*, Paris 1959).

(18) J.P. SARTRE. — L'imaginaire. (*Gallimard* 1940).

(19) ROSEN. — L'analyse directe. (*P.U.F.* 1959).